PQ 2149
.A1 M25
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. PQ2111

Shelf .A1M25

UNITED STATES OF AMERICA.

MÉMOIRES

DE

FINETTE

Je ne suis pas homme de lettres, ni littérateur de profession ; en voici la preuve.....

FINETTE.

E. P.

PARIS

E. PACHE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

164, RUE DE RIVOLI, HÔTEL DU LOUVRE

1867

MÉMOIRES

DE

FINETTE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. DONNAUD

9, RUE CASSETTE, 9.

MÉMOIRES

DE

FINETTE

. . . Je ne suis pas homme de
lettres ni littérateur de profession.
En voici la preuve.

FINETTE.

PARIS

E. PACHE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

164, RUE DE RIVOLI

TOUS DROITS RÉSERVÉS

PQ2149
.A1M25

18-7460

Ceci, monsieur le public, est ce que vous voudrez, excepté une préface. Vous savez qu'elles ne sont plus de mode depuis longtemps. Certes, une page dans laquelle l'auteur d'un livre expose ses projets et ses vues est chose éminemment utile ; mais l'abus des préfaces en a suivi de si près l'utilité que le public ne s'est plus donné la peine de les lire, et il a eu raison.

Je n'en ferai donc pas ; cependant, comme il est certaines idées que je ne pourrais placer à leur aise dans le cours de ces mémoires, et qui, à mes yeux, ont une valeur, permettez-moi de les exprimer ici ; vous ne m'en voudrez pas, et moi j'en serai d'autant plus tranquille.

Je veux être franche, et répondre à plusieurs objections que vous avez dû vous faire à la seule lecture du titre de ce livre rose. Si je me trompe, tant pis ! mais, sans vanité, je crois être dans le vrai.

Laissez-moi donc, monsieur le public, vous dire ceci, avant de frapper les trois coups :

Si vous voulez de la franchise, une franchise rare par le temps qui court, continuez de lire ; si vous préférez de la convention, arrêtez-vous, il n'y en a pas ici. La vérité d'abord, c'est la devise que j'adopte, le reste est un accessoire dont on apprécie la valeur quand on le peut, ou qu'on siffle lorsqu'on le trouve mauvais.

Pour en revenir à mon sujet, puisque je disais tout à l'heure, en lisant dans votre conscience, que vous aviez déjà fait, *in petto*, une foule d'objections au simple vu du titre de ce volume, je vais vous montrer que je ne me suis pas trompée, et la preuve, monsieur le public, la voici :

Je suppose que vous vous êtes levé de mauvaise humeur ; il pleut, votre maîtresse vous a trompé, cela se fait tous les jours ; un intime est venu vous emprunter de l'argent, cela se voit à chaque instant ; ou bien encore vous n'avez pu digérer le dernier chef-d'œuvre de M. Louis Veuillot ; il y a là assurément de quoi être morose. Vous sortez. Pour comble de malheur, votre cigare est mauvais, vous le jetez, et votre humeur devient noire comme Soulou-

que. Pour la dissiper, vous flânez devant les librairies du Palais-Royal et vous avisez dans une vitrine ce titre flamboyant : « Mémoires de Finette ». Comme vous êtes curieux des nouveautés et quelque peu..... Régence, vous donnez vos trois francs et partez bien vite pour dévorer à votre aise le bouquin qui vous a séduit entre mille. Cependant, un certain remords vous vient au cœur, remords bien léger, à la vérité ; mais, comme vous viviez, un peu par genre, avec des idées de sacristain, qu'il est bon de faire de la morale, même et surtout lorsqu'on n'en a pas le droit, monsieur le public, vous vous prenez à réfléchir sur l'emplette que vous venez de faire et vous dites ceci :

« Mémoires de Rigolboche, d'une Biche » anglaise, de Thérésa, d'une Femme de cham» bre, etc, etc., et aujourd'hui. « Mémoires » de Finette, » c'est trop de mémoires à la clef, et » quel besoin notre époque a-t-elle de tant de » souvenirs de cette espèce ? »

N'est-ce pas que vous dites cela ? Eh bien, j'y vais répondre, et franchement, comme j'en ai fait la promesse.

D'abord, si l'on est un tant soit peu observateur et qu'on aime à examiner les facettes de ce

diamant vrai ou faux qu'on appelle le Monde Parisien, on ne doit être indifférent à aucun des points de vue auxquels il faut se placer pour le bien voir. Moi, je vous offre une facette; observez si cela vous convient, je vous répète que vous avez le droit de siffler.

Il se peut très-bien que lorsque vos fils ou vos neveux écriront l'histoire fantaisiste de ce grand siècle où nous vivons, le document que vous lisez ne leur soit pas inutile, et que le côté érotique de leur œuvre y gagne en vérité et en fidélité de description.

En effet, malgré les efforts des gens chagrins, l'amour a sa place dans la vie des peuples. Le peuple français, plus que tout autre, peut-être, le sait par expérience. Qu'ai-je été jusqu'à présent, sinon une des mille incarnations du dieu malin? Il est donc évident que j'ai le droit d'écrire des Mémoires, et en y regardant de bien près j'en ai presque le devoir.

Une autre objection, moins grave, est celle-ci :

« Finette auteur! est-ce bien vrai? N'est-ce » pas plutôt une plume vénale qui s'est évertuée » à griffonner plus ou moins mal ces trois cents » pages émaillées de fautes de langage ? »

C'est encore là une erreur, ô bon public. Je sais bien que tu as des précédents nombreux qui t'autorisent à penser ainsi ; mais tu te trompes, je signe ces mémoires et j'en suis le véritable auteur.....

Cependant, je te vois douter encore et branler la tête d'un air de défiance.

Eh bien, voici la vérité, toute la vérité, puisque tu m'y forces.

Seule j'ai écrit ces quelques pages ; mais comme la rédaction était un peu primitive, un peu trop réaliste, m'a-t-on dit, une plume sans prétentions et bien modeste, une plume qui, pour ainsi dire, n'a jamais vu le feu, a donné un léger coup de polissoir à l'ensemble.

Elle a volontairement laissé subsister les imperfections, et elles sont de toutes sortes, qui pouvaient me peindre à toi sous un jour plus vrai, en même temps que plus pittoresque.

« Le style, c'est l'homme, » a dit M. de Buffon, l'académicien aux manchettes ; eh bien ! moi, je dis : « Le style, c'est la femme, » et je te le ferai bien voir.

Ceci dit, ô vous qui n'avez pas dédaigné de lire ces quelques pages, pardonnez à mon inconséquence ; j'ai commencé en disant que je

ne voulais pas faire de préface, et je m'aperçois que je viens d'en commettre une. C'est donc cela de plus sur la conscience ; mais que celui qui n'a jamais eu l'idée d'en faire me jette la première pierre.

Et maintenant que vous avez lu le boniment, frappons les trois coups, et au rideau !

MÉMOIRES

DE

FINETTE

Chapitre Premier.

Quoi qu'on en ait dit ou écrit, mon pays est l'île Bourbon et je suis créole.

Je suis née un beau soir d'hiver, un premier janvier, à Saint-Denis, petite capitale de notre petite île.

Je reçus les soins d'une mère chérie que je possède encore ; mais je ne connus pas mon père, qui mourut quand j'étais à peine âgée de quelques mois.

Je passai ma plus tendre enfance au milieu du luxe qui forme le nécessaire de la vie des colonies. Vie heureuse et calme dont j'aurais voulu toujours vivre ; mais le sort en décida autrement. Ma mère se remaria avec un Français dont la famille habitait Bordeaux : nous fûmes

obligées de quitter la colonie pour aller demeurer en France.

J'étais bien jeune alors, cependant j'ai souvenance de ce long voyage qui a frappé ma jeune imagination. Nous montions un beau trois-mâts, le *Sans-Nom*, capitaine Mayosse. Nous nous arrêtâmes d'abord au Cap, puis nous fîmes escale à Sainte-Hélène. J'allai comme tous les passagers faire le pèlerinage de Longwood. Je visitai le tombeau de l'Empereur; je vis le le petit carré de terre qui avait contenu les dépouilles du grand homme et le saule qui l'ombrage encore. Emue instinctivement, je m'agenouillai comme tout le monde et je priai.

Après Sainte-Hélène, j'eus une émotion d'autre nature. Je veux parler du passage de la ligne dont vous avez lu cent fois le récit. Quoique enfant, j'eus à payer ainsi que tous les passagers mon tribut à cette burlesque coutume, qui cependant est beaucoup tombée en désuétude. Enfin, après une longue traversée, on arriva en France.

Ce voyage m'a laissé quelques impressions.

J'étais sans doute prédestinée aux choses de l'équilibre, car, pendant la longue traversée de Bourbon en France, on me vit constamment

courir d'un bout à l'autre du navire et grimper sur les vergues comme un mousse, sans qu'il m'arrivât jamais le moindre accident. Ensuite, à peine âgée de douze ans, je fis, sans m'en douter, la conquête du second du navire; je n'avais pas même conscience de la différence des sexes, et ce n'est pas la faute de ce digne monsieur, si ma pureté enfantine ne fut pas flétrie.

Dans le cours de ces Mémoires on verra que j'ai agi souvent d'une manière bizarre et romanesque : il ne faudra pas s'en étonner. Ce long voyage sur l'Océan, ce brusque changement de la vie que je quittais, si heureuse, si calme et si tranquille, pour celle que j'allais mener, si pleine de douleurs et de déceptions, tout cela avait rempli mon cœur jeune et simple de pensées étranges, d'idées fantasques qui finirent par faire corps avec moi et me composèrent un caractère singulier que j'aurai peut-être peine à montrer sous toutes ses formes.

J'ai dit que ma famille allait habiter Bordeaux. Cela eut lieu, en effet, et, dans la suite, beaucoup de gens bien intentionnés me firent un grief de ce que je me disais née à l'île Bourbon et de ma prétention à passer pour créole.

On a voulu soutenir que j'étais Bordelaise, et que je reniais le lieu de ma naissance pour m'entourer d'un certain... chic qu'il n'est jamais entré dans ma pensée de conquérir ainsi. Malgré toute ma bonne volonté, il m'est impossible de faire que je sois née en France, quand je suis couchée tout au long sur les registres de l'état civil de l'île Bourbon.

Quel intérêt aurais-je à me faire passer pour ce que je ne serais pas? Ceux qui ont dit cette absurdité et l'ont répandue m'ont peu ou pas connue. Il est des gens qui n'aiment pas se donner la peine de mentir; je suis de ceux-là. On me croit, tant mieux! on doute, tant mieux encore! Vous voyez que j'ai le caractère bien fait et que je sais apprécier à leur valeur les qu'en dira-t-on. Au surplus, il en est du lieu de ma naissance comme de ce petit signe qui orne si gracieusement, à ce que l'on m'a dit cent fois, le coin de mes lèvres.

Que n'a-t-on pas inventé à ce sujet?

Les uns ont soutenu qu'il était artificiel, les autres qu'il ne l'était pas. Tantôt c'était une mouche naturelle, tantôt l'œuvre de la pierre infernale.

Je l'ai pourtant montrée à beaucoup de per-

sonnes qui ont pu se convaincre de son authenticité ; mais allez donc déraciner une idée fixe chez des gens entêtés! Quand ils sont encroûtés dans leur ornière, ces saints Thomas au petit pied, bien heureux qui les en ferait sortir, et encore, leur ferait-on toucher du bout du doigt qu'ils ne croiraient pas encore. Vous comprenez facilement que je ne puis aller jusqu'à cette manière de prouver. Il n'y aurait pas de raison pour s'arrêter en si beau chemin, et c'est cependant la seule. Mais venons aux choses sérieuses.

Si l'on savait le rôle que jouent dans la vie d'une femme les impressions qui datent de l'enfance, la famille ne serait pas ce qu'on la voit; car, on a beau dire, elle perd chaque jour de son prestige. Les parents emploieraient les ressources de leur esprit et de leur cœur à ne faire naître dans l'âme de leurs enfants que des idées honnêtes et bonnes qui ne pussent jamais leur laisser soupçonner l'existence du mal et surtout la forme sous laquelle il peut se produire.

Je disais tout à l'heure, avant de commencer ces *Mémoires*, que le public n'avait pas toujours le droit de faire de la morale. Eh bien, cela est vrai ; car, après tout, il ne s'agit pas de dire :

« Voici un mal! » et de jeter des cris d'énergumène, il faut encore remonter à la source certaine, et désigner alors le vrai coupable.

En un mot, il faudrait faire une véritable instruction; mais on ne la fait pas parce qu'elle tournerait peut-être à la confusion du juge lui-même.

Ne croyez pas que je veuille faire ici la monographie de la femme entretenue. J'en viendrais à bout aussi bien que d'autres; mais voudrait-on me dire comment il se fait que cette institution, car il faut bien l'appeler ainsi, ne fait que grandir? Il y a mille causes assurément qui tendent à son augmentation continuelle. C'est le vice, c'est la misère; on sait qu'une ouvrière ne peut pas vivre honnête à Paris à cause de la modicité de son salaire; c'est la coquetterie, c'est mille autres choses encore; mais il y a des causes moins connues et moins communes. C'est par une de celles-ci que je suis entrée dans la vie que j'ai vécu, et qui, après tout, en vaut bien d'autres dont on ne connaît pas les arcanes.

Arrivée à Bordeaux, je fus placée dans une pension tenue d'une façon plus que sévère et touchant à la rigidité, par des femmes qui

avaient rompu complétement avec la vie du monde.

Elles avaient une réputation de sainteté bien établie, elles étaient assez dévotes pour cela. Leur piété, je l'appellerais volontiers anti-chrétienne, si c'est de la sainteté que de déverser le blâme et le mépris sur tous ceux qui n'aiment pas les pratiques superstitieuses ! Leur piété tournait au malheur de ceux qui les approchaient.

Ce n'était pas cette piété ornée de charité, qui compatit aux souffrances du pauvre, relève son courage abattu, et lui donne la force de surmonter ses défaillances ; qui l'excuse d'autant plus qu'il a commis plus de fautes. C'était, au contraire, cette piété dédaigneuse, altière, égoïste, hypocrite qu'on voit partout aujourd'hui, qui ne fait la charité que par vanité, et parce qu'elle y est forcée : encore ne l'a-t-elle qu'à des élus, choisis et triés avec soin.

Le cœur de ces saintes femmes était, si je puis m'exprimer ainsi, enduit de fiel. Elles savaient éplucher les vices connus ou inconnus de tous ceux qui avaient le malheur de tomber sous leur griffe. Telle était leur ardeur à corriger le mal, qu'elles savaient le trouver où il n'exis-

tait pas. A cause de la découverte qu'elles firent de prétendues mauvaises habitudes, je fus mise par ma famille, qui les croyait sur parole, au Pénitencier de Bordeaux, une espèce de maison de correction ! J'y vis tout ce que le vice a de plus affreux. Je me trouvais en compagnie d'une fille de quatorze ans qui, pour cacher son déshonneur, avait tué son enfant dans une cave avec des tessons de bouteilles.

Que pouvais-je devenir dans un tel milieu ? Il y avait de quoi pervertir plus d'une intelligence de mon âge. Ce malheur ne m'arriva pas, mais il est comme le prologue de ma vie tragi-comique. Mes parents ne se sont jamais consolés d'avoir obéi aux suggestions de ces excellentes femmes, qui avaient appelé sur moi la sévérité et les colères paternelles.

Qu'a t-on gagné à agir ainsi ? Rien, car je puis l'affirmer sur ce que je vénère le plus au monde, je n'avais pas l'ombre d'une idée de ce que l'on croyait pouvoir me reprocher. La conscience de mes institutrices a une tache qu'elles peuvent difficilement laver.

En admettant que j'eusse été coupable, ce qui n'est pas, je le répète, était-ce en me jetant pêle-mêle avec des rebuts de la société

qu'on pouvait espérer corriger, soit mon naturel, soit mes penchants prétendus mauvais? C'est bien le cas de dire que le remède est pire que le mal. Enfin, je traversai cette épreuve, et le vaisseau de mon innocence ne sombra pas encore là.

J'étais, de toutes manières, d'une précocité remarquable, plutôt physique qu'intellectuelle, mais qui produisait une grande sensation partout où je passais. A l'âge où l'on est encore enfant, j'étais une jeune femme bien prise, à la taille élancée, aux formes pleines d'ampleur, j'étais la gaieté même, et malgré les rudes épreuves que je supportais, ma vie était un éclat de rire continuel.

On me supposait des passions qui ne s'étaient jamais dévoilées à mes propres yeux, mais que la perfection physique de ma personne et mes yeux si expressifs ne tendaient pas peu à faire croire réelles.

J'exerçais déjà sur ceux qui m'entouraient une certaine attraction magnétique bien involontaire, ma foi. J'ai parlé plus haut des tentatives du second du *Sans-Nom*.

Je restai environ un an dans cet enfer, éloignée du foyer domestique, et privée des saintes

joies de la famille. Dire ce que j'endurai de souffrances, d'humiliations de toutes sortes est impossible ; mais, voyez ce qui démontre surabondamment mon innocence : je me croyais réellement coupable ! En moi-même, je réfléchissais et me prouvais par toutes sortes de raisons que si l'on agissait ainsi envers moi, j'avais dû commettre une grande faute. Laquelle ? Je ne pouvais le définir, ma jeune expérience n'allait pas jusqu'à percer les voiles de la nature ; mais je devais être coupable.

Je le croyais si bien, que, volontairement, j'augmentais et rendais plus pénibles les peines qui m'étaient infligées. J'allais passer des heures entières devant une statue de St Joseph, placée dans la cour du pénitencier. Je m'appelle Joséphine, et j'avais une dévotion particulière à mon patron. Je poussais mon désir de laver des péchés imaginaires au point de m'agenouiller sur des grains de maïs ou de gros sel gris que l'on me donnait à l'office.

Quand je sortis de là, mes genoux étaient meurtris par cette rude pénitence. J'expiais ainsi les petitesses du caractère de mes excellentes institutrices, et je me sentais déjà vouée par le sort à une flétrissure prochaine.

A ma sortie du pénitencier, il fallut bien que mes parents me reprissent chez eux. Mon père venait d'être presque ruiné par la mort d'un journal dont il était propriétaire. On me garda quelque temps à la maison. Comme il ne fallait pas chez nous de bouches inutiles, je fus placée chez un teinturier pour faire l'apprentissage de l'état difficile, mais assez lucratif, d'épingleuse.

Je n'étais pas malheureuse dans cette maison ; la transition était douce, et j'aimais cent fois mieux le travail sous l'œil sévère d'une maîtresse d'apprentissage, que la quasi-oisiveté sous la surveillance hargneuse de celles que je venais de quitter.

Sans une circonstance qu'il ne m'était pas donnée de prévoir, je fusse probablement restée chez ce teinturier, et alors vous ne liriez pas ces Mémoires qui n'auraient jamais eu de raison d'être.

J'inspirai une violente passion au chef de la l'établissement où je travaillais.

Or ce monsieur était bien et légitimement marié, père de famille, et peut-être garde national. J'avais quatorze ans, mais l'on m'en eût facilement donné dix-huit tant j'étais déve-

loppée. La femme de mon patron s'alarma, non sans raison, et la morale de la chose fut que je dus rentrer au foyer paternel. Tout ceci, on le voit, est très-simple ; je fus donc la victime bien innocente des circonstances.

Je revins chez mes parents. Pour toute autre ç'aurait été un bonheur ; pour moi, non. Vous allez voir qu'il se passe à Bordeaux les mêmes choses qu'à Paris.

Un atelier de blanchisseuses se trouvait près de notre demeure. Ma mère connaissait fort bien la maîtresse de l'établissement. Cette femme avait une grande réputation d'honnêteté, basée malheureusement sur les apparences. Elle venait souvent chez nous le soir, on veillait en travaillant, elle eût pu se croire de la famille.

Eh bien, cette amitié qu'elle semblait avoir pour nous se traduisit par le plus ignoble de tous les actes.

Un jour madame Désiré X..... m'emmena à la promenade. Pendant une heure, nous errâmes dans les jardins publics, et je commençais à être très-fatiguée lorsqu'elle me proposa de monter chez elle pour me rafraîchir, j'acceptai volontiers cette offre.

En entrant chez elle, j'eus la prévision d'un

malheur. Une sensation de malaise général s'empara de ma personne, mes jambes se dérobaient sous moi. Lorsqu'un fait marquant dans la vie d'un individu vient à se produire, il peut lui arriver de percevoir une impression morale intérieure qui semble le préparer à l'événement, espèce d'avant-courrière d'une joie ou d'une douleur.

Cette fois, il s'agissait encore pour moi d'un véritable malheur.

Il se présenta sous la forme d'un homme que je ne connaissais pas, mais dont la vue m'effraya.

Cet homme, je l'ai su depuis, était un riche orfévre de Bordeaux, son extérieur était dur, ses traits fortement accentués, sa barbe noire. Sans que j'y prisse garde, ma conductrice était sortie. Je commençai à apercevoir un piége, la peur me clouait au sol. L'homme s'avança vers moi, ma terreur redoublait, et ma voix se séchait dans ma gorge. Je laisse à la perspicacité du lecteur de deviner le reste. . . . . .

. . . . . .

On se figure aisément ma honte et mon désespoir.

Ainsi, par le fait de deux misérables, j'étais

bien décidément déshonorée et sans moyens de vengeance, car mes plaintes n'étaient-elles pas retenues par la crainte du bruit et du scandale ? La voix publique, chose absurde, n'aurait pas jeté des cris d'indignation. Elle aurait ri, elle se serait moquée. Il est si bon de rire du désespoir des autres ! Misère ! misère ! déshonorée et forcée au silence, voilà à quoi j'en étais réduite ! . . . . . .

. . . . . .

L'homme avait disparu depuis longtemps que j'étais encore affaissée sur le parquet, sous le poids de mille sentiments confus qui s'agitaient en moi d'une manière indéfinissable. J'étais sous le coup d'une fièvre terrible qui brisait mon peu de forces. Cependant, après plusieurs heures passées dans cette torpeur accablante, dans cet état léthargique, je me relevai par un suprême effort.

Que me restait-il à faire ? On comprend parfaitement l'incertitude dans laquelle j'étais plongée.

Devais-je aller chez mes parents et raconter l'attentat dont je venais d'être victime ? Devais-je au contraire m'enfuir pour jamais et jeter l'anathème à la société, tombée que j'étais,

avant d'avoir lutté ? Je pris ce dernier parti.

J'allai m'installer dans un hôtel où je me cachai à tous les yeux.

Mon esprit allait toujours s'affaiblissant. La fièvre augmentait par accès terribles ; c'était presque de la folie.

Je fus forcée d'aller à l'hôpital.

Je n'y restai pas longtemps.

On m'avait placée dans le service d'un jeune interne qui depuis est devenu l'un des premiers médecins de Bordeaux.

Il ne faut pas oublier que j'étais alors dans la pleine efflorescence de la jeunesse et de la beauté.

Aussitôt qu'il m'eut vue, l'interne devint fou de moi ; je m'abandonnai complétement à lui.

Vingt-quatre heures après, j'étais installée dans une des plus confortables maisons des environs de Bordeaux et entourée de tous les soins imaginables.

Ainsi soignée, ma santé revint rapidement et plus florissante que jamais. Avec la santé, le moral reprit un niveau plus élevé.

Ma famille me cherchait partout. On fouillait tous les hôtels de Bordeaux ; mon père et ma mère firent des efforts surhumains pour me

retrouver. Peine inutile! On alla jusqu'à me faire tambouriner sur les places publiques, avec promesse d'une bonne récompense pour qui me ramènerait.

J'avais changé de nom ; je pris celui de ma mère que je gardai jusqu'à l'âge de vingt-un ans.

A mesure que mes forces intellectuelles me revenaient entières et plus vives, je refléchissais aux singularités de ma destinée et me posais le terrible problème de l'avenir. Je rêvais de Paris. J'en avais tant entendu parler que Paris me semblait le seul endroit où je pusse m'élever au-dessus des bas-fonds dans lesquels j'étais tombée.

Cela devint peu à peu chez moi à l'état d'idée fixe.

Et puis j'ai un caractère aventureux et singulièrement mobile. Une idée me vient sans attendre que j'aie exprimé la précédente. A cause de cela, N...., m'appelle ouistiti monté en grade, un singe perfectionné.

Quoique femme, le péril ne m'a jamais fait peur, j'ai pleuré, oui ; mais je l'ai toujours regardé en face, et mon courage n'a jamais été si grand que quand j'ai été le plus près d'un précipice.

Je l'avouerai franchement, j'avais beaucoup de reconnaissance, mais très-peu d'amour pour Toutou.

Toutou, c'était le surnom de l'interne de l'hôpital qui m'avait recueillie. Vous savez que l'amour ne se commande pas.

Du reste, le soin de sa carrière l'empêchait de réaliser mon rêve. Je tenais absolument à voir Paris... Pour moi, c'était une question de vie ou de mort.

Je cherchais les moyens de satisfaire ce désir, lorsqu'une occasion se présenta. Je la saisis aussitôt.

Fis-je bien, fis-je mal ? Je ne le sais pas encore. En tous cas, je ne m'en repens pas.

J'avais fait à Bordeaux la connaissance d'un riche négociant en cachemires, et je m'étais aperçue qu'il me faisait la cour avec un grande persévérance.

L'occasion était trouvée, je la saisis par les cheveux. Je n'en aurais pas fait autant à l'homme, il n'en avait pas.

Quoi qu'il en soit, c'est avec lui que je partis. — Le grand pas était fait.

Une vie nouvelle allait donc commencer pour moi, je ne savais pas au juste ce que j'al-

lais devenir. Le hasard me semblait un bien grand maître et je me livrais à lui. Il est vrai que j'ignorais tous les soucis de l'existence et les misères de la vie matérielle. Je ne m'en étais jamais occupée.

Je mis ma confiance en moi-même, je me refis un courage dont j'avais besoin. Loin de moi je rejetai les faiblesses instinctives de la femme, car, pour la vie que je voulais mener, il me fallait un esprit bronzé comme le corps, et, bien décidée à suivre la voie que la destinée avait ouverte devant moi, je partis, prête à me lancer partout où le hasard me conduirait.

Chapitre Deuxième.

Comme on a dû s'en apercevoir, je donne des preuves de ma franchise. Quoiqu'il en coûte à mon amour-propre de le faire, j'agis comme j'en ai pris l'engagement; mais, avant d'aller plus loin, on me permettra quelques observations.

Récapitulons un peu, si vous le voulez bien.

J'arrive à Bordeaux, ma famille est riche. Je reçois les commencements d'une excellente éducation. Mon beau-père, que j'ai toujoursappelé mon père, met sa fortune dans un journal dont il devient propriétaire. Des événements dont il est inutile de parler ici le ruinent presque complétement. Il faut travailler.

Mon éducation n'est pas finie. On me place dans une institution dont les directrices me prennent en grippe. On m'impute des choses odieuses. Ma famille est trompée; on me jette

dans un pénitencier. Mon caractère s'aigrit. Sortie de là à ma première communion, je suis placée en apprentissage dans une maison qui passe pour très-honorable ; le chef de l'établissement veut abuser de ma jeunesse ; on me retire de cette maison, et c'est au sein de ma famille que le malheur vient me chercher.

Tel est le résumé de ma vie d'enfant. Tout est à la lettre, et les preuves, si l'on en demandait, je pourrais les donner.

Eh bien, je le demande à tous quel est celui qui a le droit de me jeter la pierre? Qui peut seulement m'infliger un blâme?

Il est aisé pour ceux qui ne se sont jamais trouvés dans pareille situation de faire un cours de morale bien sentie.

Certes, ce n'est pas de mon plein gré que je me suis trouvée dans la voie que j'ai suivie ; une fois entraînée dans les engrenages de la roue fatale, il m'a bien fallu aller jusqu'où il lui a plu de me conduire. On ne sort pas facilement d'un gouffre à pic.

Le grand malheur de la société actuelle, c'est qu'elle est hypocrite. Il ne faut pas se le dissimuler, tel qui prêche la vertu pendant le jour se livre au désordre pendant la nuit, et pourvu

que le monde l'ignore, tout est pour le mieux. Je ne vous surprendrai pas en disant que beaucoup mèneraient une existence comme la mienne s'ils pouvaient troquer leur nature d'homme contre celle d'une femme. Combien feraient pis que nous, s'ils le pouvaient !

Que les femmes du monde se drapent dans leur vertu, c'est bien. Je ne veux pas faire leur procès; mais je sais pertinemment que beaucoup font clandestinement ce qu'elles nous reprochent.

Elles nous montrent au doigt, et elles nous envient; elles nous méprisent, et elles imitent tout ce qu'elles peuvent imiter de nous: coiffures, modes, toilettes!

Si la société était juste, elle ne devrait en vouloir qu'à ceux qui font du mal aux autres.

Est-ce faire du mal que de demander à celui qui vous possède le nécessaire et même le superflu s'il peut le donner? N'est-ce pas là un contrat signé tacitement du jour où l'on s'est connu?

Qu'on blâme le luxe insolent de certaines femmes, je le comprends; mais, en y regardant de près, on n'en a pas le droit. C'est violer le grand principe de la propriété. Chacun a droit

de faire de son bien ce que bon lui semble.

Mais si ce bien est mal acquis?

Est-il plus mal acquis que celui de tel directeur de compagnie qui a filouté ses actionnaires? de tel banquier qui fait une faillite volontaire, mais inattaquable? Non certes; alors pourquoi tirez-vous votre chapeau aux uns et méprisez-vous les autres?

Je prouverai que j'ai toujours eu beaucoup de cœur, quand j'avais le droit de n'en pas avoir.

Je prouverai que j'ai rendu le bien pour le mal, et que j'ai aimé, quand j'aurais peut-être dû haïr.

Y a-t-il beaucoup de femmes qui puissent en dire autant?

Du reste, si, par impossible, il se produisait des démentis, j'y répondrais, mais il ne s'en produira pas.

Il y a, voyez-vous, beaucoup de situations qui paraissent et sont en effet fausses et inavouables, parce qu'elles sont mal exposées et placées dans une pénombre trop épaisse.

Je place la mienne au grand jour. Je n'attaque pas tel ou tel, mais je soutiens que je suis une des mille victimes de la société. Les autres

ne se plaignent pas, moi je me plains; voilà la différence.

Loin de moi l'idée de nier la vertu! Je la respecte, je la vénère partout où je la trouve. Je constate seulement son peu d'empire à notre belle époque.

Avant d'accuser, avant de maudire, allez donc bien au fond dans l'étude des choses. Ne jugez pas sur l'enveloppe, vous vous exposeriez à calomnier, disséquez plutôt.

Je l'avoue cependant avec peine, beaucoup de femmes méritent l'anathème qu'on nous jette, ce sont celles qui n'ont jamais eu de cœur. Ne nous occupons pas d'elles, et passons.

Il est un fait, c'est que depuis quinze ans une violente réaction s'est produite contre ce qu'un ingénieux auteur a appelé le demi et le quart de monde.

C'est le faste en même temps que l'insolence des femmes qui ont amené cet éclat.

Les uns sont montés sur leurs grands chevaux, et l'on a vu des nuées de Desgenais s'écrier : Place à la vertu qui marche à pied!

Comment, la vertu marche à pied! En plein XIX^e^ siècle! Vous ne voyez donc pas, malheu-

reux, que vous écrivez votre condamnation en disant cela?

Êtes-vous donc aveugles au point de ne pas remarquer que vous absolvez à l'avance celles qui ne sont pas vertueuses? Ah, la récompense de la vertu est la misère? Étonnez-vous donc qu'elle soit si rare!

D'autres admettent bien la vie de la femme entretenue; mais à huis clos, comme si nous n'avions pas droit à la lumière et au soleil.

Je crois qu'ils sont guidés dans ce raisonnement par un scrupule égoïste; ils sont peut-être mariés.

Croyez-moi, messieurs les énergumènes, arrêtez-vous dans cette voie, c'est un cercle vicieux qui ne vous mènera à rien. Prêchez d'abord d'exemple, et si vous tenez tant à moraliser, faites-le en commençant par vos femmes et vos filles.

Nous sommes tout simplement le résultat des mœurs de l'époque. Commencez, encore une fois, par changer les bases, plus tard, vous corrigerez les détails.

Chapitre Troisième.

J'arrivai donc en compagnie de mon négociant en cachemires. En ce moment, la vie ne m'apparaissait pas par trop triste. Abstraction faite de ce que j'avais souffert et des causes qui m'avaient conduite à Paris, je n'étais pas malheureuse. J'avais tout en abondance, je sentais quelqu'un près de moi, sur qui je pouvais m'appuyer, et malgré des inquiétudes vagues que je ne savais pas encore définir, l'horizon ne me semblait pas trop obscur.

Nous allâmes d'abord nous installer au faubourg Montmartre, dans un hôtel, rue Monthyon. Ce ne fut pas pour longtemps; le soin de ses affaires exigeant impérieusement un voyage de mon compagnon, un beau matin, il partit pour le Thibet. J'étais veuve.

Il n'avait pas osé m'annoncer son départ qui

eût peut-être été impossible, si je l'avais connu. En me quittant, il avait eu le bon esprit de laisser aux mains de la maîtresse de l'hôtel une somme de mille francs pour subvenir à mes besoins pendant quelque temps.

D'inquiétudes matérielles, je n'en avais pas; mais je me sentais tout à coup isolée, et se voir seule au milieu d'une ville comme Paris, d'un désert de monde, à quinze ans, c'est une chose horrible.

Je me trompe en disant que j'étais seule.

Avant de partir, Henri m'avait rendu un grand service. Il m'avait fait connaître une charmante fille dont je dirai le nom, car elle est morte.

Elle s'appelait Clarisse Savarin et était de Bordeaux. C'était pour moi presque une compatriote. Oh! la bonne et belle fille! Aussi, quand je reporte mes souvenirs sur sa charmante personne, mon cœur se gonfle. Je l'aimais comme une sœur.

Elle me conduisit dans les bals les plus à la mode, et les mieux hantés, Laborde, Cellarius, Markowski, Mabille.

A cette époque, Mabille était assez bien fréquenté.

J'y fis la connaissance d'un Arménien attaché à l'ambassade de Turquie.

N.... D.... était un garçon au caractère généreux, très-bien de sa personne et capable d'inspirer une passion sérieuse. Malheureusement, il connaissait la vie mieux que moi et ne croyait pas à l'affection des femmes.

Au contraire, j'étais très-naïve, et pour me servir d'une expression qui court les rues maintenant, je croyais que c'était arrivé.

Il me meubla un petit appartement avec écurie et remise. J'eus une voiture et des chevaux. A peine arrivée à Paris, j'excitais déjà l'envie de beaucoup de mes collègues; je ne frayais avec personne; on m'en voulait.

Un jour N.... D.... m'emmena à Dieppe, nous y fîmes un voyage d'agrément qui dura un mois environ. Pendant ce temps il reçut une mission pour l'Angleterre, je ne pus l'y accompagner.

Il partit, je ne le revis plus. A mon retour à Paris une chose bien inattendue me surprit J'avais laissé un appartement garni de meubles, une écurie avec des chevaux, une remise avec une voiture.

Je retrouvai un appartement sans mobi-

lier, une écurie veuve d'habitants, une remise sans véhicule.

Je me trompe, j'avais encore quelque chose dans mon logement. C'était ma ravissante volière avec tous mes oiseaux morts.

Comment tout cela s'était-il fait? Je ne l'ai jamais bien su. J'ai appris que mon cocher avait vendu mes chevaux et ma voiture ; mais à qui et comment?

J'ai appris que mes meubles avaient été enlevés, mais par qui et comment?

Tout cela est resté pour moi à l'état de mystère.

Je sais bien que si j'avais voulu m'en donner la peine, j'aurais été fixée sur cet événement incroyable ; mais pour en arriver là il m'aurait fallu courir chez un commissaire de police, faire une plainte et subir, en conséquence, une foule de dérangements et d'ennuis. J'aimai mieux laisser dormir tout cela dans l'oubli.

D'abord, je n'avais pas assez d'expérience pour mener à bien une affaire de ce genre. J'étais trop jeune et trop timide. Ceux qui m'ont volée connaissaient probablement aussi bien que moi ma nature.

Cela peut paraître étonnant, c'est pourtant l'exacte vérité.

Il m'est arrivé des aventures autrement extraordinaires; vous le verrez par la suite.

Je me trouvais donc par une bizarre circonstance nue comme un petit saint Jean. Quelques louis qui faisaient un steeple-chase dans ma poche constituaient toute ma fortune.

Il me fallut encore pratiquer le bal et l'hôtel meublé.

J'allai me fixer au quartier de l'Europe, rue de Londres, et je retournai à Mabille.

Dans mon hôtel et sur mon carré demeurait la comtesse de V.....; je vois d'ici votre étonnement; une comtesse dans un hôtel meublé! Si je vous disais le nom au lieu de vous livrer seulement l'initiale, vous seriez bien plus surpris.

Ce nom est un des plus vieux de France et celle qui le portait en avait le droit. A sa place, je ne l'eusse pas fait par respect pour les ancêtres.

Madame de V..... me conduisit dans le grand demi-monde; elle me servit de cicérone, c'est par elle que je connus les maréchales de la haute bicherie parisienne, Marie D....., Clara

B....., Anna D....., Esther Duparc, Caroline A..... et bien d'autres plus ou moins célèbres.

J'ai conservé un bien mauvais souvenir de cette dernière. C'était une grande Allemande d'un blond fadasse. Il lui manquait un doigt.

Telle qu'elle était, elle pouvait plaire; ses traits étaient réguliers et ses yeux bleus; mais figurez-vous le type le plus parfait de l'égoïsme.

Vous savez que la nature aime les contrastes. Cette femme avait un amant qui était la générosité même.

Je vous raconterai plus tard la manière d'agir de Caroline. Elle me détestait. — Pourquoi? Je n'en sais rien.

C'est aussi à cette époque que je connus Clara.

Qu'était-ce que Clara?

Une marchande à la toilette. Ne riez pas! — La marchande à la toilette est une puissance, en ces temps-ci; elle joue un rôle très-important dans la vie de la femme entretenue. A-t-on besoin d'une jolie robe qui vaut trois cents francs dans un magasin? Elle vous la donne pour mille, il est vrai qu'on a du temps devant soi pour payer. On paye par mois et même par semaine.

La marchande à la toilette est un clou vivant, auquel on peut suspendre toutes sortes de choses à n'importe quelle heure. Le clou est fermé le dimanche, et vous avez besoin d'argent. Avec un bijou que vous lui portez, vous avez de suite le quart de la valeur, ou bien encore elle vous vend des dentelles qu'elle rachète immédiatement, et moins cher qu'elle ne les a vendues, croyez-le bien. Elle prête sur des reconnaissances, elle escompte même des billets, etc., etc.

Ce que cette vieille-là m'a extirpé d'argent est incalculable. On l'appelait la mère *Décrochez-moi ça*, un nom significatif qu'elle n'avait pas volé.

Quel type, mes amis, quel type !

Avant son départ pour l'Angleterre, N... D..., l'Arménien, me conduisit souvent au café Anglais et à la Maison-d'Or. Ah ! les belles nuits, les folles nuits passées dans ces deux endroits ! C'est au café Anglais que je fus baptisée Finette.

Finette n'est qu'un gracieux diminutif de mon nom de baptême Joséphine.

Une nuit, nous étions une douzaine à table dans le salon si connu sous le nom de Grand 16. Il faut vous dire que j'ai le pied d'un enfant,

et que je gante cinq trois quarts ; ceci exposé, veuillez jeter un coup d'œil sur le portrait qui est en tête de ce volume : c'est pour toutes ces raisons qu'on m'a donné le surnom que j'ai rendu célèbre. Je n'exagère pas en employant une telle épithète. Parlez à Dresde, à Vienne, à Leipsick, à Berlin, à Riga, de Fraülein Finette, vous verrez ce qu'on en dira.

Celui qui mit le premier mon nom au grand soleil de la publicité, celui qui contribua le plus à me faire connaître, c'est un de mes meilleurs et plus anciens amis, H.... D..... dans l'*Indépendance belge*.

D..... est un de ces excellents garçons qu'on aime et qu'on estime dès qu'on les connaît un peu. C'est un des chroniqueurs les plus élégants et les mieux informés de la littérature parisienne. Il sait entrer partout et se faire des amis partout, ce qui n'est pas facile.

Peu de temps après mon arrivée à Paris, N..... D..... m'avait fait entrer à l'Opéra. Pendant un mois, j'appris à me tenir sur mes pointes, et on me jugea assez instruite pour me faire passer au rang de rat. Je figurai pour la première fois dans *la Magicienne*, aux appointements formidables de cinquante francs par mois.

Un beau jour, je pris la fuite.

J'avais un collier auquel je tenais beaucoup. J'y tenais, parce qu'alors c'était mon seul bijou. La valeur intrinsèque n'était pas grande, puisque les perles étaient fausses ; mais j'y tenais.

Un soir, le collier disparut de ma cabine ; et, malgré tous mes efforts, impossible de remettre la main dessus.

Je ne voulus pas rester un instant de plus dans un établissement où l'on volait des perles fausses, et, comme je l'ai dit, je pris la fuite.

Ce séjour à l'Opéra me fut infiniment favorable, je m'y dégourdis un peu, j'appris à voir le public en face, j'appris surtout à danser, et ceux qui m'ont vue ont pu remarquer dans mes danses, si échevelées qu'elles fussent, un certain style qu'on ne voit pas communément.

A cette époque, la danse dans les bals et dans les petits théâtres revêtait une forme nouvelle. Rigolboche venait de créer un nouveau genre. Je fus bien vite au niveau de ma devancière et j'ajoutai à sa création. La première, je fis le grand écart, et je ne sache pas que quelqu'un l'ait jamais fait comme moi. Dans ses terribles difficultés, on m'a imitée, mais de loin, et sans originalité.

J'avais entendu dire par toutes mes amies que le seul moyen de se poser était de danser d'une manière un peu excentrique.

Je suivis ce conseil.

Alors j'inventai le costume de pêcheur napolitain qu'on a tant copié depuis. Je n'allai pas le chercher dans *la Muette*, croyez-moi, mais bien dans mon imagination. Mon costume fit fureur, je suis brune, je le pris noir, rouge et or.

Tel qu'il est, ce costume auquel j'ai fait des changements se voit encore par-ci par-là. Une femme, qui veut m'imiter, le porte souvent. Je ne vous dirai pas son nom, vous la connaissez peut-être ; mais ce n'est jamais qu'une copie.

Ce fut à l'Opéra qu'il parut pour la première fois et causa une immense sensation.

Le quadrille du Maestro Strauss *Drinn, Drinn*, en eut la primeur.

Mon costume a couru la Saxe, la Prusse, l'Autriche, la Russie, et partout son succès a été *crescendo*.

Je commençais donc à me lancer d'une manière sérieuse. Je n'avais plus qu'à me laisser aller au courant des événements. Ah! si j'avais eu un autre caractère, si j'avais été une femme intéressée, si seulement je n'avais pas été fol-

lement prodigue, si je n'avais pas eu autour de moi ces légions d'amies qui vous flattent pendant le beau temps et vous tournent le dos pendant l'orage !

Mais je ne veux pas récriminer, je raconte.

J'allais beaucoup à cette époque au cours de danse de Cellarius, rue Vivienne. On sait que la salle est exiguë, que, par conséquent, il n'y peut tenir beaucoup de monde, ce qui n'est pas un mal, et que, grâce au prix élevé de l'entrée, les habitués ne sont pas les premiers venus, ce qui est un bien.

Je vis là beaucoup de jeunes gens des meilleures familles, la fleur de l'aristocratie parisienne et étrangère.

Là je connus le jeune baron d'A..., qui se fit sauter la cervelle au bois de Boulogne après d'énormes pertes au jeu.

Une fin aussi tragique, mais plus glorieuse, advint à un jeune officier des guides, de Fr..., qui fut tué à Magenta. Il avait eu, à propos d'une fleur, un duel avec un Italien, Cat... qu'il avait laissé mort sur le terrain.

Et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer ici.

On nous accuse généralement de n'aimer que l'argent et de tout lui sacrifier, ce qui est

vrai pour beaucoup et faux pour quelques-unes. Il y a des femmes qui n'ont pas dans leur vie une affection sincère dont elles puissent se souvenir, il y en a un plus grand nombre qui sont incapables d'en avoir.

Ce n'est pas à moi qu'on peut faire un tel reproche; presque tous ceux à qui j'ai donné mon affection ou mon amitié en ont été dignes, et jamais l'argent n'a été une cause déterminante dans mes choix. On m'aurait apporté des sommes fabuleuses que je n'aurais jamais dit à qui qui ce fût : « Je vous aime, » si vraiment je n'eusse éprouvé un pareil sentiment.

Pendant longtemps je fus poursuivie par un prince moldave qui me fit les offres les plus brillantes. Je n'accédai jamais à ses désirs, quoique ses promesses fussent bien tentantes. Un hôtel aux Champs-Élysées n'est pas une chose qu'on trouve tous les jours dans la poche d'un prince, si riche qu'il soit. C'est pourtant ce qu'il m'offrit et ce que je refusai. Pourquoi? Hélas! le prince G... avait soixante ans, ce qui n'est pas un crime; mais il était orné d'une perruque et d'un râtelier, ce qui est un tort pour un amoureux. Du reste, parfait gentilhomme et distingué jusqu'au bout des ongles.

Ce que je viens de raconter sera diversement

apprécié. Les uns diront que j'invente. Ne comprenant pas une telle résistance, ils ne croiront pas au fait. Les autres, et surtout les femmes, me traiteront d'une manière plus ou moins flatteuse; mais je m'en soucie peu et ne regrette pas ce que j'ai fait; j'agirais encore de même si l'occasion s'en présentait.

Après l'Opéra, j'entrai au théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour jouer un bout de rôle dans l'éternelle féerie du *Pied de Mouton*. Quatre lignes à dire, c'était énorme pour une débutante, aussi je n'en pus venir à bout, on dut me le retirer. Sur cette immense scène, j'avais peur du public et je balbutiais en tremblant. Ce qui n'ajoutait guère à la pureté de ma diction, c'est que j'avais toujours, en manière de contenance, les doigts dans la bouche. Mon pauvre rôle ne pouvait être dit d'une manière intelligible, force me fut de le céder; mais quelque temps après je le repris et le jouai passablement.

Depuis, j'ai fait une tournée de deux ans dans les théâtres d'Allemagne, je me suis familiarisée avec la scène, et j'espère y reparaître un jour.

Il serait temps, je crois, de vous parler de mes bonnes, car j'en ai eu beaucoup à mon ser-

vice. Dans le nombre, il n'y en a que deux qui méritent l'honneur d'être nommées.

Savez-vous que c'est un métier difficile, comme dit Pandore, non de défendre la propriété, mais de bien servir une femme entretenue? Il faut de l'intelligence, de la diplomatie, presque de l'astuce. La place est excellente pour une fille qui n'est pas sotte. J'ai toujours été assez mal partagée sous ce rapport; il est vrai que j'ai presque toujours pu me passer d'avoir une bonne intelligente.

Celle qui mérite ici la place d'honneur, c'est ma vieille Marguerite, communément nommée Margot; celle-ci, c'est le type véritable de la bonne à tout faire; malheureusement elle est vieille. Ce n'est pas son seul défaut; il en est un autre capital : elle se grise! Jadis elle buvait beaucoup d'absinthe, aujourd'hui ses prédilections se tournent du côté du vin; les accidents sont relativement plus rares, elle ne se grise plus qu'une fois par jour. Cette triste habitude lui a beaucoup nui. Quatre fois elle a dû me quitter à cause de ce malheureux défaut, quatre fois elle est rentrée chez moi après un acte de contrition et une promesse formelle de ne plus recommencer; elle comptait probablement sans

le proverbe « qui a bu boira. » Vous voyez qu'elle ne tenait guère parole et que je n'avais pas beaucoup de rancune.

J'en ai connu une autre qui trouva le moyen de gagner cinq cents francs avec un portrait-carte. Quelle belle invention que la photographie !

Une personne que je connaissais assez intimement avait laissé chez moi son portrait photographié. Après une discussion suivie d'une rupture, cette personne crut que je pouvais en abuser d'une manière compromettante. Je vous demande un peu, Finette, user de tels moyens! fi donc! Au lieu de s'adresser à moi pour l'obtenir, on aima mieux s'adresser en secret à ma bonne. Celle-ci enleva la photographie de l'album où je l'avais placée. Avant de la rendre, elle avait fait son prix. Ce fut cinq cents francs qu'elle y gagna, mais comme compensation elle y perdit sa place. C'est là un des mille petits malheurs auxquels on est exposé à chaque instant.

Quant à ma vieille Marguerite, je n'ai jamais eu rien de semblable à en redouter. Elle n'a pas d'autres défauts que ceux dont j'ai déjà parlé, et c'est suffisant. Elle n'a jamais pu parvenir à se corriger complétement; il est vrai

qu'on ne la rapporte plus comme avant, c'est-à-dire avec l'aide de quatre hommes conduits par un caporal.

Plusieurs se demanderont comment il se fait que je garde à mon service une bonne dotée d'une aussi mauvaise habitude. Pourquoi? C'est que ma vieille Marguerite est une excellente femme qui m'aime beaucoup. Dans une sphère modeste elle m'a rendu de grands services que j'apprécie à leur valeur; aussi, depuis sept ans que je la connais, je suis avec elle comme aux premiers jours, et, pour moi, je crois qu'elle se jetterait au feu sur un signe.

Je n'insisterai pas sur ce fait, mais je sais qu'il n'est pas donné à tout le monde d'inspirer de tels dévouements.

Cela est rare dans la vie d'une femme; eh bien, moi, j'en aurai un autre de ce genre à raconter, et j'ai d'avance la certitude que vous n'y croirez pas, tellement vous le trouverez impossible.

Chapitre Quatrième.

Parisiens, mes frères, et vous, charmantes Parisiennes, ai-je besoin de vous demander si vous connaissez Asnières, Asnières-les-Bains, en style de canotage?

Inutile, n'est-ce pas? car on voyage aujourd'hui, nous ne sommes plus au temps où l'on faisait son testament quand on allait à Saint-Cloud.

Les Parisiens sont devenus hardis depuis quelques années ; ils commencent à prendre goût aux voyages, et l'on en a vu plus d'un se hasarder jusqu'aux limites du département de la Seine.

Car le progrès marche d'un pas incessant et vainqueur. On ne l'arrête plus dans sa route, et justement les Parisiens sont dans la voie du progrès.

Mais combien y en a-t-il encore dont l'hori-

zon s'est borné aux murs des fortifications, combien n'ont jamais quitté leur arrondissement !

Le pâle voyou aime mieux aller en Cochinchine qu'abandonner sa place Maubert pour voir Sceaux ou Saint-Denis, Versailles ; le Versailles du Grand Roi ne l'intéresse que médiocrement. Il ne va même pas rendre visite aux grandes eaux, peut-être parce qu'il n'aime que le vin. Il laisse ce soin au bon bourgeois qui a bien travaillé pendant sa semaine et qui pour se délasser va, pendant une journée, suer sang et eau afin de distraire sa femme et ses enfants.

C'est que ce brave Parisien est un peu lézard, il aime le repos, et la paresse lui sourit.

Je ne sais plus le nom de l'écrivain plein d'humour qui a posé en fait, et prouvé que les Parisiens sont plus ignorants quant à ce qui touche leur pays, aux points de vue physique, matériel et même moral, que les étrangers qui ne sont jamais venus en France.

C'est triste, mais c'est vrai.

Tout cela ne veut pas dire que les Parisiens ne connaissent pas Asnières ; au contraire, c'est un des endroits qui leur plaisent le plus.

Sur les bords fleuris qu'arrose la Seine, il y a plusieurs petits trous qui jouissent des faveurs des Parisiens.

C'est Asnières d'abord, c'est Chatou, Croissy, Bougival en France, Port-Marly, etc.

Ces petits ports sont dignes de la sympathie que les canotiers et les gentlemen du yachthing professent pour eux.

Ce sont les lieux de rendez-vous de tout ce qui touche un gouvernail ou tient un aviron.

Or, un canotier sans canotière est un tourtereau sans tourterelle, un fumeur sans tabac, un pêcheur sans asticots, en un mot, c'est un corps sans âme.

C'est pour vous dire qu'aimant beaucoup le canotage, j'aime beaucoup Asnières, qui en est la véritable capitale. Je puis dire aussi que j'ai quelque peu contribué à l'éclat de sa célébrité.

Je n'ai pas découvert Asnières, comme cette famille anglaise qui, voyageant en France, découvrit un jour une certaine ville que les habitants appelaient Paris.

Non, je n'ai pas découvert Asnières, mais j'y ai passé une partie de ma vie aventureuse ; ce n'est ni la moins gaie ni la moins triste.

Cette existence-là est un véritable roman comique, il y a de tout, depuis la bacchanale jusqu'à la rêverie dans l'isolement, depuis l'extrême abondance jusqu'à la pénurie absolue.

J'essayerais bien de la raconter, c'est même mon devoir, mais la tâche est difficile, et je ne sais par quel bout commencer, et puis.....

Il m'est cependant impossible de passer sous silence cette mémorable partie de ma vie, et je vais m'exécuter.

Seulement, je préviens que je prendrai au hasard, à ma façon, je ne suis pas homme de lettres de profession, et l'agencement des faits comme des idées me gêne un peu.

Ah ! si vous me demandiez un quadrille sur une jambe, ou bien, si vous vouliez me voir décrocher avec la pointe de ma bottine un binocle sur un nez quelconque sans endommager le porteur, eût-il l'appendice de Hyacinthe ou d'Espinosa, je frémis rien que d'y penser, oh ! alors, je serais dans mon élément, et vous ne perdriez pas au change.

Quoi qu'il en soit, je continue en comptant sur l'indulgence de la critique, ma franchise le mérite à tous égards.

Plusieurs fois j'étais allée me promener à Asnières avec des amies.

Dans ce temps-là, j'en avais beaucoup.

J'aimais les excursions sur la berge ; le dimanche elle présente une grande animation et les jours de régates, par exemple, donnent lieu à de charmants spectacles. C'est un fouillis de canots, de youyous, de périssoires, ornés de vareuses et de drapeaux multicolores.

Je fréquentais depuis peu cette promenade que j'y fus bientôt connue. Les invitations pleuvaient de tous côtés. C'était un dîner par-ci, un souper par-là, que je n'acceptais jamais.

D'abord mon Arménien était toujours en cours d'exercice, ensuite je me souciais très-peu d'aller avec des gens qui voulaient se donner le lustre de ma célébrité naissante, et dire partout : Nous avons eu Finette à dîner, nous avons soupé avec Finette, etc.

Il m'arriva une fois de déroger à mes habitudes. C'est au restaurant du parc que je dînai pour la première fois à Asnières ; c'était avec un inconnu.

« Qui n'a point dit son nom et qu'on n'a point revu, »

comme dit le poëte.

Une excentricité comme j'en ai tant commises dans le cours de mon existence, et comme j'en commettrai peut-être encore plus d'une.

Tout inconnu qu'il était, ce monsieur n'en avait pas moins l'air d'un homme très-distingué. Un équipage du meilleur goût stationnait à la porte en l'attendant. Il voulait dîner, mais, pas seul, et comme il était dans ses habitudes de n'avoir pour convives que des femmes, ou très-belles, ou très-élégantes, il croyait n'y pas déroger, au contraire, en me priant d'accepter son invitation.

Elle avait quelque chose de si imprévu, elle était faite d'une manière si gracieuse que je n'eus pas le courage de répondre par un refus.

C'était un homme du monde dans la force du terme, il me le prouva de la manière la plus aimable.

J'étais avec une de mes amies qui partagea notre repas, lequel fut très-gai, comme on peut le penser. Pour le plaisir tout platonique qu'il éprouva de notre présence, il m'offrit et me força d'accepter un billet de mille francs.

Le plus curieux de cette histoire est que

pendant ce temps, mon ami N..., l'Arménien, errait à ma recherche en répétant mon nom aux échos d'alentour.

Après le dîner, je vins le retrouver et, toute joyeuse, je lui montrai mon billet de banque. On voit combien j'étais naïve !

Il entra dans une colère atroce et m'obligea de l'aller reporter, ce à quoi je me résignai d'assez mauvaise grâce.

Par bonheur, l'amie qui m'accompagnait était loin d'être sotte. Elle nous démontra mathématiquement que le monsieur était peut-être parti, il était donc inutile de songer à une restitution.

Je ne sais vraiment pas comment furent dépensés les mille francs, mais on me croira sur parole quand je dirai qu'ils ne durèrent pas longtemps.

Pour mon second dîner, je fis élection de domicile chez Cassegrain.

Cassegrain est mort, mais son restaurant existe encore au bord de l'eau. Ce qui se passe là est incroyable.

Je prenais goût à vivre dans ce petit trou d'Asnières, j'y revins souvent, et je finis par en faire ma résidence.

Un beau jour d'été je m'y installai définitivement.

J'allai faire mon nid dans un petit chalet suisse rue des Dames.

En face était une boutique de marchand de vins restaurateur ; à Asnières, il est connu comme le loup blanc. Lorsqu'on y va, on dit : « Entrons chez mon oncle. » C'est l'enseigne qui se lit en grosses lettres au-devant de la boutique.

Je puis dire que toute sa clientèle ne lui rapportait pas autant que moi seule.

Ma maison était alors bien montée. J'avais une bonne, c'était Margot, une femme de chambre, un jardinier, un cocher et Atzec.

Je vous demande si tout cela buvait.

Avec un peu de bonne volonté, on aurait pu prendre ma maison pour une succursale du marchand de vins.

Un libelle, qui a paru il y a quelques années, signalait un de mes principaux défauts, celui d'être souvent en colère contre mes domestiques. On avouera que j'en avais bien le droit. Peu de jours se passaient sans que quelqu'un chez moi ne fût ivre. Je criais souvent, c'est

vrai, mais on y était habitué et on ne s'en grisait pas moins.

J'ai prononcé tout à l'heure le nom d'Atzec, laissez-moi vous faire connaître l'individu.

C'était un moricaud d'une douzaine d'années arrivé tout droit de Saint-Domingue. Sur la présentation de M. N..., je l'avais pris de suite à mon service.

C'est qu'une idée bizarre m'était passée par la cervelle.

Je me fis faire un petit canot, le plus mignon de tous les canots, je le meublai avec mon nègre. A l'indigène de Saint-Domingue, j'adjoignis un indigène d'Asnières à peu près de son âge; mais, comme l'un était noir et l'autre blanc, ce qui ne pouvait s'harmoniser, le blanc se noircissait tous les matins et on lui crépait les cheveux, si bien qu'on les prenait pour deux frères.

Puis, par les belles journées d'été, alors que la Seine était parsemée de ravissantes embarcations, je m'habillais de blanc, je montais dans mon canot et je me mettais au gouvernail. Mes deux négrillons ramaient à qui mieux mieux et, tout ébahis, les habitants de la berge regar-

daient folâtrer sur la Seine cette singulière équipe.

Les matelots faisaient merveille, Atzec surtout. C'était un petit être extraordinaire. Il ne savait ni lire ni écrire, mais il ne jouait pas mal du piano, c'est tout ce qu'il avait conservé de son éducation première.

Quand je le pris à mon service, il était plus sale qu'un peigne... sale, et la propreté lui faisait horreur. Pour lui inculquer les bons principes, et en été, alors que sa peau huileuse rendait une odeur qui n'était pas précisément celle du jasmin, je le faisais désbabiller, nu comme le discours d'un académicien, ainsi que dit Musset, on l'attachait avec une corde et on le lançait à la Seine. C'était le seul moyen de le nettoyer un peu.

A toutes ces fonctions, Atzec joignait celles de sommelier, et il s'en acquittait de la manière que vous allez voir.

La cave de mon chalet était assez bien garnie. J'avais à Paris de nombreux amis qui, très-souvent, m'envoyaient quelques paniers de champagne ou de vins fins.

Mon Atzec s'en allait sur la berge, raccoler tous les mauvais garnements de son âge. On

descendait dans ma cave dont il faisait les honneurs et il se passait là dedans des orgies épouvantables. Quant à Atzec, comme amphitryon, il ne pouvait moins faire que d'être ivre-mort, ce qui lui arrivait plus souvent qu'à son tour. Aussi ne lui ménageait-on pas les corrections.

Il avait du reste comme exemple et compagnon ma vieille bonne qui lui tenait tête vaillamment.

Lorsque Atzec était gris, il avait le vin très-mauvais. Il s'en allait dans les rues d'Asnières ou de Courbevoie faire du tapage nocturne, il taquinait MM. les sergents de ville; aussi couchait-il invariablement au poste.

Marguerite s'arrangea de telle façon et agit avec si peu de retenue dans ses amours pour la poétique absinthe, qu'il lui fallut un beau jour faire une petite station à l'hôpital. Ce moment de repos dura un an.

Il est, je crois, inutile de dire que je tenais table ouverte. J'avais tant d'amis, et je recevais tant de visites que chaque jour il me restait à dîner plusieurs personnes. On savait du reste qu'il y avait toujours chez moi des provisions de toutes sortes et qu'on ne risquait pas, en ve-

nant au chalet de la rue des Dames, de mourir d'inanition. Aussi, on agissait sans façon; même au milieu de la nuit, maisonnette retentissait d'un bruyant carillon.

On arrivait à cheval, en voiture, en poste, on s'installait comme on pouvait, qui sur un sopha, qui sur un fauteuil, et même à terre.

Les uns soupaient et buvaient, les autres jouaient et fumaient. On passait la nuit aussi gaiement que possible. Le lendemain, mes hôtes venaient me faire leur cour, et il s'ensuivait des déjeuners comme vous en voyez dans Rabelais.

Chez moi se pressaient des hommes de lettres, des boursiers, des actrices et des gandins.

Ce qui se disait de folies, ce qu'on commettait d'absurdités et l'esprit de toute nature qu'on dépensait sont choses indescriptibles.

Quant au vin de Champagne, il coulait à flots. Souvent des passants ou des gens qui venaient regarder à la grille en avaient leur part. On leur passait des bouteilles pleines.

J'ai fait bien des heureux ainsi.

La nuit mon chalet était illuminé, on l'apercevait de très-loin et cette lumière voulait dire

aux amis connus et inconnus : Venez tous, vous serez bien accueillis.

Les esprits chagrins et les moralistes me blâmeront, ils jetteront les hauts cris ; mais pour toute réponse je leur dirai : « L'argent est » fait pour rouler, mes seigneurs ; croyez-vous » que les trois cent mille francs qui ont fondu » dans mes mains à Asnières n'ont pas rempli » bien des petites bourses? »

J'ajouterai que cela seul m'empêche de regretter ma prodigalité, car les amis et surtout les amies ont la mémoire bien courte.

Mon chalet était un véritable Pandæmonium, une arche de Noé : bêtes et gens, il y avait de tout. Il était entouré d'un petit jardin rempli d'arbustes et de fleures rares, au milieu desquelles grouillaient des poules, des lapins, et même une chèvre. Jamais jardinier n'eut tant à faire que le mien. Du reste, mes invités ne lui épargnaient pas la besogne. Ils entraient chez moi sans façons, à pied s'ils étaient venus à pied, mais à cheval les trois quarts du temps, ce qui faisait damner ce brave homme. On démolissait ses plates-bandes avec une insouciance infernale.

Je donnais souvent de grands dîners. Ce char-

mant esprit qu'on appellait Roger de Beauvoir y venait ; il restait quelquefois huit jours, et mon petit domaine était illuminé d'une gaieté homérique.

Depuis, la mort a passé par là, elle a touché bien des têtes, et des meilleures ; des amis ne sont plus et parmi eux le père de l'Ecolier de Cluny et du chevalier de Saint-Gorges. Oh ! les beaux jours de folie ! Quand j'y pense, je les regrette ; reviendront-ils ? Mais où sont les neiges d'Antan !..... C'est un jour comme ceux-là que je manquai d'être brûlée avec mes convives et de voir mon domicile s'en aller en fumée.

On avait passé une journée splendide qui se terminait gaiement. Le cortége des amis se trouvait presque au complet avec Roger de Beauvoir en tête ; c'est vous dire si l'on s'amusait ! Les domestiques avaient reçu de tant de monde des pourboires nombreux, à en juger par la manière titubante dont le service était fait.

Ma femme de chambre n'était plus bonne à rien ; elle vacillait sur ses jambes comme une cloche qu'on met en branle. Pour m'en débarrasser je l'avais envoyée au premier allumer du feu.

Le repas allait son train ordinaire, les bouchons sautaient avec fracas, lorsque tout à coup, au milieu de la fumée des plats, on aperçut une autre fumée qui n'avait rien d'agréable. C'était ma chambre à coucher qui flamblait comme un petit enfer. La bonne avait si bien allumé le feu de la cheminée que le mobilier rôtissait depuis longtemps sans qu'on s'en aperçût.

Je laisse à penser si le dîner fut interrompu. On courut au premier, on s'élança dans la chambre, on jeta les meubles par les fenêtres, au milieu des fleurs: c'était à qui montrerait son courage et son ardeur. Les flammes commençaient déjà à lécher les murs au dehors, et menaçaient de ne plus laisser trace de mon habitation. Enfin, tant bien que mal, tout fut éteint, et aussitôt après l'incident, on se remit à table comme s'il ne s'était rien passé ; il fallait quelque chose de plus sérieux qu'un incendie pour nous enlever la gaieté. La soirée s'acheva comme elle avait commencée, de la manière la plus joyeuse et la plus insouciante.

Je ne m'étais pas tellement renfermée à Asnières que je n'allasse quelquefois chez mes anciennes connaissances, Cellarius et Markowski.

C'était la danse qui principalement m'avait mise en lumière, je lui devais ma célébrité, je voulus lui rester fidèle. Je continuai donc de m'exercer et j'acquis, je puis le dire sans la moindre vanité, un véritable talent. Ce qui m'a distinguée entre toutes mes imitatrices, c'est que j'ai su mettre de l'art, oui, de l'art pur et simple dans la danse de Rigolboche, et vous savez que, par le temps qui court, l'art ne se voit pas précisément dans les bals publics, pas plus que dans les cours de danse.

Il est cependant un professeur de danse, qui est un véritable artiste. C'est Markowski. Il n'est personne qui soit mieux que lui capable d'initier aux arcanes de la danse artistique ; pas un professeur qui soit aussi patient devant les bévues de ses élèves. De plus, Markowski a un cœur d'or, ce qui ne gâte jamais rien. Je sais bien que cela ne mène pas toujours à la fortune, mais cela mène à l'estime de soi-même, ce qui vaut mieux.

Bien des petites dames que je connais, dont les équipages font florès au bois comme aux courses, ont été souvent heureuses de trouver chez Markowski les vingt francs qui leur manquaient pour dîner ou payer leur voiture, alors

qu'elles se contentaient d'un modeste sapin et qu'elles n'avaient pas de chefs de cuisine dans leur hôtel.

Quant à moi, j'ai reçu de Markowski des services de cette nature, et je vous dirai prochainement dans quelle occasion. Si j'ai une fatuité, c'est celle de la reconnaissance.

Je reçus un jour à Asnières, à l'époque de l'incendie, la visite d'un jeune artiste qui venait de tomber au sort. Dans l'espoir de se racheter, il avait organisé au théâtre des jeunes artistes, rue de la Tour-d'Auvergne, une représentation à son bénéfice. Il venait me demander mon concours en cette solennelle occasion. Hélas ! la salle était bien petite et le pauvre bénéficiaire ne pouvait compter que sur une recette très-médiocre. C'est ce qui me décida à faire mon possible pour que la représentation eût le succès désirable.

Je connais nombre de danseuses qui auraient cru déchoir en se montrant sur une si petite scène. Je n'eus pas ce scrupule, et je priai Markowski de régler un pas pour cette occasion.

Puis, pendant quelques jours, je courus chez tous mes amis, chez les personnes que je

connaissais, je plaçai des billets partout, et un beau soir je partis d'Asnières en poste, avec un costume d'Italienne, fait exprès pour la circonstance.

Les places se vendirent aux enchères. Chose rare, dans les annales de ce petit théâtre !

Un succès légitime couronna mes efforts. Plusieurs jours à l'avance je m'étais exercée dans mon rôle. Ce n'était plus la danse des bals ordinaires avec mon costume consacré de pêcheur napolitain. C'était la danse académique, telle qu'on la pratique dans les ballets de l'Opéra. Mes souvenirs de ce théâtre m'avaient servie.

Il importait de fêter un tel événement. Les amis que j'avais dans la salle, et ils étaient nombreux, se firent un plaisir de m'accompagner à Asnières. Nous partîmes en voiture. On eût dit la marche d'une caravane. Un souper splendide nous attendait. Un feu d'artifice était préparé. La fête fut une des plus belles que j'aie jamais données, elle dura longtemps : huit jours après il y avait encore des convives qui ne s'en étaient pas allés.

Cependant ces réunions fréquentes de nombreux invités, qui, souvent, ne se connaissaient

pas très-intimement, avaient un côté fâcheux. La présence de femmes, et de femmes charmantes pour la plupart, donnait aux dîners une physionomie indescriptible, et moi-même je n'avais qu'à paraître pour que le plaisir fût porté aux dernières limites; mais, encore une fois, il y avait un côté fâcheux dans tout cela. Lorsque les conversations s'échauffaient un peu, les amours-propres se surexcitaient; quelquefois une parole douteuse ou malsonnante tombait des lèvres d'un convive, de là sortaient des disputes et même des duels.

Je puis me rendre cette justice, que j'ai toujours fait mon possible pour empêcher ces scènes ridicules qui pouvaient devenir tragiques. A mes yeux, le plus bête et le plus stupide des préjugés, c'est le duel. Les jeunes gens croient se poser aux yeux des femmes en allant sur le terrain, ils sont tout fiers d'avoir eu un duel, tandis qu'ils n'ont fait que montrer leur ineptie morale et une sotte vanité.

Chapitre Cinquième.

Quelque argent que j'eusse à dépenser, avec un tel système je devais faire des dettes. Les mines du Pérou auraient bien fondu dans mes mains sans qu'il m'en restât une obole !

Je n'allais pas chercher les dettes, elles venaient à moi ; aussi elles étaient nombreuses et variées, je vous assure.

Elles venaient à moi, sous la forme des marchandes à la toilette ou de Juifs vendeurs de bijoux.

Cette engeance honorable traite la femme entretenue comme une vache à lait qu'il faut traire souvent, et quelquefois plus qu'il n'est convenable.

Il est si facile de faire des dettes ! Une marchande à la toilette se présente chez nous, avec une cargaison d'objets de toutes sortes.

Elle a soin de les déballer, de les étaler sur

une table, de façon à faire naître dans l'esprit naturellement coquet de toute femme les désirs les plus ardents. On a beau posséder, il faut posséder encore, surtout de la toilette. Le linge est une véritable richesse. Ç'a toujours été chez moi une passion que d'avoir beaucoup de linge et du plus fin.

Le moyen de résister à la tentation, lorsqu'on voit devant ses yeux des chemises ornées de malines ou de valenciennes, en veux-tu en voilà ! Deux ou trois cents francs par chemise, c'est peu de chose, on peut se payer cela, surtout lorsqu'on a un crédit de quelques mois; car la marchande à la toilette ne s'effraye pas d'un terme éloigné. La raison en est bien simple. Elle gagne tant sur chaque article, que lorsqu'on la paye, si tard que cela arrive, elle trouve toujours le moyen de gagner cent pour cent. Et ces chiffres sont modestes. J'ai vu des marchandes ne pas rougir d'abuser de la position difficile de pauvres filles pour leur vendre des toilettes dix fois plus cher qu'elles ne valaient. C'est tout bonnement l'usure déguisée.

J'ai passé par là, c'est pourquoi j'en parle avec connaissance de cause, je n'y passerai peut-être plus; mais, qui sait?

Je puis dire que j'ai toujours été un appât tendu à la voracité des honorables industriels dont je viens de définir la profession, et chaque jour, je suis encore en butte à leurs offres captieuses; seulement, instruite par l'expérience, je suis beaucoup plus réservée, et en général ces messieurs ou ces dames en sont pour leurs démarches.

Ils savent bien qu'il n'y a pas grand danger à courir avec nous, tôt ou tard on solde, il ne faut qu'une occasion.

Quant à mes dettes, celles de cette nature surtout, je les ai toutes payées, celles qui me restent sont absolument insignifiantes; mais que de rudes efforts pour en arriver là !

Du reste, je ne paye pas mes dettes comme tout le monde. Je les paye plutôt deux fois qu'une.

L'insouciance et la confiance forment tellement le fond de mon caractère que j'ai rarement demandé des acquits à mes fournisseurs. Or, comme ces fournisseurs n'ont pas été en général de l'honnteté la plus parfaite et de la délicatesse la plus stricte, ils ont exploité à mon détriment ces propriétés qui leur étaient connues.

Combien ai-je soldé de factures qui m'ont

été présentées de nouveau quelque temps après ! Cela s'est fait plusieurs fois et il m'a fallu quand même m'exécuter. Je récriminais, mais à quoi cela me servait-il? En justice, on croit un négociant qui prétend ne pas être payé, on ne croit pas une femme qui n'a pas de quittance dans les mains ; ce qui prouve que l'imprudence est utile aux commercants. Et puis, il semble que nous autres, nous ne soyons pas dans le droit commun et qu'on puisse nous voler sans vergogne.

Ceci dit sans intention malveillante à l'égard de la justice de mon pays, que je considère comme la plus juste et la mieux appliquée des institutions humaines.

Une nouvelle preuve des expédients dont j'ai été si souvent victime, est ce qui arriva à un de mes mobiliers (car j'en ai eu quatorze), celui qui garnissait le chalet de la rue des Dames, à Asnières.

L'histoire est lamentable et comique.

Mais avant de la raconter, il faut que je remonte plus haut dans mes souvenirs, un peu confus, à cause de la mobilité de ma nature.

Tout le monde connaît la petite île des Rava-

geurs qui meuble si gentiment la Seine, un peu plus loin que le pont du chemin de fer. Il en est question dans un roman fameux qui l'a rendue célèbre presque au même titre que le cabaret du Lapin-Blanc : c'était le rendez-vous d'une bande de canotiers, garçons essentiellement excentriques.

Afin d'être plus libres, et pour se soustraire aux regards profanes, ces messieurs avaient eu l'idée de se faire un réduit que la curiosité publique ne pût percer. Ce réduit prit la forme d'un terrier, assez large et profond, dans lequel ils se retiraient après avoir canoté.

Que se passait-il là-dedans, nul ne le sait, sinon les habitants du Trou-aux-Lapins : c'était le nom qu'ils avaient eux-mêmes donné à leur retraite.

La chose me parut drôle, et je résolus de l'imiter. D'ailleurs, j'avais parfois besoin de solitude, et je n'en pouvais trouver ni chez moi ni autre part, tellement j'étais connue dans le pays ou dérangée par les visites.

J'achetai donc l'autorisation de faire un trou dans l'île des Ravageurs. Je le creusai moi-même, et j'y mis l'ardeur dont je suis capable.

En peu de temps j'eus fait une excavation d'au moins deux mètres de profondeur et assez spacieuse pour que dix personnes pussent s'y tenir à l'aise. Le mobilier n'avait rien de trop riche, il se bornait au nécessaire le plus strict, une table et deux chaises, plus un hamac. Le reste consistait en livres, bouteilles de champagne et cigares. Le moët riait en face du champagne des souverains et les regalias voisinaient avec les colorados extra.

C'était un mobilier d'une simplicité et d'une élégance rares. Pour orner un trou on ne peut exiger davantage. Il y avait aussi quelques petits bibelots de chez Tahan, un petit bronze de Susse et deux ou trois terres-cuites de Clodion, ce qui témoigne entièrement de mes goûts.

Je passais des journées entières à lire. J'égayais ma lecture par un verre de champagne et la fumée d'un pur havane. J'étais seule, mais je ne m'ennuyais pas. Si quelque importun venait me voir au chalet, on leur disait que j'étais à « la Cave à Finette », car mon trou avait été baptisé de ce nom œnophile.

On venait tout de même, mais il n'y avait pas toujours de bateau prêt pour passer messieurs les visiteurs. On me hélait, je me montrais, ou

je ne répondais pas selon que la voix était celle d'un ami ou celle d'un créancier.

Je ne crois pas qu'on ait jamais trouvé un meilleur moyen de se soustraire aux poursuites de ces carnivores. Je l'enseigne à ceux qui ne le connaissent pas, ils feront bien de le mettre à l'épreuve, je suis sûre qu'ils m'en remercieront.

Supposons que votre tailleur ait à votre endroit des intentions malveillantes, ce qui n'arrive que trop souvent à ces sortes d'industriels, sous le spécieux prétexte que vous ne le payez pas depuis quatre ans, et que vous lui avez fait des lettres de change. Il s'empresse d'obtenir contre vous un jugement en bonne et due forme, lequel vous invite de par la loi à aller faire une visite d'agrément à cette fameuse abbaye qu'on voit encore rue de Clichy et qui bientôt ne sera plus qu'un souvenir.

Pour que vous vous résignassiez à entreprendre ce voyage, il ne faudrait rien moins que les instances réitérées d'un honorable garde du commerce accompagné de deux acolytes.

Vous évitez autant que possible de répondre à ces pressantes invitations; mais comme ces

messieurs pourraient user de ruse pour vous forcer d'accepter, vous les prévenez, et, au lieu de demeurer comme tout le monde aux Champs-Élysées ou ailleurs, vous allez, nouveau Robinson, prendre gîte dans une île déserte. Vous y dormez le jour, vous en sortez la nuit; et voyez quels avantages inappréciables! Pas de propriétaire, pas de concierge, ce cerbère de la civilisation moderne, pas de facteur au premier de l'an, pas de porteur d'eau! Aucun de ces mille tourments de la vie pratique qu'on retrouve partout, excepté dans les déserts.

Vous creusez un trou, et le faites tapisser selon votre goût, puis, pour arriver jusqu'à vos pénates, l'honorable recors est obligé de se confier aux flots bleus de la Seine. S'il craint le mal de mer, vous êtes sauvé!

Chapitre Sixième.

Au-dessus de mon petit trou, je fis construire un toit dans le genre suisse, ce qui en fit un véritable chalet.

Comme je l'ai dit, c'est là que je passais la plus grande partie de mes journées; aussi j'ignorais souvent ce qui se faisait chez moi.

J'avais acheté et payé presque entièrement à un tapissier de Paris le mobilier qui garnissait mon habitation de la rue des Dames. Je lui avais fait des billets qui m'étaient presque tous rentrés avec l'acquit, et il n'en restait plus entre les mains de ce monsieur que pour quelques centaines de francs. Or, un jour que je m'étais confinée dans mon ermitage, je vis accourir ma vieille Margot, qui se démenait comme une possédée.

« Madame, criait-elle, votre mobilier qu'on emporte dans une voiture! »

Vous pensez si je courus pour empêcher mes pauvres meubles de s'envoler !

Une charrette, conduite par le tapissier et trois autres hommes, s'était présentée chez moi prête à engouffrer dans ses vastes profondeurs le seul bien un peu sérieux que je possédasse : personne n'était à la maison pour empêcher ce vol, car c'en était un, personne, hormis ma vieille Margot.

Le temps que je mis à passer l'eau et à courir rue des Dames fut suffisant pour permettre à ces messieurs de faire place nette. Lorsque j'arrivai, on pense si je protestai, et de quelle façon ; mais on me prouva clair comme le jour que j'avais tort.

Voici comment les choses s'étaient passées.

J'avais payé au tapissier six mille francs de billets pour ses fournitures. Or j'avais une femme de chambre dont les relations avec ce fournisseur étaient très-intimes. Elle était entrée si avant dans ses intérêts qu'elle m'avait soustrait tous les acquits que j'avais reçus de son amant et qu'elle lui en avait fait cadeau, peut-être le jour de sa fête....

Je n'avais plus de preuves entre les mains. Lequel croire, d'une femme entretenue, insou-

ciante comme je l'étais alors, ou d'un négociant établi et patenté, payant plus ou moins régulièrement ses contributions, mais, enfin, assumant une responsabilité très-grande au cas où on aurait pu prouver son larcin?

J'étais bien jeune à cette époque, et j'étais tellement persuadée que le droit n'existait pas pour nous; qu'on pouvait nous voler sans crainte, que je n'osais pas me plaindre.

Il y avait devant ma porte plus de deux cents personnes qui, me voyant pleurer, m'encourageaient tant bien que mal. On m'engageait à courir chez le commissaire de police. Comme c'est commode, quand on vous vole à Asnières, d'aller se plaindre à Courbevoie! Du reste, je n'avais pas le courage d'aller dans un bureau de police. J'avais peur d'y rester. Craintes ridicules et mal fondées; mais je craignais.

Tous mes voisins se désolaient comme moi, car mon départ était pour eux un sinistre. On supposait que je n'attendrais pas jusqu'au lendemain. Que faire dans une maison sans meubles?

A trois heures tout était enlevé, et, assise sur les marches de mon perron, je regardais avec

angoisse s'éloigner le véhicule chargé de ma fortune.

Mais le hasard, ce grand maître qui m'a secouru si souvent, ne devait pas me laisser dans cet embarras. Je n'avais plus de ressources que dans son intervention. Elle ne me fit pas défaut.

Parmi les nombreux visiteurs qui ne cessaient d'affluer chez moi, j'avais remarqué un jeune homme que j'avais souvent rencontré à Paris. Je demeurais alors rue de la Pépinière, et ce garçon suivait les cours du lycée Bonaparte. Non pas un élève comme il y en a tant, imberbe et portant le képi sur l'oreille; non, c'était déjà un beau jeune homme de vingt-un ans qui faisait des études spéciales et travaillait d'autant plus que sa fortune l'en dispensait davantage, en admettant que la fortune dispense d'un devoir.

Il arrivait en phaéton à Asnières lorsque la voiture du tapissier était déjà sur le pont. Le spectacle qui se présenta à lui le frappa d'un étonnement facile à comprendre. J'étais toujours accroupie sur mon perron, vivante statue de la douleur. On eût dit Marius sur les ruines de Carthage. Je pleurais toutes mes larmes, et

j'étais tellement abattue que je ne songeais seulement pas au lendemain.

Gaston était un vrai gentilhomme. Lorsqu'il vit la foule qui stationnait devant ma demeure, il pressentit un malheur, et jetant les guides à son domestique, il se précipita chez moi, m'emporta dans ses bras et me demanda la cause de mon chagrin.

Je lui répondis en lui montrant les murs nus de la chambre où nous étions. Il n'avait pas eu le temps de remarquer que nous nous trouvions dans un désert.

Lorsqu'il se fut rendu compte de la grandeur du désastre, il me consola de son mieux et me demanda la permission de s'absenter pour une demi-heure, sous prétexte de faire une course très-urgente, après laquelle il était tout à moi.

A son sourire, je vis que tout n'était pas perdu, et que j'avais reçu du hasard le secours que j'en espérais.

Il était trois heures de l'après-midi, lorsque mes meubles retombaient dans les mains de mon rapace fournisseur; eh bien, chose prodigieuse, il était quatre heures lorsqu'ils furent remplacés par d'autres.

Sur son chemin, Gaston avait vu affichée, tout près du pont, la vente après décès d'un riche mobilier. Cette vente était annoncée pour le lendemain. Or, voici l'idée qui avait surgi dans sa pensée lorsque je lui eus raconté la cause de mon désespoir.

C'était d'aller chez les propriétaires de ce mobilier, de s'entendre avec eux et, au cas où leurs exigences seraient convenables, de faire passer le tout de leur maison dans la mienne.

Il en fut ainsi. Pour deux mille francs environ, Gaston fit l'acquisition d'un mobilier assez complet. Les propriétaires avaient mieux aimé recevoir une somme ronde de deux mille francs payée comptant, que de s'exposer au produit très-aléatoire d'une vente aux enchères publiques.

L'affaire aussitôt conclue, et ce fut fait en quelques instants, Gaston revint me voir, et, moins d'une heure après, je vis s'arrêter devant ma grille une grande voiture de déménagement qu'on se mit en devoir de décharger chez moi.

Jugez de ma joie, et l'on me croira facilement lorsque je dirai que je sautai au cou de Gaston comme une petite folle. C'est que, voyez-vous, ces manières d'agir sont assez rares de nos jours

et, lorsqu'on a le bonheur de rencontrer des gens qui mettent leur bourse à votre disposition avec tant de délicatesse, et surtout avec une telle spontanéité, il faut leur prouver que l'on est digne d'être ainsi traitée.

Les festins recommencèrent naturellement de plus belle. Il fallut pendre une crémaillère à l'occasion de ce nouveau mobilier. Combien de temps mit-on à pendre cette crémaillère, je ne le sais plus au juste ; mais cette opération ne prit pas moins d'une semaine. Jugez de quelle façon la besogne dut être faite !

Un des luxes que j'apprécie le plus, c'est celui d'une table constamment et délicatement servie, et, par constamment servie, j'entends que, pendant plusieurs jours de suite, la main sacrilége des valets n'en vienne lever la nappe. J'eus un échantillon de ce luxe chez un de mes amis, aujourd'hui charmant vaudevilliste, Fernand L...

Oui, chez un homme de lettres, chose mirifique et étonnante ! J'allais lui faire une visite d'un instant, lorsque, je ne sais par quel concours de circonstances bizarres, cet instant se prolongea pendant quinze jours et autant de nuits, pendant lesquels les arrivants de toutes

sortes purent dîner, déjeuner, souper, luncher à discrétion et sans contrôle.

Je vois d'ici la tête que font certains lecteurs. Folie, disent les uns, quinze jours à table, est-ce possible, et on ne meurt pas d'indigestion? Crime, disent les autres, caricatures socialistes, tant d'argent dépensé inutilement, les uns qui ont tout et les autres si peu, etc., etc., et une foule d'autres rengaînes de même nature.

Ce souper qui dure quinze jours et quinze nuits mérite bien l'honneur d'une parenthèse explicative. Le fait n'est pas si commun qu'on ne doive le justifier, dès qu'on ose le mettre en évidence.

D'abord, dîner pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, bien et très-bien dîner, n'est pas une action blâmable, du moment qu'on ne se rend pas malade. Elle prouve, au contraire, un caractère joyeux, et une constitution plus solide que celle de beaucoup d'États européens. De même que, selon Frédéric Soulié, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir de l'orgueil, il n'est pas très-commun d'être bâti de façon à rendre des points à frère Jean des Entommeures, tout en ayant l'amour de la gastronomie à l'égal de Balthazar ou du baron Brisse.

C'est là un de mes moindres défauts, et, parmi ceux qui blâment, il y en a beaucoup qui le font mus par une jalousie mal entendue. En sont-ils plus riches? Est-ce que cela met sur leur table des asperges au mois de janvier, ou des cerises au mois d'octobre? Non. Eh bien, alors?...

Donc, ceux-ci n'ont rien à dire; mais les autres, les farouches socialistes?

Ceux qui font des festins de plusieurs jours ont probablement le moyen de les payer, et, comme on est libre de faire tout ce que la loi ne défend pas, comme il n'y a pas d'article du Code qui fixe la durée des repas, je ne vois pas pourquoi, du moment qu'un dîner peut durer plusieurs heures, il ne durerait pas aussi bien plusieurs jours? C'est l'affaire de celui qui l'entretient; c'est une veilleuse dans laquelle de temps en temps on met de l'huile.

Nous sommes loin de Lacédémone et du brouet noir, et les lois somptuaires ont fait leur temps.

Je ne suis pas forte en économie sociale, mais je fais un raisonnement qui sera approuvé de tous ceux qui raisonnent ou ont raisonné; j'évoquerais même, au besoin, l'ombre du terrible Proudhon.

Pour beaucoup de gens la nuit est un temps de déperdition de forces. Ne vaut-il pas mieux employer ce temps à quelque chose de profitable à la société? Qu'y a-t-il de plus utile que la consommation? Est-ce que la grande consommation n'entraîne pas la grande production? Est-ce que les États les plus riches ne sont pas ceux qui produisent le plus?

Donc, je mets en fait que les gourmands sont des gens indispensables à une société bien constituée. Les grands mangeurs sont aussi utiles dans une capitale que les maladies pour les médecins et les orages pour les omnibus. Les uns font vivre les autres.

Quant aux autres griefs du même genre qu'un lecteur farouche pourrait avoir contre les actes que j'ai rapportés ci-dessus, ils ne sont pas sérieux et je ne les combattrai pas sérieusement.

Qu'on ne plaigne pas, arrivées à la vieillesse et sans ressources, les pauvres femmes qui, après tout, ne sont coupables que de n'avoir pas voulu de la misère, je le comprends sans l'approuver, cela ne fait que démontrer un mauvais cœur et un manque de raisonnement; mais qu'on vienne leur reprocher ce qu'elles

ont dépensé d'argent, alors qu'elles semblaient le plus heureuses, dans la courte existence de leur prétendu bonheur, je ne le comprends plus.

Et je vais vous parler franchement, car, lorsqu'on touche une corde aussi délicate que celle-ci, et qu'on n'est pas habile, on ne peut se sauver que par la franchise ou l'aveu de sa faiblesse.

Mais d'abord je vous avertis que je soutiens une thèse générale ; je ne fais pas en ce moment une autobiographie.

Souvent on voit des femmes jeter l'argent par les fenêtres, faire des dépenses folles, ruineuses. Ces dépenses étonnent le vulgaire, elles le scandalisent. Pourquoi ? C'est qu'il ne comprend pas que la manière dont cet argent est dépensé est inhérente à la manière dont il a été gagné.

En général, prenez pour base des actions des femmes, quelles qu'elles soient, lorsque vous voudrez les juger, ce tyran inflexible qu'on appelle la nécessité. Telle va au bal qui n'a pas dîné et peut-être pas déjeuné le matin. Il est bien entendu que je parle des femmes d'une certaine catégorie, monde très-interlope, mais

qui forme, malgre tout, une partie de la population parisienne.

Eh bien, dans ce monde-là, il faut s'étourdir après une action qui dégoûte celle qui l'a commise, quoique contrainte et forcée.

Il me serait facile de prendre des exemples. En voulez-vous un? Tenez :

Voici, je suppose, une pauvre fille dont le loyer n'est pas payé. Si demain elle n'a pas l'argent de son terme, elle sera impitoyablement jetée sur le pavé. Supposons encore qu'elle n'ait pas de famille, ce qui arrive malheureusement trop souvent, et pas d'amies. Elle est sans ressources. Le mont-de-piété retient tout son linge, toutes ses robes, elle n'a pas de quoi payer les huit jours d'avance qu'on réclame dans n'importe quel mauvais garni.

Son propriétaire est un être ignoble, un butor; c'est un vieillard cacochyme et libidineux, chose très-ordinaire. Au lieu de se faire payer en espèces, ce misérable prélève l'impôt du sang, il se fait payer en nature, et la malheureuse est obligée de passer par sa souillure, car c'en est une, et des plus épouvantables.

Et vous voulez qu'après cela la pauvre fille, si elle n'a pas complétement perdu le sens, vous

voulez qu'elle se conduise comme une bonne mère de famille qui n'a aucun souci, car elle a son mari pour payer son terme et lui donner à manger, ou comme une fille sous l'aile protectrice de sa mère? Non, voyez-vous, c'est impossible. Après cela il faut s'étourdir, et aussitôt qu'on en a le moyen, quoi qu'il en coûte. On boit beaucoup, et du meilleur, on achète la robe la plus chère, on donne des pourboires fabuleux. Il faut du bruit, du luxe, des tourbillons où l'on ne respire plus et qui vous grisent. Il faut, en un mot, les ivresses de toutes sortes, celles surtout qui font oublier.

Vous voyez donc bien qu'on ne doit pas reprocher aux femmes leurs dépenses. Le luxe est une nécessité fatale de leur vie, et l'argent qu'elles répandent est bien gagné. Oui, bien gagné, car il l'est de la façon la plus pénible. Oh! mon Dieu, ne riez pas, vous avez tort. Etant donnée une femme qui n'a d'autres moyens d'existence que l'exploitation d'elle-même, parce que la société lui refuse le pain qu'elle pourrait honnêtement gagner, cette femme a le droit de mépriser vos reproches comme votre morale Elle vit comme elle doit, dès qu'elle vit comme elle peut, et, qui sait si

ce n'est pas par un effet de la partialité du destin que vous n'en faites pas autant, vous qui jetez les hauts cris ! Du reste, je sais qu'il est d'autres prostitutions que celle du corps, et d'autant plus dégradantes que l'esprit est de beaucoup supérieur à la matière. Tel qui ne pourrait prostituer sa personne, prostitue sa plume, sa pensée, son talent, sa parole. A ceux-ci je reconnais un droit, savez-vous lequel? celui de se taire.

C'est vrai, on est indigné de voir des gens faire les moralistes quand même ; la belle affaire que de prêcher la vertu ; mais rien n'est plus facile.

Voilà des gens qui ont tiré tous les bons numéros à la loterie du sort. Ils naissent avec des rentes, ou de parents bien posés. Leur jeunesse se passe au sein de la famille. Ils ont tous les bienfaits d'une excellente éducation ; en un mot, ils n'ont qu'à se laisser vivre. Où voyez-vous des difficultés dans tout celà? La misère, ils ne la connaissent même pas de nom, ils ne l'ont jamais vue. Ils ne sauraient reconnaître à l'œil nu, sur le visage de l'individu qui les coudoie sur le trottoir, que le pauvre diable n'a pas mangé depuis trois jours. Ils n'ont jamais eu

faim, et, quand ils n'ont pas pu manger, c'est qu'ils étaient plus que rassasiés. Voilà les gens qui crient le plus; en vertu de quel droit? Il est difficile de tomber pour celui qui reste assis dans un bon fauteuil au coin du feu.

Ont-ils seulement fait du bien dans leur vie d'énergumènes? Mais non, ils ne se sont jamais privés d'un sou pour le donner à un misérable, ils auraient eu peur d'être trompés. Ils donneront à des souscriptions publiques, si leur nom doit se trouver au *Moniteur*, sinon leur bourse restera fermée et leur oreille sourde, quelle que soit la misère qui leur fait appel. Ils ne connaissent pas seulement la charité matérielle, comment voulez-vous qu'ils connaisent la charité morale? . . . . . .

Mais ne trouvez-vous pas que cela est bien triste, et qu'il est temps de changer de langage? . . . . . .

Chapitre Septième.

Que vous dirai-je de plus sur la vie que je menais à Asnières? Vous vous figurez bien ce que ce devait être. Je n'étais pas souvent seule, j'avais quelques amies qui demeuraient près de moi; à nous toutes nous formions une colonie, un troupeau dont beaucoup de gens que je connais eussent voulu être le berger. Parfois, il arrivait qu'on ne savait que faire de toute la journée, alors on jardinait d'une façon entièrement inédite. On plantait, on déplantait, on replantait. Un jardin grand comme votre salon était le théâtre de nos exploits horticoles, et je m'entendais beaucoup à ce métier, voyez-vous. Née et élevée à la campagne, j'eusse fait une excellente et digne fermière ! Ce que c'est que la destinée ! Jamais poules, lapins et canards n'ont été aussi heureux qu'entre mes mains. Je crois même que je les soignais trop. Je m'en

étais fait une petite famille ; et si vous me permettez de vous donner un conseil, dans le cas où vous perdriez la vôtre, je vous donnerais celui de ne pas vous en recomposer une, si ce n'est parmi les bêtes. Les animaux, du moins, sont reconnaissants du bien qu'on leur fait, et si vous avez un chien, je parie qu'aucun membre de votre famille ne vous aime plus que lui, sinon autant.

En même temps que j'avais ma maison de campagne à Asnières, j'avais mon appartement à Paris. Je partageais mon temps entre la ville et la campagne, si tant est qu'on puisse donner ce nom à Asnières. Plusieurs de mes amies jouissaient du même agrément. Après le théâtre ou le bal, à trois ou quatre heures du matin, nous quittions en voiture la grande ville, nous arrivions à Asnières, lorsque les coqs seuls étaient éveillés. On n'avait pas envie de se coucher, on attendait alors avec impatience l'ouverture des boutiques, des fruitiers, des pâtissiers et autre industriels. Alors nous allions faire notre marché nous-mêmes. C'était un spectacle prodigieux que celui-là, et il ne manquait jamais un effet que nous ne cherchions pas. Nous n'allions pas au marché pour étonner

les passants par nos toilettes, c'était pour nous distraire, voilà tout.

Du reste, nous étions parfaitement insensibles aux quolibets et aux railleries. Le qu'en dira-t-on, si vous le craignez, est une puissance, c'est un tyran lorsqu'on en a peur ; lorsqu'on s'en moque, ce n'est plus rien. Je ris vraiment quand je vois, à propos des courses, dans certains journaux des phrases comme celle-ci : « Le peuple a fait justice, par ses railleries, de ce luxe, etc., etc. ; oui, vraiment, j'en ris. Savez-vous pourquoi ?

Tenez. Un jour, ou plutôt une nuit, j'étais allée souper au café Anglais à quatre heures du matin. Au lieu de rentrer tranquillement chez soi, on descendit dans un fameux restaurant des halles, que vous connaissez peut-être, et qui a nom : Baratte. C'est un boui-boui, mais une nuit que vous serez atteint de mélancolie, allez-y, surtout pendant le carnaval, vous rirez bien. Or nous venions de *ressouper* si je puis dire, et nous nous disposions à regagner tranquillement nos foyers, lorsqu'on passant devant la halle au poisson, l'idée me vint de faire l'emplète d'un beau homard.

Accompagnée d'une amie, je descendis de

voiture, et je me faufilai, malgré ma crinoline et ma robe de moire antique, dans les étroits passages qui desservent chaque pavillon. Comme vous pensez, notre présence fit sensation au milieu de tout ce monde de braves négociantes. A l'étonnement succèdent les railleries, les jeux de mots plus ou moins délicats, les épithètes peu flatteuses, puis les invectives, puis enfin, le bruit allant *crescendo* comme la calomnie du Barbier de Séville, ce fut bientôt une tollé général.

Parmi les grosses mères qui s'acharnaient le plus après nous, j'en distinguai deux vers qui je me dirigeai tout d'abord. Je commençai très-politiquement par tirer une petite bourse dont les mailles laissaient passer des rayons métalliques plus jaunes que ceux de Joseph Delorme, et je m'avançai vers l'étalage de ces dames, puisque dames il y a.

Je dois vous dire, pour rendre hommage à la vérité, que, dès que les deux marchandes eurent soupçonné en moi une cliente, et une bonne cliente, leur colère s'apaisa comme par enchantement. Ma bourse, sans avoir le don de la parole, avait produit le même effet que Neptune avec son : *Quos ego...* Le silence se fit au-

tour de nous, je choisis tranquillement une très-belle pièce dans chaque étalage. J'en demandai le prix qu'on me fit très-cher, je ne marchandai pas, je payai sans dire un mot et d'un air épanoui de satisfaction, je fendis la foule qui s'écarta presque avec respect. J'étais déjà dans ma voiture que j'entendais encore la voix des deux marchandes qui me criaient : « Vous reviendrez me voir, ma p'tite dame » quand vous r'passerez, vous n'm'oublierez » pas ? C'est toujours frais ! etc..... »

Ceci, pour vous démontrer qu'avec quelques louis on a bien vite raison des affirmations des journaux qui disent que « le peuple a fait jus- » tice, etc., etc..... »

A cette époque, il se fonda à Asnières un Casino qui, pendant l'unique saison que dura son existence, fut un four de première catégorie. Je le regrette beaucoup, car un des fondateurs était un excellent homme, M. Dandé, régisseur du Casino de la rue Cadet.

A l'ouverture de cet établissement, il y eut un grand dîner auquel j'assistai, et un bal dans lequel se pressaient toutes les célébrités dansantes. L'amour-propre de ces dames fut légèrement froissé. Tout le succès de la soirée fut

pour moi, au dîner, on me porta plusieurs toast, et pendant le bal, après un pas dans lequel je fis des merveilles d'équilibre, je fis le tour de la salle sur les épaules de quelques danseurs enthousiastes.

Si cela n'était pas de l'exactitude la plus rigoureuse, s'il n'y avait pas eu là des centaines de témoins, je ne l'écrirais pas, car je sais que je vais soulever bien des colères... qui ne me font pas peur.

Les noms des célébrités qui se trouvaient à cette fête, je ne vous les dirai pas. J'ai fait trop de jalousies dans ma carrière de danseuse pour que je m'amuse à vous citer les noms de femmes qui me détestent sans trop savoir pourquoi. Celles qui ont fait écrire des Mémoires ne se sont pas gênées pour parler de moi, sans ma permission. Si, encore, elles n'avaient pas trop dit de mal! Mais il a fallu inventer, calomnier. Quand on n'a rien à dire et qu'on fait un bouquin dans un mobile de lucre, il faut bien suppléer au manque d'intérêt par l'invention et par toutes les ressources d'une imagination plus ou moins féconde. Moi, je n'en suis pas réduite à cette triste nécessité. J'ai dans mes souvenirs dix fois plus qu'il n'en

faut pour fabriquer un volume. Malheureusement, je suis obligée de laisser dans l'oubli la plus intéressante partie de ces souvenirs. Ils auraient besoin d'être traités avec une légèreté de touche que je ne possède pas, et, ma foi, je ne tiens pas du tout à côtoyer les précipices du Code pénal.

Je suis sûre de vexer considérablement celles qui lisent ces Mémoires dans le seul but d'y trouver leur nom. Tant pis! A quoi bon leur faire une réclame gratuite? Qu'elles fassent comme moi; qu'elles publient les leurs, si elles en ont. Ah! si j'avais eu quelque chose de bon à dire sur l'une d'entre elles, je l'aurais fait volontiers; mais, voyez-vous, les femmes... eh bien! les femmes méritent souvent tout le mal que l'on dit d'elles.

Où les femmes peuvent-elles trouver des amitiés sérieuses, si ce n'est entre elles? Que de services une amie véritable peut rendre dans de certaines circonstances! Je ne crois plus guère à ces amitiés-là. Règle générale, quand deux femmes sont ensemble, il en est une qui gruge l'autre, et lorsque arrive le moment de la séparation, on devient ennemies intimes. On se serre la main au bal ou en public,

et partout ailleurs on déblatère, on se déchire.

Loin de moi la pensée de dire que l'amitié, la pure amitié n'existe pas entre femmes ; mais elle est si rare, si rare, si rare, que beaucoup d'entre elles ne la connaissent que de nom et passeraient à côté sans la reconnaître. A vous parler franchement, je ne l'ai pas connue beaucoup non plus, car dans le duo que j'établissais tout à l'heure entre les amies, c'est moi qui ai toujours été grugée.

On me dira probablement que cela n'arrivait que parce que je le voulais bien ; mais non, j'étais trop confiante, c'est ce qui me perdait. Combien de fois m'est-il arrivé de prêter des robes, des manteaux, du linge à des amies ? Cent fois. Je n'ai presque jamais rien revu. Ce que j'ai perdu de cette manière est considérable, et l'argent prêté ! Un louis par-ci, deux louis par-là, et cinq, et dix ! A l'heure qu'il est, j'ai peut-être perdu ainsi plus de cinq cents louis que je serais bien aise d'avoir dans ma poche. Une fois entre autres, j'ai habillé une amie de pied en cap pour aller à un bal ; elle devait me rapporter tous mes effets le lendemain. Le lendemain est passé depuis quatre ans, j'attends toujours.

Ces services que j'ai rendus souvent, j'en ai eu quelquefois besoin, et je ne m'en cache pas, car je ne suis pas fière. Dans notre vie, il est des hauts et des bas : un jour on a de l'or, le lendemain on n'a pas un sou. Il m'est arrivé de n'avoir qu'une chemise, un jour que mes meubles avaient été vendus par autorité de justice. Je restais au lit quand ma bonne la lavait. A la vérité, j'ai été pendant près d'un an, avec dix mille francs à manger par mois, heureuse compensation. C'est une belle chose que les ventes par autorité de justice. Je connais cette procédure-là comme un véritable huissier. Quatorze fois j'ai eu l'occasion de faire des études sérieuses à ce sujet ; dix fois, au moins, mes mobiliers sont partis de cette façon ; il est vrai qu'on me laissait mon lit, mais que faire d'un lit tout seul dans un appartement? Ce dernier vestige de mon opulence détruite disparaissait toujours le lendemain, chez un marchand de bric-à-brac qui faisait une bonne journée ce jour-là. Que d'argent j'ai fait gagner à certaines classes d'individus! aux huissiers, aux agents d'affaires, aux tapissiers, aux marchandes de modes, aux carrossiers ! Je frissonne quand j'y songe.

Tout n'est pas rose pour nous, et les gens intelligents qui me lisent comprennent bien ce que je veux dire. Parmi toutes les femmes entretenues de Paris, et je parle des plus riches, car il en est de riches, trouvez-m'en dix qui n'aient pas passé par la misère profonde ! Vous perdez vos peines. Je sais bien qu'il y en a fort peu qui auraient le bon esprit de l'avouer ; mais ce que je dis est vrai, tous les jours l'expérience le prouve. Si belle qu'on soit, on ne commence pas toujours par un huit-ressorts et un hôtel aux Champs-Élysées. Parfois on rampe dans les bas-fonds pendant des mois ou des années ; alors, on se crotte et dame... il y en a qui ne peuvent plus se nettoyer ! . . . . . .
. . . . . .

Chapitre Huitième.

Vers cette époque, il y eut un bal célèbre dans les annales de la danse : le bal donné par le *Figaro* au Casino. J'y fus invitée comme toutes les autres célébrités, et je puis vous assurer que tous ceux qui y prirent part s'en souviennent encore. Moi, j'ai plusieurs motifs, que je vous dirai tout à l'heure, qui me forcent d'avoir de la mémoire; mais, n'aurais-je pas ces motifs, que je n'oublierais pas.

J'ai rarement vu une réunion plus choisie en célébrités de toutes sortes. Hommes de lettres, sculpteurs, peintres, poëtes, acteurs, il y avait de tout. Un capharnaüm de gens d'esprit et de talent. Dans de telles conditions, bien sotte eût été la jolie femme qui n'eût récolté à satiété cette denrée si rare lorsqu'elle est de bonne qualité que l'on appelle : le plaisir.

Je ne me pique pas de littérature, et cet aveu

n'étonne personne. Vous voyez à la façon cavalière dont la langue française est traitée dans ces pages, que je n'ai aucune prétention au purisme littéraire. Mais cette absence de prétentions n'empêche pas que je sois assez difficile quant au choix de mes lectures. Or, le journal est aujourd'hui une nécessité de premier ordre. Beaucoup de gens se passeraient d'un plat à leur déjeuner, plutôt que de leur feuille quotidienne, et sans faire partie de cette classe de journauphiles, si vous me passez le néologisme, j'aime assez employer, chaque jour, quelques instants qui ne sont pas perdus, à des lectures par lesquelles je me tiens au courant des transformations qui s'opèrent dans le monde artistique et littéraire.

Cette disposition d'esprit m'avait conduite à lire assidûment le journal qui personnifiait le mieux mes goûts et mes idées, je veux dire le *Figaro*.

J'estime beaucoup le *Figaro* quotidien d'aujourd'hui, la feuille parisienne par excellence; mais, je vous avouerai que je regrette l'ancien, le véritable successeur du *Figaro* de la Restauration.

Pourquoi cette préférence? Il me faudrait

un chapitre entier pour établir un parallèle, ce qui sortirait complétement de mon cadre; je me bornerai donc à dire que je trouvais dans l'ancienne publication quelque chose de plus vert dans la forme, de plus pur dans l'expression, de plus magistral dans la pensée, quelque chose qui se ressentait davantage des origines du filleul de Beaumarchais, une critique plus fine en même temps que plus sérieuse; une critique plus mordante, mais aussi plus raisonnée et non pas écrite au pied levé, comme celle d'aujourd'hui, qui ressemble trop souvent à un ensemble de causeries purement paradoxales, où se montre par trop l'absence d'esthétique universelle.

Or, ma présence au bal artistique donné sous les auspices du *Figaro* était toute naturelle; c'était une marque de sympathie dont on se souciait très-peu probablement, mais que je donnais comme l'accomplissement d'un devoir, de même que je montre hardiment mes antipathies pour qui les mérite.

J'estime particulièrement ceux qui tiennent une plume, non pas par esprit de corps, *non sum digna*, mais parce que le travail de la pensée me séduit entre tous et que j'aime ceux qui

s'y livrent. Je les aime, entendons-nous bien, comme d'autres que le sort peut mettre sur mon passage dans certaines circonstances données ; mais je les aimerais préférablement à d'autres, dans certaines de ces mêmes circonstances. Ce qui n'empêche pas que, dans le nombre, je connaisse quelques journalistes qui ne valent pas cher. Que pensez-vous d'un homme qui vient dire à une femme comme moi :

« Vous savez, si vous ne voulez pas me rece-
» voir comme un ami *très-intime,* je démolirai
» la réputation, très-légitime du reste, que
» vous avez conquise, et toutes les fois que je
» pourrai vous éreinter dans mon journal, je
» n'y manquerai pas. »

Que pensez-vous d'un tel homme ? Il déshonore la noble profession qu'il exerce ; c'est un misérable et un lâche, n'est-ce pas ? Eh bien ! cet homme, je pourrais vous le nommer, et, malheureusement, très-malheureusement, il n'est pas seul de son espèce. On se dit qu'une pauvre fille comme moi ne peut pas se défendre et qu'elle est forcée de passer sous les fourches caudines de la passion du premier paltoquet venu qui peut lui nuire. Que d'autres soient ainsi faites, c'est un malheur ; mais moi,

non. J'ai bec et ongles quand je veux, et s'il reprend fantaisie à ce brave monsieur de me renouveler jamais sa menace, il le regrettera, sur ma parole !

Ce bal de *Figaro* fut pour moi plein d'incidents. Je veux seulement vous raconter celui qui en marqua la sortie, car il donna lieu à beaucoup d'aventures très-pittoresques.

Voici le fait : J'avais en ce temps-là, une écurie très-bien montée ; mais, par malheur, le principal cocher était un ivrogne de premier ordre. Je demeurais alors rue Caumartin. J'eus l'idée fatale de le choisir pour me conduire au bal. Pendant le temps qu'il stationna dans la rue, le sacripant se mit à boire de telle façon, que quand je sortis au milieu de la nuit, il était effroyablement ivre.

Cependant il faisait assez bonne contenance sur son siége, semblable à ces buveurs qui ne sont jamais plus roides et plus majestueusement dignes que lorsqu'ils ont peine à se tenir en équilibre. Je ne m'aperçus pas de son état d'ébriété et lui donnai l'ordre de me conduire à la Maison Dorée.

Après quelques accidents de peu d'impor-

tance et de nombreux cahots, nous arrivâmes au coin de la rue Laffitte.

Il arrêta ses chevaux tant bien que mal, et je m'apprêtais à descendre, la portière étant ouverte, lorsque, je ne sais par quel motif, les chevaux se mirent à courir en se cabrant. Il y avait encore là quelque sottise. Je mis le pied sur le marchepied, et j'allais sauter à terre, lorsque les deux chevaux s'abattirent sur le pavé. La secousse me précipita sur le sol, et ma chute fut si malheureuse que je me brisai le bras en deux endroits.

Je perdis connaissance, ma tête avait porté sur un pavé. J'étais tout ensanglantée, j'avais une oreille déchirée et en capilotade. On me transporta chez une amie qui demeurait non loin de là, rue Neuve-des-Mathurins. Son nom est le titre d'une pièce, et par conséquent d'un succès de M. Louis Bouilhet ; mais je ne pense pas que l'excellent poëte s'en soit jamais douté.

On me donna tous les soins usités en pareil cas, on réduisit les fractures, mais il me fallut rester près de quatre mois au lit. Que de mauvais sang je me fis pendant cette éternité !

L'amie chez qui l'on m'avait transportée,

vous la connaîtrez tout à l'heure, mais permettez-moi de faire son portrait en quelques mots.

C'était une grande fille aux cheveux d'un blond filasse absolument comme cette grande Caroline A....., dont je devais vous reparler, ce que j'ai oublié de faire. C'était tout simplement pour vous dire que lorsque je dansai au petit théâtre de la Tour-d'Auvergne au bénéfice d'un artiste malheureux, cette... comment dirais-je...? enfin, elle fit tous ses efforts pour que la représentation ne marchât pas et que la salle fût vide, ce à quoi elle se trompa du tout au tout. Hélène donc, était de cette force-là. Seulement, au contraire de l'autre qui n'était pas rusée, elle était maligne comme un vieux singe. Mais ce sont là des choses que je n'ai connues que quelque temps après m'être brouillée avec elle et qui m'auraient certainement empêchée de me lier si j'avais été un peu plus clairvoyante, ou si j'avais eu le caractère que j'ai maintenant.

Telle était cette charmante personne, mais je ne la jugeai pas ainsi. Si j'avais eu le moindre doute sur ses qualités morales, je ne l'eusse pas fréquentée davantage; car, on a beau dire, il y a à choisir dans notre monde, et le cœur

ne fait pas plus défaut que partout ailleurs.

Pendant que j'étais couchée et très-souffrante chez mon amie, on saisissait mon mobilier de la rue Caumartin, à la requête de je ne sais quel créancier récalcitrant. On savait que je m'étais cassé le bras, on ne pensait pas que je pourrais remonter sur l'eau et payer mes dettes. C'est alors que tous ceux à qui je devais se jetèrent sur ce que je possédais, chacun essayant d'emporter le plus gros morceau, de telle sorte qu'après un mois de maladie, j'étais plus pauvre que jamais.

Quelle jolie position, n'est-ce pas ? Il me fallait encore rester trois mois au lit ou en convalescence, et je n'avais plus le sou.

Pendant les premiers temps, on vendit les bijoux que j'avais sur moi au moment de l'accident, on alla même jusqu'à vendre l'unique robe que je possédais. Il fallait vivre.

Ces ressources épuisées, je fus obligée de faire appel à la bourse de mes amis et amies. J'en retirai quelques secours. A cette époque, quand une femme dans la détresse demandait un service de peu d'importance on le lui rendait encore ; aujourd'hui, il n'en est pas de même. Le cœur est racorni, et non-seulement le cœur,

mais l'intelligence, mais le savoir-vivre, enfin tout ce qui constitue l'honneur du monde.

Les secours qu'on m'envoya furent même assez abondants, si j'en crois ce que l'on me raconta plus tard ; car, toute malade que j'étais, on trouvait moyen de me voler.

L'amie chez qui j'étais couchée se livrait à ces distractions.

Comme je ne pouvais écrire, j'avais besoin d'un secrétaire. Je chargeais Hélène d'envoyer des lettres très-pathétiques à ceux qui m'avaient connue alors que je donnais de grands dîners ou des fêtes de nuit et de jour à Asnières. De temps en temps, arrivait une lettre chargée avec quelques valeurs. C'était la réponse ; mais, par malheur, le tout passait d'abord par les mains de mon amie, qui s'arrangeait de façon à ne m'en remettre qu'une partie ; je suis même certaine aujourd'hui que souvent elle mit dans sa poche et les lettres et l'argent qu'elles contenaient.

C'est là ce qu'on peut appeler le sublime de l'impudence et de la coquinerie. Notez que je ne demeurais pas gratis chez Hélène. Elle me faisait payer une pension très-onéreuse en même temps qu'elle me filoutait mes ressources.

Je ne me doutais de rien, je vous ai dit que j'avais une confiance absolue dans tous ceux qui m'approchaient, pouvais-je soupçonner une amie d'une telle action? Je sais bien ce qu'on me répondra : que j'étais une sotte, qu'il faut se défier de tout et de tous, et que la moitié de l'espèce humaine est faite pour dépouiller l'autre. Voilà ce qu'on me dira.

Ce n'est pas consolant, c'est triste, et malgré ce qui m'est arrivé, mon caractère est tel que je me confierais peut-être encore à ceux qui m'ont volée, et Dieu sait si le nombre en est grand! Etre pillé, c'est un peu l'histoire de tout le monde, il faut être voleur ou volé ; mais moi, je l'ai été longtemps, et par toutes sortes de personnes; je ne sais même pas si je ne le suis pas encore à l'heure où je vous parle. Des bonnes, des cuisinières, des cochers et des fournisseurs! Oh les fournisseurs! Des gens qui crient après celles qui font leur fortune. Usuriers patentés qui font payer cent ce qui leur coûte dix !

Je vous ferais frémir, honnêtes gens qui lisez ceci, si je vous racontais des tours de marchands de meubles et de marchands à la toilette !

Quoi qu'il en soit, je laisse le vol à ceux qui en vivent et je continue :

Je vivais donc chez Hélène, Dieu sait comment. Je recevais quelques visites, le moins possible ; car je ne tenais pas à faire savoir que je logeais chez les autres, après avoir été vue menant la vie du haut d'un huit-ressorts, sur les grands chemins du luxe et de la fantaisie.

Je me rétablissais peu à peu ; alors les visites devinrent plus fréquentes, et, après environ cinq mois de souffrances et d'ennuis de toutes sortes, je me trouvai assez forte pour pouvoir sortir et aller au Bois en voiture.

C'était bien : mais il fallait songer aux choses sérieuses, c'est-à-dire à conquérir un nouveau mobilier, à reprendre le train d'une célébrité et le genre de vie et de talent qui m'avait fait connaître.

Pour ce faire, je résolus de célébrer ma convalescence par une réunion d'amis. Je donnai un thé chez cette chère Hélène. Je venais justement de recevoir d'un de mes amis, le marquis A. de S..... un billet de cinq cents fr. comme remercîment d'être revenue à la santé. Je chargeai Hélène, en lui remettant ce billet, de

faire le nécessaire, de façon à ce que la société que nous devions recevoir n'eût qu'à se louer de la soirée qu'on allait passer.

En effet, la soirée fut charmante, elle fut suivie d'un bal, plus de cinquante personnes y prirent part. C'est dire que la partie féminine, aussi nombreuse que l'autre, ne fit pas défaut à la gaieté commune.

Toute la nuit, les rafraîchissements circulèrent, et, à la pointe du jour, chacun se retira chez soi avec des souvenirs charmants pour plus de huit jours.

Mais, hélas ! trois fois hélas ! Avez-vous jamais vu une médaille sans revers, et un beau jour sans lendemain ?

Le revers de la médaille, c'est Hélène qui me le montra. On ne se figurerait jamais ce qu'elle eut l'audace de faire, si je ne le disais ici même.

En général, lorsqu'on invite quelqu'un, soit à dîner, à souper, enfin lorsqu'on invite, on ne fait rien payer aux personnes qui veulent bien concourir de leur présence à la gaieté de la fête.

Mes cinq cents francs n'avaient pas suffi pour couvrir la dépense que j'avais faite. J'avais

été dans la nécessité de demander à chacun de mes amis une petite somme pour m'aider à la payer. Chacun s'était prêté avec plaisir à cette combinaison. On savait que ma fortune était bien minime, et que, comme d'habitude, j'avais dû sacrifier pour l'agrément de mes invités la totalité de mes ressources. C'était la vérité ; mais, ce que l'on ne savait pas, c'est que la personne chez qui je donnais la soirée était l'être le plus roué qu'on pût voir.

Comme elle avait envoyé les lettres d'invitation, elle possédait toutes les adresses des personnes qui étaient venues à notre réunion. C'étaient, pour la plupart, des jeunes gens d'excellentes familles et dont quelques-uns portaient même de grands noms, des noms historiques. Certes, c'étaient des gens chez qui le savoir-vivre était porté aux extrêmes limites, je le savais bien, Hélène le savait aussi, c'est pourquoi elle s'était bien promis d'en abuser.

Voici le calcul qu'elle avait fait : ces messieurs étaient au nombre d'environ vingt-cinq. Un louis, répété vingt-cinq fois, forme cinq cents francs. Il s'agissait donc d'extirper vingt-cinq fois le louis en question de la bourse de mes invités.

Voyez ce calcul, un louis n'était rien pour chacun de ces messieurs, en particulier ; mais cinq cents francs, c'était beaucoup pour une femme comme Hélène, peu sensible aux cris de la délicatesse.

Elle écrivit donc à chacun de mes invités, en le priant de vouloir bien lui faire remettre vingt francs pour la couvrir des frais qu'elle avait dû faire dans la soirée que j'avais donnée chez elle.

C'est de l'impudence, ou je ne m'y connais pas.

Cette demande resta naturellement sans réponse. Elle était absurde et grossière, on en fit le cas qu'elle méritait. Pour moi, qui ignorais tout cela, je voyais dans Hélène une charmante camarade toujours prête à rendre service, ne songeant pas que je payais très-cher tout ce que j'en recevais. Cependant, je me serais doutée de quelque chose, que jamais ma pensée ne fût allée jusque-là. Il faut, pour concevoir de tels projets et les mettre à exécution, une organisation tout à fait spéciale.

En présence de ce silence unanime, elle eût dû penser que sa réclamation était jugée tellement ridicule, qu'il fallait s'en tenir là, avec un

meâ culpâ consciencieux et trois fois répété ; mais ce n'était pas ainsi que l'entendait ma très-chère amie. L'argent d'abord, les scrupules ensuite, si l'on était capable d'en avoir.

Désespérant de rien obtenir par la voie ordinaire, Hélène pensa qu'avec l'arme du scandale elle aurait plus de succès. En effet, le scandale est une arme terrible pour qui sait la manier, et dans les mains d'une femme, elle peut causer de grands, d'irréparables malheurs.

Si j'étais capable de m'en servir, moi, qui vous parle, si j'avais le cœur assez vil pour le faire, assurément je serais pour toujours à l'abri du besoin, et même j'aurais une certaine opulence. J'ai connu des gens qui mériteraient bien que j'agisse ainsi ; mais je fausserais ma nature, et dans quelque situation que je me trouve, je n'en userai jamais. Il est si facile de briser la joie et la paix d'une famille ! On met sous enveloppe une lettre quelconque d'un mari, sans commentaire, sais un seul mot, et on l'adresse à l'épouse, à la mère de famille. Personne ne sait d'où cela vient, on ne peut accuser personne, et se vengeât-on, n'importe comment, le mal n'en serait pas moins fait !

Hélène ne fit pas cela, et pour cause ; elle

eut recours à un moyen qui me ferait rire, si je n'étais pas en colère quand j'y songe.

Elle alla chez un huissier, et, croyez-moi si vous voulez, elle en trouva un qui envoya une citation en justice de paix à tous ces jeunes gens!

Voyons, avais-je tort en vous disant que c'était le sublime de l'impudence? Non, n'est-ce pas?

Jugez, examinez un peu le fait, il en vaut la peine. Le marquis A. de S....., fils d'un préfet de l'empire en exercice, le vicomte B..., le comte de C..., le comte X. de G..... et d'autres et des plus nobles, habitant les antiques hôtels du faubourg Saint-Germain, tout ce monde-là cité en justice de paix par un huissier!

Quel effet cela dut produire dans les nobles familles et jusque chez les concierges ou les suisses qui reçurent le : parlant au concierge, ainsi déclaré.

A peine l'huissier avait-il fait son office que je vis accourir chez Hélène le marquis de S.... Il venait la traiter comme elle méritait.

Elle était sortie. J'étais seule à la maison, à mille lieues de soupçonner ce qui se passait et ne pensant pas qu'un malheur, quel qu'il fût, pût me tomber sur la tête.

Lorsque j'appris l'action que venait de commettre Hélène, en y mêlant mon nom, j'entrai dans une colère telle, que si je l'avais eue entre les mains, je crois que je l'aurais étranglée ou assommée comme on tue une bête venimeuse sur son chemin. Ah! Finette est tout ce que vous voudrez, une ci, une là, et autre chose encore ; en un mot, c'est Finette ; mais Finette a du cœur à défaut de richesse, elle a du savoir-vivre et de la délicatesse, elle sait distinguer le bien du mal, chose difficile aujourd'hui, et si jamais quelqu'un lui attribue une mauvaise action, dites-vous hardiment qu'on en a menti!

On comprend que je ne voulus pas rester un instant de plus dans la maison; je partis immédiatement avec le marquis de S.... pour Asnières, et j'allai retrouver mon petit chalet, hélas ! bien délabré. On y fit quelques arrangements, je repris une femme de chambre, et je vécus des restes de mon opulence passée.

Quant à Hélène, elle reçut une visite à laquelle elle ne s'attendait pas, celle du commissaire de police de son quartier, qui lui fit comprendre une foule de choses que vous devinez. Résultat tout autre que celui qu'elle attendait.

A peine retournée à Asnières, je n'eus rien

de plus pressé que de retomber malade, et mon état était d'autant plus triste que je n'avais plus le sou. C'est dans de tels moments qu'on reconnaît les vrais amis. Quelques mains généreuses vinrent dans mon ermitage en laissant des traces de leur passage, et j'en avais bien besoin.

De temps en temps, je trouvais sur ma table de nuit un louis ou deux, quelquefois dix francs quelquefois moins. Je ne savais quel était le génie bienfaisant qui venait apporter des soulagements à ma détresse. Celui qui me secourait ainsi ne pouvait faire davantage probablement. Ce commerce dura longtemps. Cependant, un jour, je saisis le génie sur le fait, bien qu'il voulût s'en défendre : c'était Markowski, mon excellent professeur de danse. Ses visites coïncidaient avec mes trouvailles, il n'y avait pas moyen de dire non. Je lui en témoigne ici toute ma reconnaissance.

Après quelque temps de maladie, ma constitution, trop forte pour céder, reprit le dessus, et je retournai un peu partout où j'étais connue et aimée.

Chapitre Neuvième.

Le lecteur peut dès à présent s'apercevoir que si la vie des femmes entretenues a des joies souvent artificielles, elle possède des douleurs non moins considérables. A part les reproches que le monde déverse avec trop de générosité sur les faillies de la morale conventionnelle qu'on appelle à tort la morale, elles souffrent d'une foule d'accidents qui se produisent dans leur vie et ne peuvent se montrer que là. J'exprimerai complétement ma pensée un peu plus loin ; mais il y a un reproche que l'on me fait souvent et auquel je veux répondre.

On m'a dit que j'étais le contraire de ces joujous qui font la tranquillité des parents, que je faisais leur désespoir.

Je vais vous démontrer l'absurdité de ce reproche.

J'ai eu pour amants des jeunes gens. Le

nombre n'est pas si grand que des amies charitables ou la renommée menteuse ont bien voulu essayer de le faire croire ; mais, le contraire serait-il vrai, que pourrait-on me dire ?

Est-ce moi qui vais dans les familles enlever des fils à leurs mères éplorées ? Pas du tout. Alors comment se fait-il que j'aie beaucoup d'amis parmi les jeunes gens ?

Ce n'est pas moi qui suis coupable, c'est la famille.

En effet, allez pendant le carnaval au bal de l'Opéra, ou dans les grands restaurants qui sont ouverts toute la nuit, que voyez-vous parmi les consommateurs et les habitués ? De très-jeunes gens, en quantité, qui dépensent toutes leurs nuits plus ou moins bêtement, car il faut dire le mot.

Moi je blâme les familles qui laissent courir nuit et jour de véritables collégiens. S'ils perdent en chemin la santé ou leur porte-monnaie, à qui la faute ?

On me reproche aussi de ruiner ceux qui tombent dans mes mains, et de l'avoir fait souvent. J'espère démontrer le contraire ; mais laissez-moi dire à ceux qui font circuler de

tels bruits qu'ils font trop d'honneur à leur époque.

Les gens ne se ruinent plus pour des femmes, voilà la vérité; car, si aujourd'hui on hasarde beaucoup, si l'on spécule avec fièvre, on est ladre pour toute autre chose La ruine vient de tout, excepté des femmes. Un grand seigneur donnera dix mille francs à son jockey, et il rechignera pour payer la note de la modiste de sa maîtresse. Il faut donc, changeant de thèse, dire : les jeunes gens se ruinent, et non pas les femmes ruinent les jeunes gens.

Croyez-moi, j'ai de l'expérience en ces sortes de choses ; il est donc impossible de puiser à meilleure source de meilleurs renseignements.

Combien de fois ai-je vu, dans des soupers, l'argent gaspillé à profusion, sans autre motif que de sottes spéculations d'amour-propre? Les jeunes gens sont ainsi aujourd'hui. Leur amante aura besoin de cent fr. pour les besoins de son ménage, pour payer sa bonne, le charbonnier ou le boucher, ils les refuseront, et le soir même ils iront jeter quinze ou vingt louis dans la poche d'un restaurateur qui leur fera payer les huîtres cinq francs la douzaine. Beau plaisir, n'est-ce pas? Mais aussi ils auront été vus, ils

auront montré leur maîtresse et si cette femme a des fantaisies exorbitantes et très-ridicules, si elle fait venir les plats les plus recherchés pour les renvoyer sans y avoir touché, si parfois elle brise une partie du service, en manière de distraction, ils sont heureux et payent sans rien dire, car tout cela est au profit de leur vanité.

Je demande un peu si ces gens-là peuvent être aimés pour eux-mêmes !

D'autres enverront à leur maîtresse des bouquets ou des colifichets inutiles. Ils auront des notes fabuleuses chez la fleuriste, le gantier ou le loueur de voitures ; mais demandez-leur donc cinquante francs pour un terme de loyer ! Ils riront bêtement à votre nez et vous offriront deux sous. Le lendemain ils perdront stupidement quelques milliers de francs aux courses !

Voilà comme sont les jeunes gens de notre époque bénoitonne. Ils savent faire assaut de ridicule et c'est, je crois, le plus clair de leurs capacités : d'ailleurs, pas le moindre sentiment. Le croirez-vous, il y en a qui abandonnent leur maîtresse parce qu'elle leur est fidèle ! Après cela, je crois qu'on peut tirer l'échelle.

Vous voyez donc qu'on a tort de dire que les femmes ruinent les jeunes gens. Si ceux-ci per-

dent leur fortune avant le temps, ôtez d'abord les causes principales qui sont le jeu et les chevaux. Vous constaterez que la femme ne vient que bien après, et qu'elle est moins nécessaire à la vie de ces messieurs que le tripot ou les champs de courses. N'est-ce pas là un symptôme de dégénérescence inouïe ?

En général, une femme qui mène grand train ne puise pas à un budget unique, car elle ruinerait son amant. Or, comme je vous l'ai dit plus haut, les gens n'étant plus dans les dispositions des moutons au moment de la tonte, il en résulte que son luxe est entretenu au moyen de cette machine sociale admirable qu'on nomme la coopération. Il n'en peut pas être autrement, et j'admire l'être naïf qui se figure être le seul à posséder, grâce à quelque vingt mille francs qu'il donne par an à sa maîtresse, lorsqu'elle n'en dépense pas moins de cinq à six mille tous les mois ! Il y a très-peu de jeunes gens à qui il soit donné de pouvoir croquer un million, dans ce qu'on est convenu d'appeler les folies de jeunesse, et cela par l'excellente raison qu'ils ne le possèdent pas ; mais supposez que le cas se présente, il est possible et je l'ai vu ! Eh bien, la femme est certainement

pour une partie très-minime relativement à quelques autres causes. La valeur du dixième... et encore.... Voilà où est l'erreur de ceux qui crient après nous, et pour preuve on n'a qu'à se rendre compte comment finit le plus grand nombre. Celles qui meurent sur des lits de roses sont bien rares, allez.

Je vais vous dire en quelques pages l'histoire d'un jeune homme qu'on m'a reproché d'avoir ruiné. En la lisant, veuillez vous rappeler ce que je vous disais il y a un instant.

C'était un soir au bal du Casino: j'y allais rarement, mais j'y allais. Plusieurs jeunes gens formaient un groupe, J'en connaissais deux ou trois dans le nombre. Ils approchèrent de moi dès qu'ils m'eurent aperçue, et la conversation s'engagea. Causerie banale, comme tout ce qu'on peut dire dans un lieu public. Un d'entre eux avait une cravate d'un goût assez original, j'en fis la remarque et l'exprimai tout haut. Cet incident puéril fut presque la cause à laquelle je dus de faire la connaissance d'un de ces messieurs, connaissance qui devint bien intime, et dura deux ans entiers, sans que, de ma part, il y eut jamais la moindre fraude aux clauses du

contrat que nous n'avions pas signées, mais qui n'en existaient pas moins.

Deux ans ! c'est énorme, et vous riez sans y croire ! C'est pourtant la vérité. J'étais née pour être très-tranquille. J'aurais fait une bonne mère de famille ; je ne sais qui accuser de ne pas l'avoir voulu, hasard ou destin.

Ce jeune homme se nommait Camille de son prénom. Il était timide et intéressé d'agent de change.

Comme il ne savait comment m'aborder, il imagina un subterfuge qui produisit cependant son effet.

Il emprunta la cravate de son ami, celle que j'avais remarquée, et après l'avoir mise, il vint se présenter devant moi.

Naturellement, j'aperçus la substitution. Je la remarquai si bien que je fis tout haut une observation en demandant la cause du changement. Le coupable se troubla, rougit jusqu'aux oreilles.

Je vis de suite ce que c'était. Un garçon d'esprit qui devient stupide tout d'un coup..... c'est l'amour !

Remarquez-le, il n'y a rien de tel pour ôter toutes les facultés à un individu : s'il est homme

d'esprit, il devient bête ; s'il parle facilement d'habitude, devant la femme qu'il aime, il bredouille. Tout cela à condition qu'il aime ; mais s'il lui fait seulement la cour pour s'amuser, si sa passion n'est qu'un caprice, oh! alors, c'est tout le contraire. On a de l'esprit, on fait le beau parleur, on est même impertinent ; et, chose véritablement incompréhensible, plus l'individu est haut placé dans l'échelle sociale, soit par son nom, son rang ou sa fortune, plus il est grossier quand il se met à donner dans ce travers d'impertinence à notre égard.

Du temps de la Régence, si la débauche était plus grande, du moins elle était polie, ce qui ne l'excuse pas du tout, mais la rend un peu moins ignoble. J'ai horreur de ces petits crevés, vaniteux, impertinents, cent fois plus goujats que leurs cochers, qui ne sauraient parler à une femme sans lui dire des grossièretés.

Ceux-ci, vous les recontrez partout. Allez dans un des établissements du boulevard qui restent ouverts la nuit, vous les verrez à l'œuvre. Parmi eux il en est qui ont ce qu'on appelle du bagou. Ceux-là sont les bienvenus partout. Ils se chargent de porter la parole pour les autres, et grâce au talent qu'ils dé-

ploient pour l'amusement commun, les trois quarts du temps, ils jouent les parasites dans cette comédie burlesque.

Donc mon interlocuteur était dérouté. Je ris de sa peur, et le rassurai de façon qu'à la fin de la soirée, il m'invita à un souper qu'il devait donner chez Chauveau. Sur quoi nous nous séparâmes.

Le temps se passa, et vint ce fameux jour. Je l'avais presque complétement oublié, et je n'y serais pas allée, car je suis très-paresseuse, si ma femme de chambre ne m'avait pas, pour ainsi dire, habillée de force. Bien m'en prit d'agir ainsi.

Le souper fut splendide. L'amphytrion y dépensa cinq ou six cents francs, qu'il paya sans rechigner en lisant la carte, ce qui le nota de suite très-bien dans mon esprit.

Il continua à me faire la cour d'une manière si suivie, avec une insistance si désespérée, que je me décidai à aller demeurer avec lui, ou plutôt à accepter son mobilier dans un appartement du quartier de la Madeleine. J'ai toujours aimé ce quartier-là. Pourquoi ? Est-ce l'influence de la patronne de l'église qui s'est fait ainsi sentir ? Peut-être. En tous cas, nous

avons ceci de commun que toutes deux nous avons beaucoup aimé.

Quelque temps après on me fit un cadeau de quarante mille francs que j'acceptai avec bonheur et reconnaissance, comme vous pensez. Quarante mille francs !

J'employai tout cet argent à payer mes dettes, et Dieu sait si j'en avais ! La somme ne suffit pas, loin de là ; mais elle servit à arroser de quelques à-compte ces vilaines fleurs qu'on appelle des créanciers.

Ce n'est pas moi qui parle des créanciers avec une si grande irrévérence, c'est Monsieur César de Bazan, comte de Garofa, dans Ruy Blas. Et quand même je leur donnerais des épithètes encore plus incongrues, j'en ai bien le droit. M'ont-ils fait assez de misères, ces gredins-là ! Heureusement, je ne dois presque plus rien, et c'est bien beau de pouvoir dire cela lorsqu'on a eu plus de quatre cent mille francs de dettes.

Je menai pendant quelque temps une existence assez folâtre. Un bel appartement, un beau mobilier, de riches toilettes, beaucoup de gaieté; en un mot, j'aurais été complétement heureuse, s'il n'y avait pas au fond de nos joies

comme une lie qui trouble tout lorsqu'on la remue un peu. La lie pour moi, c'est le souvenir.

J'allais très-souvent souper avec Camille. J'aimais véritablement ce garçon-là ; mais je m'en suis plus tard repentie.

Un jour, ou plutôt une nuit, puisque nous étions à la maison d'Or, dans la salle commune, nous vîmes une femme qui faisait une quête pour payer les frais d'enterrement d'une de ses amies, une pauvre fille comme nous, qui allait mourir.

Naturellement je lui donnai mon offrande. Il arrive de temps en temps que lorsqu'une femme tombe dans un malheur immérité, celles qui la connaissent réunissent par souscription une somme aussi forte que possible qui l'aide à sortir de la mauvaise fortune. Certes, si les femmes font quelque chose de bien, c'est de s'aider entre elles comme elles le peuvent; car, je le leur dis, moi, et je le sais par la plus dure expérience, ce ne sont pas les amants qu'on a connus qui vous aident une fois qu'ils vous ont quittée ; ces gens-là, vous laisseraient mourir de faim plutôt que de tirer un louis de leur bourse. Sacrifiez pour eux votre jeunesse, votre

beauté, et jusqu'à votre cœur, ils ne vous sont pas reconnaissants, ils croient qu'ils peuvent payer tout cela ! Vous avez donc raison de le vendre le plus cher possible.

Quoi qu'il en soit, de ces souvenirs écœurants, je reviens à la souscription.

J'avais des doutes sur la sincérité de celle qui s'était fait le promoteur de cette bonne action. Je craignais qu'après avoir recueilli deux ou trois cents francs, tentée par l'appât de ce gain facile, elle ne mît cet argent dans sa poche en le détournant de sa direction charitable.

Je lui demandai donc le nom et l'adresse de la pauvre fille dont il s'agit. Elle me les donna, et, taquinée par cette idée de mort qu'on était venu jeter au milieu de mon souper joyeux, je laissai tout en plan et je partis. Je vous donnerais bien le nom de famille de la morte ; mais cela ne vous servirait pas, et je ne voudrais pas que quelque parent pût avoir à la regretter.

Je me rendis au domicile de celle qui venait d'expirer. Elle était seule ; personne autour de son lit pour la secourir au terrible instant, personne, pas une amie, pas même la concierge. Ah! je vous assure que j'étais sous le coup d'une indignation aussi grande que ma pitié et que je

n'aurais pas voulu avoir devant mes yeux son dernier amant !

Je m'installai au milieu de la nuit, au pied de cette couche funèbre, et moi qui ne connaissais pas cette fille et ne l'avais jamais vue ; moi qui tremble dans mon lit lorsque le soir j'entends un meuble qui craque ou l'un de ces mille bruits qui taquinent notre sommeil, j'eus ce courage, qui m'étonne encore, de m'asseoir là, grave et recueillie, au sortir d'un souper au champagne. Pendant vingt-quatre heures, je veillai cette morte. J'envoyai à la mairie et à l'église, et lorsqu'après l'ensevelissement et la mise en cercueil, ce pauvre corps s'en alla au dernier asile, seule, je le suivis à l'église et au cimetière !

Avouez que c'est là une de ces choses qu'on n'oublie pas dans le cours d'une vie, si longue qu'elle soit.

Quant à l'amie, il est inutile, n'est-ce pas, de dire qu'on ne la revit jamais, non plus que le montant de la souscription. . . . . .

. . . . . .

Je continuais avec Camille notre vie tranquille, lorsqu'un jour un de mes amis vint me proposer de donner un grand bal. Cet ami, si vous voulez le connaître, c'est un excellent

garçon, une espèce de Bohême qui connaît toutes les femmes de Paris. C'est Bernard Latte. Si vous voulez le faire enrager un peu, appelez-le, au moyen d'un affreux calembour, Bernard qui se dit Latte. C'est lui qui monte ou aide à monter les bals les plus artistiques, et vous le voyez placer des billets de toute les solennités. Il a quelque part une petite boutique de musique dans laquelle il n'est jamais plus d'une heure par jour. En un mot, c'est un excellent non moins qu'excentrique garçon.

J'agréai sa proposition. La salle Barthélemy, rue du Château-d'Eau, fut louée et un grand bal fut annoncé. On colla des affiches, on annonça une foule de célébrités dansantes; on ne pouvait donc manquer de faire beaucoup d'argent.

Par malheur, les précautions furent mal prises. Je ne sais comment cela se fit; mais je sais que le bal devait commencer à neuf heures du soir et finir à minuit, et que la moitié des invités n'arriva qu'au moment où l'on éteignait. Comme on était en carnaval, beaucoup avaient cru que je donnais un bal de nuit et ne s'étaient pas pressés.

Il y eut une confusion dont il est facile de se

faire une idée. Les uns sortaient quand les autres voulaient entrer à toute force.

C'était un tohu-bohu scandaleux.

En tout cas, ce ne fut pas le seul scandale. Il y en avait eu un autre d'abord, qui aboutit à faire fermer la salle par l'autorité pendant quinze jours. La cause de cette sévérité, heureusement très-insolite, fut une chaloupe orageuse dansée d'une façon infiniment trop risquée par une célébrité dansante dont je vous tairai le nom, et, si vous tenez absolument à la connaître, je vous dirai que c'est une brune, assez maigre, ayant une bouche démesurée qui, lorsqu'elle rit, s'entr'ouvre jusqu'aux oreilles comme un Esquimaux.

A ce signalement, vous pouvez très-bien la reconnaître.

Quand ceci se passait, je demeurais rue Tronchet; et les quarante mille francs ayant été employés, et au delà, dans le payement des dettes, les mauvais jours avaient l'air de vouloir revenir. Camille, désolé de cela, faisait des dettes, des billets qu'on protestait; il jouait à la bourse, et, à ce métier, il engloutissait une partie de sa fortune.

D'un autre côté, comme il était jeune, quoi-

que majeur, il avait peur d'être interdit. Sa famille l'en menaçait. La situation était plus que difficile.

On voulut quand même le séparer à jamais de moi, ce fut impossible, il m'aimait trop. La séparation s'effectua forcément ; mais il tomba malade d'une méningite, et la famille fut obligée de se départir de sa sévérité.

Si la famille agissait envers nous d'une manière un peu plus douce, les créanciers n'en usaient pas de même ; ils se montraient tellement récalcitrants, que mon mobilier fut plusieurs fois saisi, et vendu enfin par autorité de justice.

C'était peu agréable, mais je ne perdis pas courage. On trouva un tapissier, un misérable gredin qui me vendit un autre mobilier à un prix exorbitant, et je quittai ma rue Tronchet ; je la regretterai toujours.

Je tiens à donner ici une chanson qui fut le grand succès de mon bal à la Salle Barthélemy.

FINETTE LA CRÉOLE,

PAROLES DE M. ALFRED SEGUIN.

Air : *des Conscrits de* J. GONDOIS.

PREMIER COUPLET.

Il est un' femme à Paris
Dont tout l' monde rafole *bis.*
Jeun's et vieux grands et petits
Sont fiers d'être ses amis
A ce portrait-là *bis.*
Chacun r'connaîtra
Finette la créole !

DEUXIÈME COUPLET.

Finette, en femme d'esprit
Ne perd pas la boussole. *bis.*
Sagement elle s'est dit
Du siècle portons l'habit
Plus le mond' rira *bis.*
Plus il aimera
Finette la créole !

TROISIÈME COUPLET.

Finett' nouvell'Frétillon
Aime la gaudriole } *bis.*

Brillant'comme un papillon
Elle règne par le cotillon
Que d'vieux verts galants } *bis.*
Mourraient d'ennuis sans
Finette la créole!

QUATRIÈME COUPLET.

Finette a le cœur sur la main,
J'vous en donn' ma parole. } *bis.*

Elle aime à faire du bien,
Ell'soulage son prochain;
Et l'humanité } *bis.*
Juge avec bonté
Finette la créole.

CINQUIÈME COUPLET.

Quand Finette arrive au bal,
Ah! quelle cabriole! } *bis.*

Du vrai plaisir c'est l'signal,
L'enthousiasme est général;
Chacun à son tour } *bis.*
Se f'rait damner pour
Finette la créole.

SIXIÈME COUPLET.

Finette fait les cent coups,
C'est une vierge folle ; } *bis.*

Mais ses yeux noirs sont si doux
Que les sages et les fous
Nommeront toujours } *bis.*
Reine des amours
Finette la créole.

SEPTIÈME COUPLET.

De Mahomet l'paradis
N'est que de la faribole ; } *bis.*

Ses sultan's et ses houris
Ne val't pas cell' de Paris,
Et nos p'tits enfants } *bis.*
Rêveront dans cent ans
De Finett'la créole.

Cette chanson se vend au Bazar Européen, 12, boulevard Montmartre.

Chapitre Dixième.

J'allai demeurer rue de la Victoire. Je n'y restai pas longtemps, car je suis essentiellement nomade ; mais j'y demeurai assez pour faire des connaissances qui ont quelque peu interressé ma vie.

La maison que j'habitais a besoin d'être décrite, non pas qu'elle ait quelque chose de remarquable, mais pour que l'on comprenne bien que le hasard et quelquefois la disposition des lieux où l'on demeure peuvent amener certaines conséquences que la sagesse humaine ne peut prevoir.

Je logeais à l'entresol, au fond d'une cour, à gauche. Il me fallait ménager un peu à cette époque, et comme messieurs les propriétaires n'ont pas l'habitude de donner gratis leurs logements, surtout lorsqu'on demeure à l'entresol ou au premier, il avait fallu me résigner à vivre

au fond d'une cour. Il est vrai qu'elle était fort belle et ornée d'un escalier, petit à la vérité, mais qui ne servait guère qu'à moi.

Au fond de cette cour et à gauche il y avait un petit enfoncement long de quatre à cinq mètres et un peu moins large. C'est là-dessus que s'ouvraient les fenêtres de ma salle à manger.

En face de la porte cochère, la base du parallélogramme de la cour était formée de trois étages dont l'entresol et le premier étage étaient occupés par les bureaux d'un riche Israélite qui occupait plusieurs employés.

Ce négociant quinze fois millionnaire, et dont la réputation est presque proverbiale dans la branche de commerce qu'il exploite, était venu installer ses bureaux dans mon voisinage quelques jours après mon arrivée rue de la Victoire.

Il avait un fils, jeune homme de vingt-deux ans, moitié gandin, moitié commerçant, assez gentil garçon, presque aussi sérieux en choses d'amour qu'en négociations d'affaires, et qui pensait pouvoir traiter les choses de fantaisies ou de cœur comme on bâcle un contrat d'assurances contre la grêle ou la mortalité des bestiaux.

En face de ma salle à manger, et séparée seulement par un espace de quelques mètres, se trouvait une des salles servant de bureaux à l'usage des employés de la maison de commerce.

La situation était assez burlesque. Vous savez ce que sont les bureaucrates. En général, il y a beaucoup de déclassés. Chez M. H..., c'étaient tous des jeunes gens dont le plus vieux n'avait pas vingt-trois ans. La première fois que je vins déjeuner à la fenêtre de ma salle à manger, je m'aperçus que je jetais un trouble inexprimable dans la jeune colonie. Depuis le premier jusqu'au dernier, chacun se mit à la croisée, le front collé contre les vitres pendant une heure.

C'était un spectacle très-inattendu, qui ne manquait pas d'originalité, et que je m'amusai exprès à prolonger ; on eût dit des enfants qui regardaient un stéréoscope, l'œil fixe, la bouche béante, c'était drôle.

En ce temps-là j'avais des toilettes d'un genre particulier, couleurs éclatantes mariées à des couleurs très-claires, dont le contraste inattendu attirait forcément l'attention. Notez que ces toilettes, composées par moi, ont toujours, et je le dis sans vanité, ont toujours passé pour

des modèles de goût et d'élégance. La preuve, c'est qu'elles ont été souvent copiées.

Je devais donc faire une impression assez profonde sur l'esprit et l'imagination de cette jeune troupe d'employés, et je crois que pendant tout le temps que j'ai été la voisine du riche M. H..., la régularité ordinaire de sa maison a dû souffrir.

Que devait-il sortir de ce voisinage? Quant au fils de la maison, je pouvais peut-être le prévoir, si le désir m'en était venu; mais pour les autres?... Tout au plus une distraction à exploiter. J'ai déjà dit que l'imprévu était dans mes goûts, et que lorsque je tenais un hasard, je ne le laissais pas échapper.

Les employés de la maison H... étaient tous Israélites, à l'exception d'un seul, enfant de dix-huit ans qui, certes, n'était pas fort beau. Ce n'est pas un crime, mais c'est presque un ridicule, et en ces temps de morale élastique, nous savons qu'il vaut mieux avoir tous les vices possibles que le semblant d'un ridicule.

Celui-ci me regardait, non pas avec insistance, mais avec acharnement, et je suis sûre que lorsque j'étais à ma fenêtre et qu'il n'était pas à la sienne, il ne m'en voyait pas moins.

Ah ! le bel âge de dix-huit ans ! Quoique je fasse des Mémoires, je suis jeune et le serai longtemps encore ; mais quelle richesse que ces dix-huit ans ! temps d'illusion et d'amour, où le passé n'est rien, où l'avenir n'est pas encore, même en idée. A peine si l'on songe au présent ! Mois d'avril de la vie où l'on voit l'éclosion des premières fleurs, où l'on sent les premiers parfums du printemps, où l'on respire par tous les pores l'idéal et l'amour du beau.

Qui de vous ne se souvient des premières aspirations ? Qui de vous n'a senti passer sur son front les caresses premières de ce vent d'amour mêlé à la jeunesse qu'on nomme dix-huit ans ! l'âge de Roméo !

Au bout d'un mois mon voisin, non l'employé, mais le fils du chef de la maison, venait chez moi rendre ces quelques visites qu'un jeune homme ne peut manquer de faire à une jolie voisine ; visites toutes de convenance, qui, bien que souvent accompagnées de cadeaux plus ou moins sérieux, sont toujours restées dans les limites sagement posées d'une liberté très-restreinte.

Car l'argent ne m'a jamais suffi, à moi. C'est une boule blanche à un examen, ce qui n'em-

pêche pas le moins du monde d'être retoqué, et voilà tout.

Peu de temps après, mon voisin m'invita à un grand souper qu'il devait donner en mon honneur. Le grand souper se réduisit à trois ou quatre invités parmi lesquels l'employé de l'entresol.

Il eut lieu à la Tour-d'Argent, un excellent restaurant du quai de la Tournelle que je vous recommande. C'était un samedi de bal masqué à l'Opéra, j'étais en pêcheur napolitain.

Voulez-vous faire une nouvelle? Voici un sujet tout trouvé. Figurez-vous un souper, ce qu'il y a de mieux en ce genre : un salon splendide, bien éclairé, une table chargée de ce qu'il y a de plus délicat, cinq jeunes gens dans l'âge où l'on aime et au milieu d'eux une femme, une femme belle, séduisante ; les uns voudraient la posséder, d'autres n'oseraient y aspirer. Analysez les sentiments qui ne peuvent manquer de se produire dans ces cœurs, les chocs résultant de ces amours-propres et de ces envies ; vous aurez une étude intéressante. Au milieu du souper les esprits s'échauffent, se surexcitent ; c'est un feu roulant d'esprit, de ripostes piquantes, d'aveux naïfs faits sérieusement, de

soupirs étouffés, d'aveux comprimés. Tous jeunes et cependant assez positifs, excepté un seul, tête écervelée, poëte, mais poëte de dix-huit ans, chez qui l'esprit peut à grand'peine faire oublier les défauts physiques.

Un feu bien clair, des fleurs partout, un soir de carnaval et les meilleurs vins, c'est une mise en scène qui, sous la plume d'un écrivain exercé, peut faire un très-bon effet.

C'était donc à la suite ou plutôt à la fin du souper que les esprits étant montés sur les chevaux sans frein de la fantaisie, on se prit à parler sur tout et sur l'amour qui est dans tout. Naturellement le poëte parla platonisme, le banquier parla argent, les autres parlèrent mariage ou ne dirent rien du tout, n'étant ni poëtes ni banquiers, mais fils de prud'hommiers. Le poëte, ces gens sont fous, alla jusqu'à dire qu'on peut être amoureux d'une forme, d'une image, et, emporté par le feu de la discussion, et peut-être aussi sous la bienfaisante influence du chambertin, il nous montra par un geste brusque une photographie suspendue à son cou par un petit ruban bleu.

O poésie, voilà de tes coups !

Cette photographie, puisqu'il faut le dire,

c'était la mienne que le pauvre enfant portait depuis deux mois sur son cœur. Personne n'en savait rien, et, à moins de porter un portrait dans un tabernacle d'or, où pouvait-il être mieux que là?

En tous cas, si le pauvre enfant ne souffre plus, ce que j'ignore, il a dû souffrir, car il n'a jamais rien demandé et on ne lui a jamais rien offert, sinon une amitié pure et durable, une de ces amitiés qui valent bien des amours et élèvent l'âme de ceux qui les possèdent. Cette amitié, il l'a acceptée telle quelle, sans la moindre arrière-pensée, de même qu'il a donné la sienne; il n'a plus dix-huit ans, et ce n'est plus le poëte qui s'étiolait sur les comptes courants et les calculs de change, c'est un rêveur en liberté, philanthrope, bohême qui ne veut pas sentir de bride à ses idées, ni d'entrave à ses aspirations.

L'extérieur est ingrat, mais le fond est bon, et je crois difficile d'exprimer tout ce qu'il peut y avoir de générosité dans ce cœur de déshérité. Il ne pourrait donner, si je lui demandais quelque chose, que sa vie; mais il la donnerait.

Ce garçon-là n'aime pas la Finette des

grands bals, des journaux, des soupers joyeux; non, il aime une pauvre fille qui s'est appelée Joséphine, qui a souffert à peu près tout ce qu'en ce monde on peut souffrir, à qui la destinée a fait une vie qui ne devait pas être la sienne. Il aime un caractère mauvais en apparence, mais qui cache pour ceux qui savent le découvrir des trésors d'amitié. Il aime jusqu'à des défauts, et jetant sur le tout les mille reflets de la poésie de son âme et les rayons de l'amour universel qui est son rêve, il s'est créé un culte auquel il n'a jamais failli depuis cinq ans.

Vous crierez peut-être à l'outrecuidance ; vous direz. Elle invente pour intéresser. Point.

Ou bien : Si cet homme existe, c'est un sot, un fou, peut-on aimer une femme qui a eu tant d'amants ?

Et moi, je vous répondrai : C'est un poëte.

Vous ne croyez pas ? C'est qu'en effet le cas est rare, presque impossible, et puis, il y a peut-être un autre motif qui pourrait résider dans l'amour-propre froissé. Une femme comme moi, aimée comme ne l'a jamais été une femme honnête ! Voilà qui est plus étonnant.

Je ne chercherai donc pas à vous expliquer comment cela se peut, qu'il vous suffise de savoir que cela est.

Un seul mot, que j'ai déjà dit du reste, doit vous contenter. Il est poëte, il est de ceux que Léon Gozlan appelait « les plus doux enfants des hommes. »

Et maintenant je ne vous parlerai plus de lui, car je ne sais pas jusqu'à quel point j'ai le droit de vous entretenir de cette amitié.....

Il me semble que je la profane.....

Chapitre Onzième.

L'amour que j'avais pour Camille, amour très-sincère, ne m'empêchait pas d'avoir des amitiés, car on ne vit pas que de pain, comme le dit l'Écriture ; mais cet amour était, malgré cela, assez exclusif, et ceux à qui j'accordais mon amitié étaient bien forcés de l'accepter dans ce qu'il y a de plus platonique. A mon sens, elle n'en devait valoir que mieux. On dira qu'une amitié sans consécration autre que celle de l'esprit n'est pas très-sérieuse. Erreur profonde, plus longtemps elle reste dans cet état, qui est le vrai, plus durable elle est, et plus vivace ; et je connais des gens qui me savent gré de les avoir contenus dans des limites étroites, mais convenables.

La vie d'une femme comme moi est si singulière ! On ne se figure pas du tout ce qu'elle est. Tous les jours on nous accuse d'être sans cœur.

Souvent, ce sont des gens qui ont été rebutés, qui font courir ces bruits-là. Examinons donc un peu, messieurs qui criez, laissez-moi vous donner deux mots d'explication. Et d'abord, croyez-moi sur parole, car je ne suppose pas que vous puissiez par vous-mêmes vérifier ce que je vous dis.

Une femme en vogue, une femme dont le nom est connu comme le mien, reçoit tous les jours une foule de lettres signées de noms inconnus.

Ce sont des gens qui viennent, dans un style plus souvent plat et bête que spirituel et élevé, mettre à ses pieds leur cœur et quelque chose avec, quand ils le possèdent. Tantôt c'est un individu qui, ayant reçu quelques paroles gracieuses, à un bal ou autre part, croit avoir été remarqué. Il arrive le lendemain, tout fier, ne doutant pas d'obtenir la plus flatteuse des réceptions. Illusions souvent déçues ! ! Tantôt c'est un de ces jeunes gens qui osent tout, et se figurent qu'avec de l'audace et de l'audace, on arrive à tout.

Eh bien, si on envoie promener tous ces gens-là, si l'on ne veut même pas écouter leurs déclarations, ni leurs soupirs, qu'arrive-t-il ?

C'est qu'on n'a jamais ni cœur, ni sentiment, ni entrailles. On vous le chante sur tous les tons. Et qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? Rien!

Croyez-vous qu'on s'amourache subitement d'une personne qu'on voit pour la première fois, parce qu'il lui plaît de venir vous dire: « Madame, je vous adore, je veux passer ma vie à vos pieds, je veux être un esclave dévoué et fidèle. » J'admets que cela soit vrai, j'admets que le malheureux qui vient vous faire une telle déclaration soit un excellent garçon qui mérite vraiment d'être aimé, je le veux bien; mais, sapristi, réfléchissez donc que ce sont là des choses qu'une jolie femme entend vingt fois par jour, pendant les belles années de sa vie, et qu'elle doit être abominablement blasée là-dessus. Si, par malheur, vous dites à ce garçon: « Monsieur, je ne suis pas libre de mes actions, ne pensez pas à l'amour, seulement si vous croyez qu'une franche amitié vaut autant, je vous offre la mienne, voyez si vous pouvez vous en contenter. » Si, par malheur, dis-je, vous agissez avec cette franchise qui est un vrai don du ciel, comme le monsieur n'entend pas de cette oreille-là, il se sauve en vous

faisant une réputation de femme sans cœur. Imbécile de cocodès ! ! ! gandin idiot ! ! !

On comprend bien que s'il fallait satisfaire tous les désirs et tous les amours qu'on a le désagrément d'inspirer sans s'en douter, il ne faudrait faire que cela ! Et remarquez que tous les bonshommes qui viennent vous faire de telles propositions ne sont pas souvent spirituels et qu'ils sont encore moins souvent taillés comme l'Apollon du Belvédère. Or, comme ce qu'il y a de plus difficile sur notre pauvre boule est de bien se connaître, ces messieurs ne s'étant jamais étudiés eux-mêmes sont d'une fatuité à l'épreuve de la balle; ils se croient volontiers plus d'esprit que Chamfort et plus de goût que Brummel ou le comte d'Orsay de mirifique mémoire, et ils vous en veulent à mort parce qu'on n'est touché, ni de leurs soupirs, ni de leur personne. Que diable, on a beau être bonne fille comme je le suis, on doit pouvoir conserver sa réputation, sans passer par les amours stupides de ces messieurs. . .

. . . . . .

Camille et moi, nous nous aimions donc beaucoup, et je puis dire que les deux années que j'ai vécu avec lui ont été, malgré leurs déboires,

les plus heureuses de mon existence. Je dis malgré leurs déboires, car nous en eûmes de toutes sortes: les uns causés par les créanciers, les autres par la famille. Et à ce propos, croyez-moi lorsque je vous dis que la famille du jeune homme a tort de le faire souffrir dans ses affections. On veut le séparer brusquement de celle qu'il aime, on arrive tout simplement à exaspérer son amour, qui se serait probablement calmé avec le temps. C'est ainsi qu'on pousse les jeunes gens vers toutes les folies et dans les griffes des usuriers. Souvent on croit qu'en leur refusant de l'argent, on leur coupe les vivres, et qu'on les met dans l'impossibilité de continuer à avoir une maîtresse. C'est un bien mauvais raisonnement, toujours démenti par les faits.

Pour nous soustraire à ces ennuis, Camille et moi nous prîmes la résolution de faire un voyage de trois mois au moins et d'aller aussi loin que nous pourrions.

Nous partîmes donc un beau jour pour le midi de la France. Nous suivîmes l'itinéraire tracé par Alexandre Dumas dans son livre des *Impressions de voyage;* ce fut un beau voyage. Je ne m'arrêterai pas longtemps à vous

le raconter dans ses nombreux détails. Beaucoup des impressions du célèbre écrivain furent les nôtres. Le pont du Gard, ce gigantesque travail romain, frappa notamment mon imagination. Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi grandiose, et pourtant j'ai vu ce qui peut se voir de plus beau en Europe.

J'ai gardé un bon souvenir de certaines villes où j'ai passé. Nîmes, particulièrement, m'offrit une hospitalité charmante. Vous comprenez bien que ce ne fut pas une hospitalité officielle ; mais je fis presque une révolution dans cette tranquille cité à mon arrivée. Je descendis dans un hôtel sur l'Esplanade, et je vous certifie qu'à Nîmes il y a des hôtels où l'on est très-bien logé et nourri pour peu d'argent, ce qui, par le temps qui court, est tout bonnement merveilleux.

En quittant Nîmes, j'oubliai à mon hôtel une paire de pantoufles, que je retrouvai dans des circonstances assez curieuses.

Je dois d'abord vous dire, mais vous le savez probablement, que je suis la seule à porter des chaussures comme les miennes. Pour les mettre, il faut être très-forte en équilibre : en effet, les talons sont si élevés, si minces et poin-

tus qu'il faut un très-long apprentissage pour pouvoir s'en servir, ce qui n'est pas commode.

J'avais donc oublié une paire de pantoufles chez mon hôtelier nîmois. Après avoir fait un tour de deux mois dans le Midi, j'eus l'occasion de retourner à Nîmes. Je descendis naturellement à l'hôtel qui nous avait si bien traités ; savez-vous ce que j'y trouvai ? Sur la cheminée de la chambre à coucher, que j'avais occupée et qu'on nous redonna, à la place de la pendule, et sous le globe qui la contenait d'habitude, le premier objet qui frappa ma vue, ce furent mes pantoufles posées délicatement sur le socle. Ces braves gens avaient trouvé cette chaussure tellement originale et mignonne, qu'ils n'a-pas hésité à la montrer à leur clientèle comme une véritable curiosité.

Dans toutes les villes où je passais, bien que j'eusse toujours une toilette d'une grande simplicité, et pour cause, je ne manquais jamais de produire un grand effet, lorsque je me présentais dans un lieu public, soit au théâtre, soit dans les promenades, j'avais toujours une foule compacte à mes trousses. On ne me voyait cependant jamais sans Camille, et ce qui prouve qu'en province on est absolument comme à

Paris, les gandins de l'endroit ne manquaient pas de m'envoyer des bouquets ou des invitations que je refusais invariablement. C'étaient des jeunes gens pourris de fatuité, qui, avec leurs prétentions exorbitantes et provinciales, croyaient qu'on ne pouvait faire moins que de se jeter dans leurs bras dès qu'on les apercevait. Si véritablement telle était leur pensée, ce dont je ne doute pas, leur amour-propre a dû souvent et longtemps souffrir.

Après trois mois d'un voyage émaillé d'incidents futiles dont je ne puis fatiguer ma plume ni votre esprit, nous revînmes à Paris où nous eûmes la satisfaction d'apprendre qu'on savait jour par jour et heure par heure tout ce que nous avions fait. Famille charmante, tu nous as fait suivre ! Pourquoi? Quel profit en as tu tiré?

. . . . . .

Ce voyage m'avait plus que jamais donné les goûts rustiques. Aussi, à peine de retour, nous prîmes un appartement rue de la Madeleine, et aussitôt qu'il fut installé, nous partîmes pour la campagne.

Cette campagne, ce n'était pas Asnières; cette fois, nous poussâmes un peu plus loin, mais toujours dans la même direction. J'allai

porter mes pénates à Chatou, encore un gentil petit pays sur la Seine, à l'entrée du bois du Vésinet.

On loua une petite maison qu'on appela le Châtelet, maisonnette isolée dans les champs, entourée d'un petit jardin. Avec quinze cents francs, elle fut confortablement meublée, et là, encore, je passai six mois assez heureusement. Une seule chose venait me contrarier, c'était la vue fréquente des usuriers que l'on faisait venir de Paris pour se procurer de l'argent.

Ah ! n'ayez jamais affaire à un usurier. Si vous saviez que d'ennuis on récolte avec ces gens-là, vous aimeriez mieux vivre dans la pénurie la plus extrême, que de vous en servir.

D'abord un usurier ne fait une affaire qu'au dernier moment, quand il voit que la patience va manquer à la victime. Il la traîne pendant un, deux, trois mois et même plus ; c'est un moyen d'avoir des conditions plus onéreuses pour l'emprunteur, parce que le besoin se faisant cruellement sentir, lorsqu'on voit enfin arriver l'argent, on ferme les yeux sur l'énormité des intérêts, de peur de le perdre. Ensuite l'usurier n'est jamais seul, il invente des com-

pères, des intermédiaires, à qui l'on est obligé de donner des commissions qui réduisent singulièrement le prêt réel. Pendant que dure l'affaire, des rendez-vous sont donnés par les uns et par les autres, toujours dans des cafés; on est dans la nécessité de faire gobelotter tout ce monde-là à ses propres dépens, dans l'espoir d'un prêt qui n'arrive pas toujours. Il y a à Paris beaucoup de gens qui ne vivent que d'affaires de cette sorte; ils sont faciles à reconnaître, on dirait des individus en rupture de ban, lorsqu'ils se promènent des heures entières dans les passages des boulevards, lieux ordinaires de leurs réunions. Ils cherchent leur proie, en même temps qu'ils regardent bien si on les observe. Par curiosité, restez donc dans le passage Jouffroy un jour de pluie, et observez ceux qui se promènent les mains sur le dos, vous m'en direz des nouvelles. Bienheureux ceux qui reçoivent de l'argent de la main de leurs usuriers. Les trois quarts du temps, ils vous offrent seulement des marchandises détériorées qu'on vend à vil prix, et pour lesquelles ils savent toujours trouver des acquéreurs.

Camille fut donc obligé de passer par les

mains de cette sale engeance, et Dieu sait s'il y laissa sa laine !

Sauf ces misérables affaires d'argent, notre vie s'écoulait paisiblement à Chatou. J'étais redevenue fermière ; j'avais des poules et des lapins, une bande de petits canards et un pigeonnier habité par des hôtes aussi nombreux que beaux.

Je soignais tout cela, je jardinais, j'arrosais parfois, je faisais la cuisine. Je faisais tous les jours la sieste dans un hamac que j'avais suspendu sous une tente plantée dans le jardin ; au milieu était une pelouse sur laquelle on dînait de temps en temps.

Vous savez qu'à la campagne on se lie facilement avec les voisins. Quelques étudiants occupaient en commun deux petites maisons comme la mienne au bout du pays. On fit leur connaissance, on se mêla. Ces jeunes gens étaient presque tous pourvus d'une épouse *in partibus*. On dînait en commun assez souvent. Le couvert était mis sur l'herbe, nous étions quelquefois une douzaine, et on ne faisait pas de cérémonies. Le vin circulait dans une cruche qu'on se passait de main en main. Après le repas on improvisait un bal. L'orchestre se com-

posait d'un piano et d'un mauvais piston qui faisait un vacarme épouvantable, à telles enseignes que le maire du village nous faisait dire par son garde champêtre de nous abstenir de jouer d'un tel instrument, comme troublant la tranquillité publique. Vous pensez bien qu'on s'arrêtait sur le moment, mais qu'on recommençait le lendemain.

Tantôt on tirait des coups de pistolet. On cassait toutes les bouteilles qu'on pouvait trouver, ou bien on courait dans la forêt de Saint-Germain dans un petit panier que je conduisais moi-même, suivi de nombreux véhicules plus ou moins vieux et détériorés. C'est ainsi qu'on allait au milieu de la nuit à la fête aux Loges. Vous connaissez certainement cette fête champêtre dont la célébrité est méritée et qui partage avec celle de Saint-Cloud le bonheur d'attirer les Parisiens.

D'autres fois on allait à la pêche. Il m'est arrivé souvent de passer une demi-journée la ligne à la main et de rapporter le soir un tout petit goujon que je me faisais servir à table, frit et délicatement posé sur un lit de cerfeuil.

Telle était la vie qu'on menait dans ce gentil pays de Chatou. Ajoutez à cela un amour vrai

et, de plus, tyrannisé, ce qui lui donnait plus de charmes, car c'est surtout vis-à-vis de l'amour que la violence ne réussit pas. Oui, telle était cette vie, heureuse et unie comme un lac par un temps paisible, lorsqu'un coup de tonnerre vint briser cette félicité paisiblement acquise. Un créancier, oh! les créanciers! un Anglais, dis-je, à qui l'on devait une somme de quelques milliers de francs, jugea à propos de nous faire saisir, à la ville et à la campagne. La vente suivit de près la saisie. Nous nous trouvâmes tout d'un coup, pour ainsi dire, sur le pavé. C'était raide, comme on dit élégamment dans le grand monde.

Pour comble de malheur, Camille avait perdu beaucoup d'argent à la Bourse, il avait été forcé de quitter son agent de change, et, pour le punir de sa vie heureuse, la famille l'envoya à Londres.

J'ai oublié de vous dire qu'à notre retour du Midi, Camille, prévoyant une catastrophe, et pour me récompenser de deux ans d'amour sans mélange, m'avait fait cadeau d'un papier timbré sur lequel il s'engageait à me servir ma vie durant une rente de douze cents francs par an.

Douze cents francs, c'est peu de chose, mais c'est beaucoup quand on regarde par les yeux de la vieillesse et de la misère. J'avais été bienheureuse de ce cadeau, je me croyais pour toujours à l'abri des coups du sort, et cette vague inquiétude, qui est toujours au fond du cœur de la femme entretenue qui n'a pas sa fortune faite, avait disparu du mien. J'envisageais l'avenir sans frayeur.

Camille partit donc pour l'Angleterre. On lui refusait la moindre chose. Je parle d'argent, car il était encore là en famille. Comme il avait une foule de petits besoins, il s'adressait volontiers à moi, et moi, je lui envoyais encore plus volontiers ce qu'il me demandait. J'allai même jusqu'à louer une maisonnette à Vincennes. Je lui écrivais à Londres pour fixer des rendez-vous à la maisonnette, et en lui envoyant l'argent du voyage, je le revoyais de temps en temps.

Ce manége-là dura plusieurs mois. Certes, il fallait que j'aimasse ce garçon à la folie pour agir ainsi, mais aussi j'ai eu la récompense que je méritais. Vous allez voir.

Je ne sais plus qui a dit que le seul moyen de prouver à une femme de mon genre un amour

réel, c'était de mourir pour elle ou de lui donner son nom.

Je commence à croire que cela est vrai, et que des rentes sur papier timbré ne suffisent pas.

Je venais donc de passer deux ans avec Camille, deux années sacrifiées tout entières, sans penser à l'avenir, ce précipice toujours béant, hélas ! à nos côtés, redoutable question que je n'ai pas encore résolue, et j'étais loin de celui que j'aimais tant !

Nous correspondions souvent. J'ai un volume de lettres de lui. Après plusieurs mois, la correspondance se ralentit peu à peu, de son côté. Elle cessa presque. Un beau jour j'appris une nouvelle qui me fit bien du mal sur le moment : il venait de se marier !...

Rassurez-vous, il n'en mourut pas. La meilleure preuve, c'est qu'il a deux rejetons.

Vous vous demandez peut-être ce que devint ma rente ?

Savez-vous que vous êtes bien curieux ! Ma rente, elle est faite depuis cinq ans, eh bien,.. ma rente, mais je n'en ai pas encore touché un sou.

Que dites-vous de cela, monsieur Prud'homme ?

Chapitre Douzième.

On comprend admirablement que, lorsque je pense à cela, ma plume frissonne dans mes doigts et que le reste de ma narration conserve quelque chose du trouble et de la colère qui m'agitent en un tel moment.

N'y a-t-il pas là de quoi justifier tous les tours que moi, faible femme, je pourrais jouer à messieurs du sexe fort ?

N'est-ce pas que j'ai raison, et qu'après m'être laissé voler les deux plus belles années de ma vie, j'ai le droit de chercher à les remplacer, même en faisant payer double ? Ce sont ces petites choses-là qui bronzent le caractère d'une femme. Sachez-le bien, ce n'est pas la vie qu'elle mène qui la rend méchante, acariâtre ou blasée, non, c'est le mal qu'on lui fait ou qu'elle prévoit qu'on peut lui faire.

Si, par exemple, je n'avais pas eu d'autre

ressource que ce titre de rente qu'on m'avait donné après des preuves si nombreuses d'abnégation de ma part, si pour vivre, si pour ne pas mourir de faim, je n'avais compté que là-dessus, et j'avais le droit d'y compter, que serais-je devenue?

Je n'ose pas me répondre.

Eh bien! si maintenant, pour me faire payer de ces arrérages échus depuis cinq ans, je faisais un procès à mon ancien amant, que dirait-on ?

Ah! je sais ce qu'on crierait, ce qu'on hurlerait.

« Ces femmes sont toutes les mêmes. Voici » un garçon qui s'est sacrifié pour celle-là, il a » mangé sa fortune avec elle, et voilà sa récom- » pense ! »

Oui, c'est bien ainsi qu'on parlerait, et c'est moi qui serais honnie et méprisée, moi qui, au lieu de dépenser deux ans de ma vie dans les bras de ce jeune homme, pouvais si facilement conquérir une richesse réelle , une fortune que j'aurais peut-être encore !

Enfin, le mal est fait,.... passons.

. . . . . .

En relisant les pages qui précèdent je m'a-

perçois un peu tard que j'ai commis quelques oublis. Je vais les réparer.

Je veux d'abord vous dire un mot d'une amie qui me rendit un grand service. C'était à la Maison-d'Or. J'avais absolument besoin de vingt-cinq louis immédiatement, à l'instant même. Je m'adressai à toutes les femmes que je connaissais; elles refusaient toutes, je ne sais sous quel prétexte, lorsqu'une personne présente et que je n'avais, pour ainsi dire, jamais vue, m'offrit spontanément cette somme. J'acceptai volontiers, et je nouai des relations d'amitié avec Blanche, relations qui durent encore.

Lorsque je vous ai parlé de mon séjour à la rue de la Victoire et des connaissances que j'y avais faites, j'ai omis de vous dire que le fils du banquier d'en face, alors qu'il ne me connaissait que très-imparfaitement, m'envoya un jour sous enveloppe trois billets de cinq cents francs avec ces simples mots : Mes amitiés à ma voisine.

Moi j'ai trouvé ça charmant, qu'en pensez-vous ?

Une autre fois, c'était au bal de l'Opéra, je gagnai encore quinze cents francs sans beaucoup plus de frais. Je venais de danser et de lever la jambe comme seule je sais le faire. Un

monsieur fit le pari que je ne lui enlèverais pas son chapeau de la tête avec le bout de ma bottine sans lui toucher le visage. On paria quinze cents francs. Un cercle immense se forma autour de nous, le monsieur se plaça au centre, je pris mes précautions et gagnai mon pari, en faisant gracieusement sauter sans efforts son couvre-chef aux pieds des assistants émerveillés. Cette nuit-là, je fus portée en triomphe, et le monsieur paya sans difficultés.

Ce sont là quelques roses au milieu des épines de l'existence.

. . . . . .

Camille parti, et parti sans rien laisser après lui, il fallut songer à continuer de vivre, chose difficile parfois. Son successeur, je le trouvai aux courses de la Marche, c'était le chevalier d'A..... un jeune diplomate italien qui n'avait pas beaucoup de malice. Je fis sa connaissance auprès de l'agence des poules, je pariais pour le même cheval que lui et le résultat ayant couronné mes espérances je me trouvai en cinq minutes avec mille francs de bénéfice. Il m'invita à souper et de ce souper sortit une liaison qui dura six mois et ne lui coûta pas loin de cent mille francs. La vie est si chère, mainte-

nant ! et puis j'avais besoin de me venger. A cette époque l'opulence était revenue et j'en usais, j'en abusais même, puisque un soir, au restaurant du Helder, une idée baroque me passant par la tête, je pris une poignée d'or, vingt-cinq ou trente louis au moins, et les lançai par la fenêtre.

Mais le chevalier d'A..... était un être complétement nul qui me déplaisait souverainement. Au bout de six mois de liaison nous nous détestâmes si cordialement que d'un mutuel accord nous prîmes le parti de nous séparer. Chacun partit de son côté et nous fûmes comme si nous ne nous étions jamais connus. Du reste, j'avais de quoi vivre pendant quelque temps tranquille, j'en profitai; car il y a des moments où les gens qu'on n'aime pas et qui se croient des Antinoüs deviennent si désagréables que la vie commune est un supplice, et j'ai déjà dit que je ne transigeais pas avec ma nature. Il me déplaisait, il partit.

Après quelque temps de complet repos et d'inaction, comme je n'avais pas de rentes, ou du moins qu'on ne me payait pas celles qu'on m'avait données, je fus obligée de recommencer à faire des dettes ; et comme la consé-

quence des dettes qu'on ne paye pas, c'est le papier timbré et la saisie, je reçus du papier timbré et je fus saisie. Vous comprenez facilement que cela ne m'étonna pas beaucoup, car c'était, je crois, la dix-huit ou dix-neuvième fois que pareil fait m'arrivait. J'ai déjà dit plus haut que j'avais eu quatorze mobiliers qui tous ou presque tous avaient été vendus par autorité de justice. Il est bon de remarquer que ce sont les fournisseurs qui nous volent le plus, car ils volent tous, qui sont les plus inflexibles lorsqu'on est dans la gêne ou le malheur.

Je demeurais alors au boulevard Montmartre et j'en sortis dans ces conditions. L'huissier qui me poursuivit était un galant homme, et chez les femmes de mon genre, il s'est acquis une sorte de célébrité, car il a une clientèle de marchandes à la toilette et de prêteurs d'argent qui lui fournit de la besogne et le met en demeure d'accomplir de nombreux exploits. Quelque galant que soit cet honorable officier ministériel, il n'en exécute pas moins ses désagréables fonctions avec une rigueur automatique. Il est très-rusé, c'est son métier qui le veut, mais il l'est trop. Ainsi, le jour où, accompagné de deux praticiens, comme on dit, il se présenta

chez moi pour procéder à une saisie conservatoire, ma femme de chambre commença par l'introduire au salon et dans la salle à manger. Après avoir tout consigné sur ses procès-verbaux, on le fit entrer dans ma chambre à coucher, où étant il parla à ma personne paresseusement étendue dans un lit en bois de rose.

Il me demanda pour la forme l'autorisation de compléter son œuvre. Je la lui accordai très-volontiers, car il s'en serait bien passé en cas de refus. Il ouvrit tous les tiroirs, il fouilla tous les meubles avec une persistance vraiment incroyable. Ce qui le poussait à ses minutieuses investigations, c'était la vue de quelques écrins vides signés: Fontana. Ces écrins avaient dû contenir quelque chose, il s'agissait seulement de mettre la main dessus. Le brave huissier était désappointé comme un chasseur qui manque son coup à dix pas. Il avait bien l'huître, mais elle ne renfermait pas de perle.

Savez-vous de quoi il s'avisa ?

Il s'approcha de mon lit, et tout à coup je le vis se précipiter sur mon oreiller qu'il voulut m'enlever pour fouiller dessous et s'assurer que les diamants ne s'y trouvaient pas.

C'était un trait de génie, car tout était sous

le traversin ; mais quand je vis son geste et que je devinai son intention, je me précipitai hors de mon lit avec fureur, en chemise, comme une tigresse dont on enlève les petits, je saisis les pincettes, et....

Si vous eussiez vu cette scène, vous auriez ri, car elle était d'un tragi-comique achevé.

Un huissier et ses deux praticiens avec leurs papiers et leurs plumes à la main, ma femme de chambre accourue à mes exclamations, moi, debout au milieu de la pièce, ayant pour tout costume ma chemise en batiste brodée à jour, tel est le spectacle que vous auriez pu voir si, guidé par le hasard et l'indiscrétion, vous aviez mis le nez dans un appartement situé boulevard Montmartre, n° 6, un certain jour de l'an de grâce 1864 (c'est ainsi que l'on parle dans Rocambole).

L'huissier fut tellement intimidé en me voyant prête à défendre, dans l'état où j'étais, les bijoux que j'avais cachés sous mon traversin qu'il n'osa aller plus loin et termina sa saisie sans y ajouter le moindre article. Quoi qu'il en soit, peu de jours après, tout était vendu à l'hôtel des commissaires-priseurs.

Mais, pendant ces événements, j'avais connu

un jeune homme habitant d'Asnières, caissier d'une fabrique dirigée par des Anglais. Ce jeune homme m'aimait beaucoup, et après la catastrophe que je viens de rapporter, j'allai demeurer à Asnières pour lui faire plaisir. Je me retrouvai là avec mes anciennes connaissances, j'en fis de nouvelles, celles des principaux employés de la fabrique et de leurs chefs qui m'aimaient presque comme leur enfant. Tous ces Anglais-là sont affables et forment une charmante petite colonie très-estimée dans le pays.

Le jeune homme dont je parle s'est encanaillé depuis que j'ai quitté Asnières; mais dans ce temps-là, qui n'est pas éloigné, il était jeune et avait des goûts assez distingués. Ainsi il me donna un bracelet qui était une petite merveille. Il était en or et large de trois doigts. Il formait deux anneaux dont l'un s'attachait au haut du bras, l'autre au poignet, et ils étaient réunis ensemble par une chaîne à grosses mailles qui descendait le long du bras.

Il pesait au moins quatre ou cinq mille francs d'or et personne ne pouvait croire qu'il fût véritablement en or pur.

Un jour, je ne sais plus trop pourquoi, je me disputai avec A...; notre dispute dura quelques

jours pendant lesquels je fus très-triste, et voyez combien le hasard est le grand maître que je vous ai déjà dépeint.

Mon ami Bernard, qui se dit Latte, étant venu me voir à Asnières, nous nous mîmes à parler théâtre, et comme j'étais de très-mauvaise humeur, je lui demandai s'il pouvait me trouver un engagement quelque part.

Bien que j'eusse peu exercé l'art de la danse, tel qu'on le pratique dans les ballets, je me crus assez forte pour tenter cette épreuve difficile et je chargeai Bernard d'aller à l'agence théâtrale me proposer comme danseuse. Justement, un entrepreneur de spectacles, un homme très-habile, très-adroit, bien qu'il n'ait pas encore fait fortune, et très-connu, j'ai nommé M. Raphaël Félix, cherchait à composer une troupe de comédiens et de danseurs pour parcourir l'Allemagne, la Prusse et l'Autriche, avec les décors de la fameuse pièce jouée si longtemps à Paris, le *Pied de mouton.*

On m'adressa à lui, il me vit danser et m'engagea immédiatement aux appointements de huit cents francs par mois ; je signai, avec un dédit de dix mille francs ; je devais partir dans la huitaine.

Lorsque je fus de retour à Asnières, je regrettai la détermination que je venais de prendre ; mais il n'y avait plus moyen de revenir sur cette résolution, car il en coûtait dix mille francs et j'étais bien loin de les posséder. J'informai A... de mon prochain départ. Vous pensez s'il y eut des pleurs et des grincements de dents.

Il m'en coûtait beaucoup de quitter la France, pour courir l'Allemagne et la Prusse. Je pleurais en faisant mes préparatifs de départ. On ne sait jamais, lorsqu'on s'en va, si le jour du retour se lèvera, et, comme le dit Danton, on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers.

Oui, je pleurais, bien inutilement ; car j'avais à peine de quoi payer la moitié de mon dédit, soit cinq mille francs, et mes larmes n'étaient pas d'or. Il n'y avait pas à reculer, une époque était fixée, à laquelle je devais me trouver à Berlin, sous peine d'amende, de grosse amende, comme savent les stipuler les fabricants d'engagements scéniques.

D'après mon impressario, je ne devais pas avoir à me repentir de ma détermination. Je n'aime pas beaucoup les réclames, mais on de-

vait beaucoup en faire, surtout dans l'intérêt du directeur de la troupe.

En effet je partis pour la Prusse, et à peine arrivée à Berlin, je pus voir tous les murs de la ville tapissés d'affiches sur lesquelles mon nom s'étalait triomphalement en lettres énormes. Je reconnus bien là la main de M. Raphaël Félix. Lorsqu'il s'agit de grosse caisse, on peut s'en rapporter à lui.

Je descendis à Victoria-hôtel, sous les Linden, c'est-à-dire sous les tilleuls : c'est une espèce de large boulevard planté de plusieurs rangées d'arbres, qui forme la plus belle promenade de Berlin et a l'outrecuidante prétention d'imiter de loin nos Champs-Élysées.

Grâce à la réclame qu'on m'avait faite à l'avance, je fus l'objet des soins les plus délicats, les plus empressés, et peut-être aussi les plus intéressés. En Allemagne, on n'aime pas les Français, en Prusse surtout on les déteste cordialement, et la haine des Prussiens va si loin qu'ils sont grossiers même envers les Françaises, par esprit national.

Cependant, ce qu'il faut dire à la louange du peuple allemand, c'est que les hôtels saxons, prussiens, autrichiens, etc., sont tenus d'une fa-

çon irréprochable, que le service y est admirablement entendu, que les domestiques comme les patrons sont d'une exquise politesse, et que partout règne une propreté dont on se ferait difficilement une idée en France. Les plus beaux hôtels de Paris sont sous ces rapports au-dessous des hôtels ordinaires de Dresde et de Berlin.

Le seul reproche que je puisse leur faire, et c'est un reproche qui peut s'adresser à toute l'Allemagne, c'est que les lits sont d'une exiguïté lilliputienne. A peine peuvent-ils contenir une personne seule. J'ajouterai qu'ils ne possèdent pas de draps, et qu'on est obligé de coucher sur une couverture et sous un édredon, ce qui n'est pas fort agréable lorsqu'on n'en a pas l'habitude. A part cela, la vie est cent fois plus confortable en Prusse qu'à Paris, et je souhaite qu'un jour les Français, faisant abstraction complète d'amour-propre, daignent s'en apercevoir, et, en conséquence, faire mieux que leurs voisins de l'autre côté du Rhin.

. . . . . .

Le grand jour arriva enfin ;

Je l'avoue, j'étais ennuyée, on l'eût été à moins.

Je savais pertinemment que le public berlinois est très-friand de catastrophes théâtrales. Il veut passer pour très-difficile, et je ne l'en blâme pas ; mais il ressemble un peu trop à ces bons Rouennais qui se font une gloire d'avoir sifflé Talma.

J'avais moins à craindre que qui que ce fût, car mon rôle était entièrement chorégraphique, par la bonne raison que j'ignore presque totalement la langue allemande. Je la comprends quand je l'entends parler, mais je ne puis dire couramment quatre mots de ce gracieux langage. Et à ce propos, je veux faire une remarque.

Chez nous, Français, on se moque de cette langue allemande qu'on nomme volontiers une langue de cheval.

Pourquoi cela ?

C'est parce que, en France, et c'est le fond de notre caractère, on juge très-promptement des choses sans les connaître. Il suffit qu'on ait entendu parler un Alsacien pour qu'on donne toutes sortes de qualifications malsonnantes à la langue de Goethe et de Schiller.

Qu'on ne s'y trompe pas, ce langage est plus harmonieux qu'on le croit, plus riche que

beaucoup d'autres. Tel qu'on le parle dans la bonne société de Berlin, on peut le comparer à l'italien tel qu'il est parlé dans les salons de Florence, au point de vue de la pureté, bien entendu.

Mon rôle consistait donc dans une mimique vive et animée accompagnée de chorégraphie classique et non classique.

On sait que pour ce genre d'exercice, il faut des juges compétents. Le public grossier, et en me servant de ce terme je veux dire simplement sans éducation artistique, n'y voit, comme on dit vulgairement, n'y voit que du feu.

Pourvu qu'une danseuse danse, qu'un chanteur chante, qu'un violon grince, qu'un acteur crie, il est, le plus souvent, satisfait, s'il ne manque rien aux promesses du programme ; mais pour juger d'une façon sérieuse le style et la valeur de la danse d'un artiste, il faut beaucoup de choses, d'abord un vif sentiment de tact. On ne me contredira pas si j'affirme que le petit nombre, seul, est doué de ces précieuses facultés.

Heureusement pour moi, le public de ma première représentation était composé de la

société de Berlin la plus choisie, la plus distinguée, en un mot, le dessus du panier.

La jeunesse était représentée par les étudiants et les officiers, toujours très-difficiles en fait d'art. En Prusse, les soldats, et surtout les officiers, ne sont pas, comme chez nous, des gens qui ne voient rien au-delà de leur métier, et pour qui traîner un sabre avec fracas sur le pavé est le criterium des désirs d'un citoyen. Non. En général, le grand nombre est plus instruit là-bas que le grand nombre ne l'est ici, et, quoi qu'on dise, l'art ayant pour base le développement des facultés intellectuelles à un degré plus ou moins élevé, et pour nécessité première l'instruction, il s'ensuit que la somme de l'art est plus considérablement répandue en Prusse que chez nous, avec cette réserve qu'en France on arrive à des résultats un peu plus grandioses que dans l'antique Germanie.

Je ne pouvais donc que gagner à jouer devant un public choisi. J'avais la peur dans les jambes, mais non dans la voix, puisque mon rôle était muet. C'était un avantage, et au bout de quelques instants, mon tremblement involontaire avait complétement disparu.

Je sais que le moi est haïssable et que la première qualité d'un faiseur de Mémoires est la modestie; mais, le moi étant la base du genre d'ouvrage que j'offre au public, et la vérité en étant le corollaire nécessaire et fatal, je suis obligée de dire que j'eus un très-grand succès.

Un nombre considérable de jeunes seigneurs de la cour vinrent après la représentation dans les coulisses du théâtre Victoria et demandèrent au directeur la faveur de m'être présentés. Heureuse d'être sortie victorieusement de l'épreuve difficile que j'avais eue à supporter, je les reçus avec plaisir, et tous les soirs où je devais jouer, j'avais dans ma loge une petite cour composée de ce qu'il y avait de plus élégant à Berlin.

Ce fait entraîna une conséquence toute naturelle que vous devinez.

Le comte de D... Sch...., lieutenant des gardes du corps du roi Guillaume, m'offrit son cœur. Au bout de quelque temps d'épreuve que je lui fis subir, j'acceptai, et de ce jour, pendant cinq mois, je n'eus pas d'autre amant que lui. Les huit cents francs d'appointements mensuels que je touchais ne pouvaient suffire à mes besoins. Mon loyer était cher, j'avais besoin d'une

femme de chambre, d'une couturière pour mes costumes qu'il fallait retoucher tous les jours, et cela mangeait et savait à merveille réclamer des thalers, quand il en était dû.

Je ne m'appesantirai pas sur les détails de la liaison que j'eus avec le comte de D...; qu'il vous suffise de savoir que ce jeune noble agit avec moi comme un gentilhomme n'agit pas! Pendant cinq mois, je n'avais qu'à me louer de lui; mais il me joua un tour assez... canaille, que je vais vous dire en deux mots.

Dans un de ces moments où, pour arriver à la possession d'une femme enviée, on ferait tous les sacrifices, même celui de la vie, il me força, malgré mes refus réitérés, d'accepter un titre de cinquante mille francs qu'il avait passé à mon profit par-devant notaire. Je ne le lui avais pas demandé, mais il m'avait vue m'abandonner si entièrement à lui, et refuser avec tant d'obstination, pour ne pas lui donner de motifs de jalousie, les nombreux présents que l'on m'offrait; il m'avait vue si fidèle, quand j'aurais pu gagner des fortunes en le trompant, qu'il s'était moralement senti redevable envers moi d'une grande reconnaissance. Pour me le prouver, il n'avait pas cru trouver mieux que

de s'engager à me payer une somme de cinquante mille francs à une époque fixée par lui. Je ne lui avais rien demandé, l'idée lui était venue sans suggestion étrangère. Il était libre, majeur, millionnaire, c'était bien.

Depuis trois mois ce titre était dans mon secrétaire, lorsqu'un jour il me le demanda sous un prétexte quelconque ; moi, confiante comme une enfant dans l'honnêteté de ce gentilhomme, de ce soldat, je le lui remis sans la moindre hésitation, et depuis je ne revis ni le titre ni celui qui l'avait fait.

Perdre d'un coup, près de quatorze mille thalers, qui eussent été certainement payés, vous avouerez que c'était vexant ; mais, bah ! est-ce que je ne suis pas habituée à ces choses-là ? Vous avez là l'histoire de la rente de Camille... eh bien ! c'en est la seconde édition, voilà tout.

Et vous savez que s'il y a en Europe une noblesse arrogante et fière jusqu'au ridicule, c'est en Prusse qu'on la trouve. Pour elle, un Montmorency, passe encore, mais un Larochefoucault, peuh, c'est bien petite noblesse.

Chapitre Treizième.

La position qui m'était faite était, comme vous le voyez, bien agréable. Ce qui chez tout le monde est une qualité, la confiance, devenait chez moi un défaut, à cause de l'exagération avec laquelle je la pratiquais.

Après ce que vous avez lu, vous pensez peut-être que je devais être assez instruite par ces diverses expériences pour n'avoir plus foi en rien, ou du moins dans la parole des gentils-hommes prussiens? Erreur! C'est ici comme chez Nicolet, de plus en plus fort. Vous venez de voir à l'œuvre un lieutenant des gardes du corps du roi; eh bien! ce n'est pas assez, je vais vous faire voir autre chose.

J'arrive donc à l'épisode le plus dramatique de ma vie. C'est, du moins, le plus dramatique de ceux que je me suis permis de raconter. Il en est, je le répète, que j'ai été obligée de pas-

ser sous silence, tellement le récit en eût été scabreux, et, cependant, on peut s'apercevoir que tout ce que je raconte est écrit au moins aussi honnêtement que sans prétentions.

Comme on pourrait m'accuser d'inventions, malgré la franchise dont j'ai tant donné de preuves non équivoques, je suis obligée d'affirmer de nouveau que tout ce que j'ai dit jusqu'à présent est vrai, et que tout ce que je dirai le sera aussi.

Le fait que je vais raconter a eu, si je puis parler ainsi, toute l'Allemagne pour témoin; les journaux en ont, pendant un mois entier, entretenu le public. Il a plus servi à ma renommée en Prusse que le talent avec lequel j'ai dansé sur les principales scènes des grandes villes, et on peut le trouver consigné tout au long dans les journaux de l'époque, encore peu éloignée.

Pour m'épargner une erreur, si légère qu'elle puisse être, je me résignerai à copier le récit publié dans une feuille allemande où le fait est expliqué tel qu'il s'est passé, quoique d'une manière aride. Si l'on en trouve la traduction peu élégante, on se rappellera que je n'ai vécu que dix-huit mois en Allemagne et que mes

progrès dans la langue du pays, quoique relativement rapides, ne l'ont pas été assez pour m'en livrer tous les secrets. Je ne changerai donc que les détails un peu trop crus dont est parsemée la version allemande. Dans cet heureux pays, on appelle un chat, un chat; mais ici, c'est différent.

On ne manquera pas de s'apercevoir que mon aventure a la forme d'un récit sous la plume du journaliste. C'est qu'en effet, c'est d'après mon dire, au moment où les événements se passaient, qu'un homme de lettres berlinois voulut bien, à ma prière, en faire le récit succinct que vous allez lire.

J'appartenais à la société française de M. Raphaël Félix. Je voyageais depuis six mois avec lui; mon traité était de huit cents francs par mois, et jamais, au grand jamais, je n'avais donné le moindre sujet de plainte soit à mon directeur, soit au public des différentes villes où j'avais passé.

Je venais de me séparer du seul amant que j'avais eu depuis six mois que j'étais en Prusse, à cause de certains faits qu'il n'est pas opportun de rappeler ici. J'étais donc, par suite de cette rupture, dans un état continuel de chagrin et

de tristesse, qui menaçait de tourner au marasme. Mon esprit avait été tellement affecté de cet événement, que je ne sortais plus ; les endroits publics ne me voyaient plus, et mes camarades de la société française de danse, qui m'aimaient beaucoup, étaient désolés.

J'obtins un congé de mon directeur et, ne sachant comment l'employer, j'allais le soir au théâtre, chez Kroll, applaudir mes camarades ; je passais quelques instants au foyer des artistes où chacun essayait de me consoler de son mieux.

Il y avait déjà huit jours que je ne dansais plus, lorsqu'un soir, au foyer du théâtre, je vis un monsieur, un vieillard de soixante-quinze ans au moins, venir s'asseoir auprès de moi. Comment était-il parvenu à la loge des artistes, où personne d'étranger au théâtre ne pouvait pénétrer ? C'est ce que le gousset du concierge et des gens de service pourrait seul expliquer. Le monsieur s'était servi de cette clef qui ouvre toutes les portes, et qu'on appelle la clef d'or.

Il vint donc s'asseoir à côté de moi.

— Mademoiselle Finette, me dit-il, pour quel motif ne dansez-vous donc plus chez Kroll ? Est-ce que la troupe française aurait commis la

sottise de vous congédier, ou bien voulez-vous quitter notre belle ville de Berlin?

— Monsieur, lui dis-je, je ne suis pas congédiée et ne veux pas quitter Berlin; mais je suis depuis quelques jours en congé et j'en profite pour ne rien faire, car, en ce moment, je n'ai vraiment pas le cœur à la danse.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Vous êtes bien curieux!

— Oh, mademoiselle, excusez-moi si je vous semble indiscret, c'est l'intérêt que je vous porte qui en est cause. Il y a longtemps que je vous suis des yeux, depuis votre arrivée en Allemagne; ainsi donc, je suis un vieil ami, et comme je vous vois triste et chagrine, je voudrais essayer de vous consoler.

Je ne répondais pas.

— Quel est le sujet de votre douleur? Est-ce l'amour?

— Oui.

— Vous voyez que je suis un vieux barbon; on peut tout me dire, à moi, sans danger d'aucune sorte, et quelquefois une douleur est bien près de s'évanouir lorsqu'on en confie le sujet à un véritable ami.

Encouragée par ces paroles autant que par

l'air distingué et raisonnable de ce vieillard, je lui confiai toutes mes peines.

— Vous êtes trop belle pour vous morfondre à pleurer ainsi, me dit-il; la tristesse poussée à l'extrême est une mauvaise conseillère. Permettez-moi d'aller de temps en temps vous offrir mes hommages et vous demander vos confidences, comme si j'étais votre meilleur ami.

Je lui permis de venir me faire une visite.

Le surlendemain il était chez moi, et comme nous parlions presque toujours du même sujet, il me proposa d'abandonner la société française et d'ouvrir pour mon compte, à Berlin, un cours de danse qui aurait le plus grand succès. « J'ai le bras long, disait-il, je puis faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Je vous amènerai toute la cour et la noblesse, et au bout de peu d'années de ce travail, vous serez riche et pourrez vous passer de qui que ce soit. »

Cette proposition me souriait assez. Il me proposait d'obtenir l'autorisation du gouverneur et même de m'avancer tous les fonds nécessaires à l'entreprise.

— Monsieur, lui dis-je, je suis toute confuse de l'intérêt que vous me témoignez; j'en suis d'autant plus heureuse, qu'il est marqué au coin

de la délicatesse et du désintéressement ; mais vous ne m'avez pas encore dit qui vous êtes, et ici, vous n'êtes plus au théâtre, vous êtes dans mon salon.

— Oh, mein Gott, mademoiselle Finette, ne me demandez pas cela ! Contentez-vous de mon prénom. Le monde est si méchant ; si on venait à savoir..... je passerais pour autre chose que votre ami, et comme je suis marié, père de famille...

Je n'insistai pas. Il me donna son prénom qui était Jules, et il continua de venir comme par le passé.

Tous les jours je recevais de lui quelque cadeau. Tantôt un service de Bohême, tantôt des vins du Rhin, ou bien des fleurs. Il m'envoyait tous les jours une voiture avec un magnifique attelage pour aller à la promenade, et, quand je lui exprimais le désir de monter à cheval, j'étais sûre d'avoir un superbe coureur à ma disposition.

Je demeurais Schadow-strass, 14, et mes fenêtres donnaient sous les Linden.

J'en étais arrivée à porter à ce brave homme une grande affection. C'était pour moi un ami sincère et je lui accordais toute la confiance que

d'habitude on réserve aux amitiés éprouvées par le temps.

Nons approchions des fêtes de Pâques.

— Finette, me dit-il un jour, en Prusse nous avons l'habitude de fêter l'anniversaire de la naissance, tandis qu'en France c'est au jour de l'an et à Pâques que l'on offre des présents ; eh bien! je viens de voir chez mon bijoutier un bracelet qui vaut trois ou quatre cents thalers ; s'il vous plaît, il est à vous.

Je n'avais pas besoin de bijoux, j'en avais trop. Mon ami, lui dis-je, j'ai assez de bijoux ; mais si vous tenez absolument à me faire un présent, comme j'ai ma famille qui me demande de l'argent, donnez-moi plutôt vingt-cinq napoléons que j'irai déposer à la poste pour les lui envoyer. Vous épargnerez ainsi cinq ou six cents francs et j'en serai bien plus heureuse.

— Que préférez-vous, des banknotes ou des frédérics d'or ?

— Ni les uns, ni les autres ; donnez-moi des napoléons, cela me rappellera mon pays.

Il sortit en me promettant de passer chez son banquier et de m'apporter ce que je lui demandais dans l'après-midi.

Effectivement : j'allais sortir à cheval et j'endossais mon amazone, lorsqu'il revint quelques heures après avec vingt-cinq louis qu'il tira de sa poche et se mit à compter sur la table de mon salon. Ma femme de chambre terminait ma toilette, et je causais avec une amie, danseuse comme moi, au même théâtre. Son nom était Clara Sackrechewska ; elle avait beaucoup de talent, et comme elle parlait le français, je l'avais priée de vouloir bien habiter avec moi. Elle occupait une chambre à coucher voisine de la mienne dans mon appartement.

J'étais très-satisfaite du don que je venais de recevoir. Clara en fit la remarque. M. Jules sourit avec quelque fatuité ; puis j'appelai ma bonne, et, lui donnant mon porte-monnaie, je lui montrai l'or qui était répandu sur la table et lui dis de le serrer, ce qu'elle fit.

M. Jules, me conduisit jusqu'à mon cheval et me tendit la main pour m'aider à monter, puis il me proposa de dîner le soir avec lui, chez Borgiatt, le Véfour de Berlin.

Quoique je fusse un peu indisposée, j'acceptai, bien malgré moi ; mais je n'osais répondre par un refus, après le cadeau qu'il venait de me faire un instant auparavant.

Je partis et j'allai dans les environs de Charlottenbourg ; mais je fus dans la nécessité de tourner bride au bout d'une demie-heure ; mon indisposition augmentait.

En rentrant chez moi, je retrouvai au salon M. J..... Sc..... Je fus étonnée, je croyais qu'il était allé à la promenade avec sa voiture dans laquelle il était monté en me quittant.

Si je fus étonnée, il ne le fut pas moins et me le manifesta avec un certain dépit.

— Je vous croyais à Charlottenbourg, me dit-il.

— J'en viens ; mais le cheval me fatiguait trop, je n'ai pu y tenir plus longtemps.

— N'auriez-vous pas plutôt quelque rendez-vous ici ?

— Avec qui ?

— Avec un amant, parbleu !

Je haussai les épaules.

Mon ami, lui dis-je, vous êtes mon ami, c'est beaucoup, car sachez-le bien, il est plus difficile d'être l'ami d'une femme que son amant. Eh bien ! ce rôle doit vous suffire, et il ne vous donne pas le droit d'être jaloux. Je n'ai aucun rendez-vous et n'ai pas envie d'en avoir ; mais en aurais-je, que vous n'avez pas à vous en

plaindre, je n'ai pas de devoirs vis-à-vis de qui n'a pas de droits. Il était furieux. Il appela la bonne et lui demanda en Allemand si je recevais des visites. Il lui fut répondu négativement.

M. J..... Sc.... marchait à grands pas dans ma chambre en rongeant son frein, son amour-propre était piqué au vif. Je vous demande un peu pourquoi? à soixante-quinze ans !

Je me jetai sur un sopha et me mis à sommeiller une heure ou deux.

Il était encore là quand je me réveillai.

— Il est temps d'aller dîner chez Borgiatte dit-il.

Nous partîmes en voiture et nous entrâmes dans un cabinet.

Le repas fut triste. J'étais de mauvaise humeur contre M. J..... Sc....; de son côté, il était aussi maussade que moi, c'était l'effet de ma théorie sur les droits des amis. Nous jouions les chiens de faïence en face l'un de l'autre sans presque nous parler. Je commençais à me douter que l'amitié de M. J..... Sc...., puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'était pas aussi désintéressée qu'elle en avait eu l'air jusqu'alors, et vous pensez bien que j'étais dé-

cidée à ne pas couronner les vœux qu'il pouvait former.

Il était environ onze heures du soir lorsque je rentrai chez moi accompagnée de M. J..... Sc..... J'étais souffrante, — d'abord, de l'indisposition de la journée, puis de la contrariété que j'avais éprouvée en dînant, et, peut-être aussi, de ce que j'avais bu sans y faire attention plusieurs vins de crus différents que M. J..... Sc.... avait eu l'attention de verser trop souvent dans mon verre.

Je me couchai. Il s'assit dans un fauteuil près de mon lit et nous causâmes pendant un quart d'heure, ce que nous faisions presque tous les soirs jusqu'à ce que je m'endormisse profondément, ce qui était le résultat infaillible de ses conversations du soir.

Lorsqu'il me vit endormie, il se retira en fermant toutes les portes à clef, et je restai seule, enfermée, de façon que personne ne pouvait plus venir dans ma chambre. Vers minuit mon amie Clara Sackvechewska vint pour se coucher. Elle ne put ouvrir et en conclut que je n'étais pas rentrée. Comme elle ne pouvait aller à sa chambre à coucher sans passer par la mienne

elle fut forcée de sortir afin d'attendre mon retour.

Pour bien comprendre la scène qui s'ensuivit, il faut savoir quelle était la disposition de mon logement. Il se composait de trois pièces, deux chambres à coucher contigües et un salon.

Le salon était au fond d'un long corridor sur lequel donnaient les deux chambres à coucher. Une seule s'ouvrait sur le corridor, c'était celle de Clara qui touchait la mienne. Cette dernière était placé entre le salon et l'autre chambre à coucher, de manière que pour aller chez Clara, il fallait passer par le salon et ma chambre à coucher.

M. J..... Sc...., étant rentré peu de temps après le départ de Clara dans mon appartement dont il s'était procuré la clef je ne sais comment, rouvrit alors toutes les portes; ce qui permit à mon amie d'aller dans sa chambre.

Pendant qu'elle se couchait, M. J..... Sc.... qui s'était caché afin qu'elle ne l'aperçût pas, sortit de sa cachette et ferma de nouveau toutes les portes à clef; puis, lorsqu'il eut la certitude que personne ne pouvait venir chez moi, il se déshabilla complétement.

Peu de temps après je fus réveillée en sur-

saut. Je sentais des mains qui cherchaient à m'étreindre. Je me relevai, en repousant violemment l'agresseur et j'appelai à mon secours avec l'énergie de la colère et du désespoir ; je croyais avoir affaire à un voleur qui en voulait à ma vie.

Clara accourut à mes cris, elle essaya d'ouvrir la porte du salon. Impossible ! elle était fermée à clef. Alors elle se mit aussi à crier et à appeler à l'aide de toute ses forces. A ces cris, le garçon de l'hôtel, accourut. Lui aussi essaya en vain d'ouvrir la porte. Enfin, à cause du vacarme qui avait lieu, M. J..... Sc.... prit le parti d'ouvrir lui-même. On entra alors avec des lumières, et quel ne fut pas mon étonnement et celui de toutes les personnes qui se trouvaient là, lorsqu'on reconnut, M. J..... Sc...., en chemise, au milieu de la chambre, écumant de rage et se mordant les poings.

J'étais indignée, les autres étaient stupéfaits.

D'un geste auquel on ne pouvait se méprendre, je lui montrai le porte de ma chambre ; il se sauva dans le salon en courant et en me jetant un long regard de haine et de vengeance.

Il s'habilla rapidement et sortit sans dire un mot. Le lendemain en faisant son service, ma

femme de chambre trouva un caleçon qu'il avait oublié dans sa précipitation, on le serra précieusement. A la suite de cette aventure, j'eus une violente attaque de nerfs, et je passai la nuit dans un état indescriptible.

Le lendemain à onze heures, M. J..... Sc.... eut l'audace de se présenter chez moi plutôt que d'habitude, car il ne venait jamais avant une heure.

Je lui demandai froidement s'il avait été fou la nuit d'avant. Alors il me raconta ce qu'il avait fait, comment il s'y était pris pour rester sans que je le susse. Il m'avoua qu'il s'était caché dans un grand placard qui se trouvait dans le salon, et qu'il s'y était deshabillé. J'étais décidée à ne plus le voir ; mais en pensant à ce qu'il avait fait pour moi, en me rappelant que la veille encore il m'avait donné pour œufs de Pâques vingt-cinq louis que j'avais été très-contente d'envoyer à ma famille, je ne voulus pas le chasser brusquement ; je résolus de le renvoyer peu à peu pour le ménager et qu'il n'eût pas trop à souffrir de ma détermination à son égard.

Il me proposa d'aller dîner encore avec lui chez Borgiatte. Après réflexion j'y consentis je voulais profiter de cette occasion pour lui faire

comprendre que son rôle d'ami protecteur était terminé.

Je n'eus cependant pas le courage de lui parler trop durement, car si je suis vindicative lorsqu'on me fait du mal, je n'oublie pas les sacrifices qu'on fait pour moi et j'ai déjà dit que j'ai la fatuité de la reconnaissance. Je lui permis de me reconduire chez moi, et après avoir causé comme nous avions habitué de le faire avant l'incident, il se retira vers minuit après mille protestations de sincère amitié.

Chapitre Quatorzième.

Il y avait deux jours que M. J..... S.... m'avait donné les vingt-cinq louis dont il a été question plus haut, lorsque l'amie que je logeais chez moi reçut la visite d'un jeune homme de Kœnigsberg qui lui faisait la cour depuis longtemps. Ne voulant pas le recevoir dans sa chambre à coucher, elle me fit demander la permission de le faire entrer au salon, que je m'étais réservé ; j'accédai volontiers à cette demande.

Ce fait si insignifiant en lui-même fut la cause d'une nouvelle et violente discussion avec M. J..... Sc..... Voici comment elle eut lieu.

L'ami ou plutôt l'amant de Clara avait été introduit dans le salon. Sur ces entrefaites, M. J..... Sc.... étant venu me faire sa visite habituelle aperçut par la porte du salon, qui était vitrée, ce qui est très-commun en Allemagne, un homme qu'il ne connaissait pas. Il entra

alors dans ma chambre à coucher, sans se faire annoncer, et avec tous les signes d'une violente colère.

Vous avez là un amant, dit-il, un amant caché, je vais le voir, je veux l'insulter, vous m'avez menti ! etc., etc.

— Etes-vous fou, monsieur? lui répondis-je, et de quel droit vous permettez-vous de contrôler mes actes ? la personne qui attend au salon est venue voir mon amie, si vous voulez que je vous le dise, c'est son amant ! Assurez-vous-en, et lorsque vous en aurez la certitude, sortez de chez moi et que je ne vous revoie plus !

Il entra alors bruyamment dans le salon. Il n'eut pas la peine de parler au visiteur, celui-ci lui dit :

— Monsieur, j'ai entendu votre conversation sans le vouloir ; eh bien ! je le déclare, ce n'est pas pour madame que je suis ici, et si vous ne le croyez pas, je suis à vos ordres.

M. J..... S.... ne fut pas calmé par ces paroles, il se retira en vociférant mille imprécations contre moi :

— Ah ! maudite Française ! tu es vaniteuse et fière, ah ! tu ne veux pas être à moi, eh bien, je mettrai ta vanité plus bas que terre, et ce

sera bientôt ! Il partit. Je fermai la porte violemment derrière lui, car je commençais à me mettre en colère.

Je me demandai ce que je pouvais avoir à craindre de la part de cet homme. En réalité que lui avais-je fait ? n'étant pour moi qu'un ami, comment pouvais-je le blesser ? N'étais-je pas libre de mes actions ?

Une heure après sa sortie furibonde, je me trouvais au salon avec plusieurs acteurs et actrices de la société française qui étaient venus me visiter, lorsqu'arriva un enfant, une petite fille, porteur d'un billet.

La lettre était ainsi conçue : « Mademoiselle, » si vous ne me rendez pas les vingt-cinq louis » que vous m'avez volés, je déposerai contre » vous une plainte au procureur du roi. »

C'était un peu sec comme vous voyez.

Je lus la lettre tout haut devant tout le monde. Elle provoqua un rire universel, alors je la déchirai en morceaux, et tout le monde étant parti, je m'habillai en amazone et montai à cheval.

Je fis ma promenade habituelle. Sur la place Kroll, je rencontrai M. J..... Sc..... Il se mit à m'envoyer des baisers de loin, je fis semblant

de ne rien voir et continuai tranquillement ma promenade.

Le retour me ménageait une surprise.

Lorsque je descendis de cheval à ma porte, je trouvai un commissaire de police.

Ce monsieur me déclara très-poliment sa qualité. Je pensai, tout d'abord, qu'il venait m'admonester à cause de mon cheval qui était très-ombrageux et qui, à plusieurs reprises, avait failli être la cause de plusieurs accidents.

Je le priai de monter chez moi.

— Mademoiselle Finette, me dit-il, lorsque nous fûmes seuls, j'ai quelque chose de très-pénible à vous dire.

— Dites, Monsieur.

— Eh bien, mademoiselle vous êtes accusée de vol.

— De vol ! et je partis d'un éclat de rire homérique que, malgré tout le respect dû à ce représentant de l'autorité, je ne pus parvenir à comprimer.

Il eut l'air scandalisé.

Alors je me souvins de la lettre que j'avais reçue avant d'aller à la promenade, la fameuse lettre qui me sommait de rendre les vingt-cinq louis de M. J..... Sc..... Je cherchai les mor-

ceaux que j'avais jetés dans la cheminée. On n'avait pas fait de feu. Je parvins à les réunir et montrai la lettre au commissaire. Après l'avoir lue, il me dit :

— Si vraiment vous avez pris ces vingt-cinq louis, rendez-les, et l'affaire n'aura pas de suites.

— Si je les rendais, monsieur, répondis-je, ce serait avouer que je les ai volés et que je consens à passer pour ce que je ne suis pas. Voudriez-vous, ajoutai-je, me dire quelle est la personne qui m'accuse d'un tel acte ?

On se rappellera que je ne connaissais de M. J..... S.... que son prénom et que je ne savais pas au juste quelle position il avait à la Cour. C'est seulement pour la commodité du récit que l'on fait connaître son nom depuis le commencement de cette histoire.

— Je ne puis, dit le commissaire, vous faire savoir quel est votre accusateur, c'est un grand personnage, qui se fait appeler M. Jules, c'est tout ce que je puis dire.

— Eh bien! monsieur, j'en suis désolée ; mais je ne rendrai pas les vingt-cinq louis, car je ne les ai pas volés.

— Je m'étonne que cette personne vous ait

accusée. Elle prétend que vous lui avez aussi pris un porte-monnaie en même temps.

— Et quand cela ?

— Aujourd'hui même.

— Pas plus aujourd'hui qu'il y a trois jours je n'ai pris vingt-cinq louis à M. Jules, dites-lui qu'il le sait bien.

— Je suis obligé de faire une perquisition chez vous, j'ai un mandat judiciaire.

— Faites-en dix si vous voulez !

Là-dessus il se fâcha tout rouge et me dit d'un ton sévère qu'il était le représentant de la justice et que comme tel, je lui devais le respect.

Je lui fis des excuses ; je me laissais aller à la colère, et le brave homme n'était pas coupable, ce n'était qu'un instrument : je lui racontai alors comment s'étaient passées les choses, comment M. Jules m'avait fait cadeau, devant deux témoins, de ces vingt-cinq louis, et comment il m'avait vue le lendemain et le surlendemain du jour où il m'avait fait ce cadeau, sans avoir fait la moindre récrimination.

Le commissaire procéda à sa perquisition ; de mon côté, je rédigeai une plainte pour le Procureur du roi, que je lui remis.

Le lendemain, dès sept heures du matin, on

vint me chercher en vertu d'un mandat d'arrêt, et je fus conduite à la prison de Molkenmark.

J'y fus traitée avec beaucoup d'égards, et depuis les geôliers jusqu'aux employés supérieurs de la prison, tout le monde fut avec moi d'une politesse et d'une complaisance inouies.

C'est égal, je vous assure que si j'avais pu me douter que les choses devaient aller si loin et que j'aurais eu tant d'ennuis à cause du cadeau de ce misérable J..... Sc...., je n'aurais pas hésité un instant à lui faire rendre ses cinq cents francs.

Mais alors, comme je me sentais forte de mon droit, et que je suis assez obstinée naturellement, beaucoup de gens prirent mon courage en mauvaise part, on donna un mauvais cachet à mon obstination qu'on fit passer pour de l'insolence.

J'eus cependant un ami, qui m'accompagna de tous ses vœux à travers toutes les péripéties de mon procès. Cet ami, fut le public.

A Berlin, l'instruction est excessivement répandue. Tout le monde lit les journaux, qui sont nombreux. Or dès que mon arrestation fut connue, et le motif qui en était cause, il s'éleva dans la population un cri qui témoignait de

mon innocence mieux que je ne le faisais moi-même. Personne ne put croire à un vol, et, lorsque la masse entoure d'un certain prestige l'artiste qu'elle aime, si la désillusion doit venir sur le talent ou le caractère de cet artiste, elle répugne à une désillusion de cette sorte : la foule ne peut croire qu'elle s'est trompée à ce point.

Or, je ne dirai pas que j'étais aimée à Berlin; après quelques mois de séjour j'étais adorée; partout où je passais, je savais conquérir l'affection de ceux qui me voyaient, chose étonnante, car, en Allemagne, on est généralement assez grossier avec les femmes et assez peu porté à leur être agréable.

Le jour du jugement approchait. L'opinion publique parlait en ma faveur, et c'était avec la plus grande confiance que j'attendais l'ouverture des débats.

Arriva enfin le moment critique.

Je fus conduite au tribunal. J'étais assistée d'un avocat qui avait volontiers accepté ma défense, car elle devait rapporter à son nom une grande publicité. En outre, un interprète m'accompagnait, car si je comprenais un peu

l'allemand, j'étais dans l'impossibilité absolue de le parler couramment.

L'immense salle présentait un spectacle saisissant, et quand j'y pénétrai, je fus saisie d'une indicible émotion.

L'auditoire était encombré. Des chaises avaient été placées dans le prétoir et derrière les siéges des juges. Je reconnaissais là une foule de notabilités de la ville et beaucoup d'officiers généraux de l'armée, en bourgeois; les uns étaient amenés par la curiosité, les autres par l'intérêt qu'ils me portaient, tous voulaient voir comment je me défendrais, et la figure que ferait M. J..... Sc.....

Lorsque le tribunal entra, précédé du premier président et du procureur du roi en personne, tout le monde se leva, je fis comme tout le monde; on appela la cause, je fus priée d'ôter mon voile et l'affaire commença.

Je ne veux pas vous faire le récit détaillé de mon interrogatoire, ce serait trop long, ni des plaidoiries qui suivirent, ce serait trop fastidieux, je vais seulement en quelques traits analyser la physionomie de l'interrogatoire et de l'audience.

M. J..... Sc.... était là. Le président après

les premières formalités, me demanda si je voulais être jugée à huis clos ou en public.

Je lui répondis qu'il pouvait faire à sa volonté, mais que le huis clos ne me semblait pas utile. On procéda à la lecture de l'acte d'accusation dressé à la requête de M. Jules. C'est là que j'appris ses noms et qualités.....

L'interrogatoire fut long, et s'il fut pénible à quelqu'un, ce dut être à M. J..... Sc.... qui tombait de contradiction en contradiction, et devait regretter ardemment d'avoir amené à l'audience une affaire qui devait le couvrir du plus indélébile ridicule.

On appela les témoins. Parmi eux se trouvait Clara, avec qui je m'étais fachée à cause de M. de Sc.... Sa déposition conforme à la vérité fut toute en ma faveur, et elle produisit un magnifique coup de théâtre lorsqu'elle tira d'un petit sac qu'elle portait à la main un caleçon qu'elle fit passer au président.

Il fallut bien alors expliquer comment ce caleçon était resté chez moi. Le président le prenant du bout des doigts, le fit voir à M. J..... Sc.... et lui demanda s'il reconnaissait cet objet pour être à lui. Il nia effrontément, et dit d'un air qu'il essaya de rendre ironique, qu'il

pouvait aussi bien être à toute autre personne. Malheureusement pour lui, ce caleçon était marqué, et lorsqu'on m'eut traduit la réponse, je demandai au président de faire retirer M. J..... Sc.... dans une salle voisine, de le faire déshabiller et de constater alors s'il portait un caleçon, et au cas où il en aurait un, de le comparer à celui que Clara avait apporté.

Le président proposa à M. J..... Sc.... de sortir comme je le demandais. Alors celui-ci se récria, il protesta de toutes ses forces, et voulut prêter le serment que ce que je disais n'était pas.

Il y eut dans l'auditoire un mouvement de réprobation contre les paroles de M. J..... Sc.... Tous les gentilshommes de la cour se regardèrent en levant les épaules. A ce moment, si j'avais eu la présence d'esprit d'examiner le visage des juges, j'aurais pu croire ma cause gagnée.

Le procureur du roi, l'interrogatoire terminé, prit la parole et conclut contre moi à une condamnation. La défense lui répondit, et je reçus l'ordre de me retirer dans une salle voisine.

Là, je me mis à fondre en larmes, malgré les assurances que me donnait mon avocat qu'il était certain de mon acquittement. Toutes mes amies essayaient de me donner du courage et me consolaient de leur mieux. Enfin la sonnette du président se fit entendre, on me fit traverser un corridor pour rentrer à l'audience, et sur mon passage, j'entendais : « Elle est acquittée. » Je sentais que j'allais m'évanouir, je rentrai en tremblant, et j'attendis.

Alors, au milieu du plus profond silence, le président lut un jugement par lequel j'étais proclamée innocente, acquittée, et qui condamnait M. J..... Sc.... à tous les dépens! Des applaudissements éclatèrent, mais je ne les entendis pas; et, comme le jugement ordonnait ma mise en liberté immédiate, je courus comme une folle à travers la foule et je me jetai haletante dans une voiture qui me transporta chez moi; ce ne fut que lorsque je fus arrivée que je me calmai un peu.

Le lendemain je reçus la visite de personnes de condition qui venaient me féliciter de n'avoir pas succombé aux efforts de mon misérable adversaire. Ma popularité devenait très-grande à Berlin, mais il n'en était pas moins vrai, ce-

pendant, que j'étais restée plus d'un mois privée de liberté, surveillée par la police et que pendant cette détention mes intérêts avaient beaucoup souffert. M. J..... Sc.... avait été condamné aux dépens pour tous dommages-intérêts ; ce n'était pas assez, il me fallait une réparation plus importante. Comment faire? Le hasard me l'offrit.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis mon jugement, que je vis arriver chez moi, un beau matin, un certain monsieur que j'avais déjà vu dans les coulisses de Victoria-théâtre. C'était un homme de lettres de Berlin, qui m'apportait à lire un manuscrit assez volumineux dont la vue seule m'effraya. Ce manuscrit était un drame-vaudeville en trois actes intitulé : *Trois jours de la vie de Finette.* Tous les incidents révélés par la publicité des débats de mon procès étaient fidèlement reproduits dans cet ouvrage. Les personnages historiques y figuraient sous leurs vrais noms. Les rôles principaux étaient tout naturellement le mien et celui de M. J..... Sc..... L'œuvre n'avait pas un bien grand mérite littéraire, elle avait été faite à la hâte. Sa seule valeur consistait dans l'à-propos et la vérité dont elle était

pleine. Il s'agissait de la faire représenter.

Pour cela, je fis quelques démarches couronnées du plus grand succès. On m'accorda le droit de donner ma pièce ou je voudrais, c'était une réparation d'honneur. Ai-je besoin de dire qu'après le scandale causé par sa conduite déloyale, M. J..... Sc.... avait été éloigné de la cour?

Je fis donc monter la pièce au Kalembard-théâtre, et pris le rôle de Finette; mais comme la pièce était écrite en allemand, on m'avait seriné mon rôle de façon que je disais passablement des choses dont je ne connaissais pas un traître mot. Je n'en avais pas moins beaucoup de succès, d'abord à cause de la manière très-comique que j'avais à la scène et en second lieu en ma qualité d'héroïne.

Je courus avec cette pièce toutes les grandes villes de Prusse et quelques autres d'Allemagne, Berlin, Magdebourg, Posen, Stettin, Breslaw, Kœnigsberg, etc.

A Breslaw la représentation faillit me coûter très-cher à cause de l'amour-propre de clocher des habitants. M. J..... Sc.... était un enfant de cette ville; il y avait sa famille et ses amis. Une formidable cabale fut organisée qui

devait empêcher la représentation. En effet, elle n'eut pas lieu, et j'échappai à grand'peine à la fureur des gens ameutés contre moi ; je ne restai que quelques heures à Breslaw. La foule voulait démolir le théâtre. Les malheureux n'eurent pas cette peine, quelques jours après mon départ, il était complétement dévoré par un incendie.

De Breslaw, je me rendis à Dresde. Là j'étais en Saxe, et n'avais, je le croyais du moins, plus rien à craindre des colères populaires. Je me trompais.

Après quatre mois de séjour paisible dans cette jolie ville, je voulus donner quelques représentations chez Nesmilow, directeur du second théâtre. Les premières marchèrent à ravir. La dernière ne marcha pas du tout, et elle était à mon bénéfice.

En Allemagne la liberté au théâtre est illimitée, et j'ai déjà dit qu'on n'y aime pas du tout les Français. Or, dans la pièce que je devais jouer, un acteur avec qui je me trouvais en scène, avait jugé à propos de se grimer de telle sorte, que, par sa figure, son costume et sa démarche, il imitait avec charge un personnage très-haut placé en France. Lorsque je m'aper-

çus de l'intention de l'acteur, intention grossière pour mon pays et pour moi, je quittai la scène et le théâtre sans vouloir, malgré toutes les clameurs, continuer mon rôle. Là, encore, on voulait me mettre à mort. Je me barricadai chez moi. Une heure après, le premier ministre de Saxe, aujourd'hui président du conseil en Autriche, M. de Beust, m'envoya l'ordre de quitter la Saxe dans les vingt-quatre heures. Quelques instants après j'étais partie.

Je n'étais pas seule. Un jeune banquier de Dresde, avec qui je vivais depuis trois mois, m'accompagnait. Après un voyage très-intéressant dans les villes de jeu des bords du Rhin, nous revînmes à Paris. Je commençais à être fatiguée de l'Allemagne. Je pensai que, pour avoir un peu de repos, il me fallait venir à Paris.

On acheta un splendide mobilier, une écurie fut montée, elle contenait cinq chevaux, et la remise trois voitures. Pendant six mois tout alla bien. Mon banquier dépensait beaucoup d'argent, il ne se refusait rien ; mais, non content de dépenser huit ou dix mille francs par mois, il faisait des dettes, ce qui ne m'allait pas du tout.

Sur ces entrefaites, M. de Bismark se mit en tête de faire la guerre à l'Autriche, et, assurément sans s'en douter, il fut la cause de ma ruine.

La Saxe avait donné ses sympathies, accompagnées d'une armée, à l'Autriche. Les Prussiens ne virent pas là-dedans un témoignage d'affection, et au bout d'un mois ils étaient à Dresde.

Cela m'eût été parfaitement égal si ces braves soldats n'avaient pas pillé quelques établissements de banque, notamment celui de mon banquier Fritz. Malheureusement l'associé de Fritz ne sut pas sauvegarder à temps la fortune commune. Il avait bien fait quelques envois d'argent; mais tous étaient tombés entre les mains des soldats prussiens, qui, on se le rappelle, se montrèrent dans cette guerre animés d'une rapacité que n'aurait pas désavouée le vieux Blücher.

Fritz avait fait des lettres de change, et ne pouvait plus les payer; son argent, au lieu de venir à Paris, s'arrêtait dans la poche des Prussiens. Pour éviter la contrainte par corps, il fut forcé de quitter Paris et d'aller demeurer à Bruxelles.

Pour le faire revenir, je vendis pièce par pièce ce que nous avions acheté. Chevaux, voitures, mobilier, presque tout y passa. Pendant six mois j'allai me réfugier à Asnières, vivant comme un solitaire. Au prix de ces sacrifices, il put revenir à Paris, mais enfin ce ne fut pas pour longtemps.

Un cocher que nous avions gardé, bien que nous n'eussions plus de voitures, s'empressa d'aller chez un créancier qui n'avait pas été désintéressé, et, grâce à lui et à la législation sur la contrainte par corps qui est si expéditive à l'endroit des étrangers, Fritz fut cette fois appréhendé et déposé à l'abbaye de la rue de Clichy.

Décidément le sol français ne lui était pas hospitalier ; il s'empressa d'écrire à son oncle en Angleterre qui lui donna de quoi payer sa dette et sortir, ce qui fut fait au bout de quinze jours ; mais, comme il restait encore des créanciers récalcitrants qui auraient pu profiter de l'occasion pour le repincer, vingt-quatre heures après il était parti pour Londres, et je ne l'ai plus revu.

Il serait temps, je crois, de vous parler d'un petit procès que j'ai eu à soutenir et dont plu-

sieurs journaux ont entretenu leurs lecteurs. Il m'est donc impossible de le passer sous silence sous peine de manquer à la vérité et à mes engagements.

Grâce à Fritz, on avait saisi ce qui restait de meubles après les ventes successives que j'avais faites ; à quel moment avait-on fait cette saisie ; je n'en sais rien, car j'étais retournée à Asnières pour me débarrasser des ennuis qui m'accablaient à Paris. J'avais laissé ma bonne dans mon appartement en lui recommandant de m'envoyer tous les jours les lettres et les papiers qui pouvaient m'arriver. Or cette bonne avait pour amant un soldat, lequel soldat, à ce que j'ai appris depuis, venait coucher chez moi avec sa belle, et dans mon lit.

C'est un jour qu'ils étaient dans les bras l'un de l'autre qu'un huissier s'étant présenté pour saisir, il ne fut pas répondu à son coup de sonnette. La porte restant close, il s'en alla chercher le commissaire de police qui, accompagné d'un serrurier, fit ouvrir toutes mes portes, et la saisie fut pratiquée ; mais la bonne, qui avait été surprise en flagrant délit, se garda bien de me remettre le procès-verbal laissé par l'huissier. Or, peu de jours après je la renvoyais par-

ce que son service était détestable, et je perdais par conséquent tous moyens de savoir ce qui avait eu lieu. Dans mon ignorance, je transportai les restes de mon mobilier à Asnières, et dans un moment de gêne je le vendis presque rien, et encore ce presque rien ne m'a pas été payé. Lorsqu'on vint pour procéder à la vente du mobilier, on ne le trouva plus ; alors je fus attaquée en police correctionnelle pour détournement d'objets saisis. Je fus condamnée par défaut à six mois de prison.

Je n'y comprenais rien. Je me décidai alors à demander conseil à un illustre avocat qui me fit former opposition à ce jugement et voulut bien se charger de ma cause. Par malheur, le jour de l'audience étant arrivé et mon avocat se trouvant à plaider aux assises, je ne pus obtenir de remise et fus forcée de me défendre moi-même. Je dus le faire avec un certain succès, puisque ma condamnation fut abaissée à un mois seulement au lieu de six.

Ce résultat ne m'a pas satisfaite, et, comme j'ai interjeté appel de ce jugement, j'ai le ferme espoir qu'il sera réformé.

Vous vous demandez peut-être quel était le créancier.

Vous ne vous douteriez pas qui me faisait poursuivre ainsi.

C'était une amie.

Vous devez avoir remarqué qu'il n'y a que les amies pour faire des choses pareilles. Celle-ci est encore une de celles que j'ai beaucoup obligées. On n'avait pas de quoi dîner, on venait chez moi, on faisait la digestion au bois dans ma voiture ; on avait besoin d'un louis ou de deux, je les donnais, ou bien on les empruntait à mon cocher ; puis un jour, fatiguée d'avoir fait la cigale jusqu'à un âge avancé sans qu'il fût rien resté pour l'avenir, on se fit modiste. Je commençai la clientèle. Je ne m'inquiétais pas beaucoup du payement, c'étaient 20 francs d'un côté, 10 francs de l'autre, et ma note se soldait peu à peu. Ma débâcle arriva. Selon mon habitude, je ne demandais pas d'acquits ; à quoi bon? une amie qui dînait chez moi ou chez ma mère trois ou quatre fois par semaine ! Comme j'étais malheureuse, il me fallut dans ma détresse le coup de pied de l'âne. Vous savez que ce sont les gens les plus plats devant votre bonne fortune qui sont les plus acharnés et les plus insolents quand vous tombez.

Le coup de pied de l'âne, ce fut une assignation en payement de deux ou trois cents francs que j'avais payés plutôt deux fois qu'une. Je ne m'en occupai même pas. Condamnée par défaut, je fis opposition. Je chargeai quelqu'un de s'occuper de cette affaire, on ne le fit pas, ou on le fit mal, et la morale de la chose fut que le jugement devint définitif, après des frais très-considérables. La saisie survint dans les conditions que vous savez, et voilà, ce qui veut dire qu'en ce monde il ne faut avoir confiance en personne. C'est tout juste si l'on peut se fier à sa mère. Les trahisons les plus douloureuses sont celles qui viennent des gens qu'on aime, et moi qui ai l'habitude de ces choses-là, je puis vous affirmer qu'on peut passer la vie entière à chercher sans trouver celui ou celle en qui l'on peut avoir confiance comme en soi-même.

Ce n'est guère chez les femmes qu'on découvre ce phénix. L'auteur des maximes l'a fort bien dit : Il y a toujours dans les douleurs de nos amis quelque chose qui nous fait plaisir. Il aurait dû dire : de nos amies, ç'aurait été plus vrai. La vie des femmes entre elles se passe ainsi, à être jalouses du bonheur des autres, à être contentes du mal qui leur arrive, et quand

il n'y a pas de mal, on se charge volontiers de le faire naître.

L'esprit de la femme est si léger, si mobile, et je vous parle d'après nature! Soyez humble pendant longtemps, par force, et qu'il vous arrive subitement, je ne dis pas la richesse, je ne dis pas l'aisance, je ne dis même pas la bienheureuse médiocrité, mais quelque chose qui permette de briller pendant un instant, comme ces feux de paille qui s'éteignent sans rien laisser après eux, et tout d'un coup l'humilité se transforme en insolence, la morgue remplace la douceur, le dédain succède aux semblants d'amitié, et celle qu'on pouvait plaindre de son malheur immérité, pensait-on, devient un véritable monstre à qui l'on se prend à souhaiter un châtiment terrible et imminent.

J'ai vu des femmes qu'une robe plus ou moins riche faisait changer de caractère. Une robe, c'est bien peu de chose, eh bien, elles se croyaient le droit d'insolence avec celle qui, la veille, les recueillait chez elle. Egales hier, demain il y avait une supérieure et une inférieure, l'influence de la robe ! Et si, par grand hasard, il y avait un bijou, tombé du ciel, ou on ne sait d'où, quelquefois faux, c'était bien

pis ! Du reste, vous l'avez remarqué, les parvenus, j'entends les parvenus bêtes, car tous ne le sont pas, et l'on en voit d'honorables, les parvenus bêtes et stupides sont toujours prêts à faire briller leur fortune; ils sont heureux s'ils peuvent exciter l'envie, eh bien, ce désir, chez les femmes, est très-fréquent. On fait la fière pour un bijou qu'on a de plus qu'une autre. Misère ! Mais quand, au lieu d'une robe ou d'un bijou, c'est un mobilier, une voiture, des chevaux, opulence souvent éphémère, hélas ! oh ! c'est autrement merveilleux ! alors on oublie, c'est plus facile. On était heureuse d'être admise à souper au grand 16, avec telle ou telle; mais depuis que telle ou telle n'a plus rien de ce que j'ai énuméré tout à l'heure, on ne la reconnaît plus; et si, de plus, mademoiselle trois étoiles a grimpé sur les planches de quelque bouiboui théâtral, la gloire l'a grisée, c'est fini, je me demande si elle reconnaît sa mère, à plus forte raison ne reconnaît-elle plus ses amies.

Allez donc parler à une femme qui joue, au théâtre des Stupidités, les rôles de reine antique, de Cocotte, de Duchesse, grande ou petite; c'est impossible! A force de jouer les rôles de

têtes couronnées, on se figure qu'on le devient, on entre dans la peau du personnage, et au boulevard comme dans un salon, au bois comme dans les canots d'Asnières, on regarde la vile multitude du haut d'une grandeur, qui n'est pas éternelle, mademoiselle trois étoiles, croyez-moi.

Vous me trouverez peut-être bien amère, chers lecteurs, vous avez raison ; mais je n'ai pas tort de mon côté, j'avais besoin de flétrir à ses propres yeux un type de femmes qui devient commun et se répand de jour en jour. Si je pouvais par ces quelques lignes les arrêter dans la voie pleine de ridicule qu'elles suivent, j'en serais heureuse, mais je n'ose l'espérer.

Est-ce que nous ne sommes pas à peu près toutes les mêmes ? Sauf les originalités que la nature nous a départies ou que nous avons su nous créer, ne partons-nous pas toutes malheureusement d'un même principe ? Voilà pourquoi vous aurez raison de rappeler à une femme ce qu'elle est, lorsqu'elle l'oubliera de cette façon vis-à-vis des autres. Vous lui jetterez à la face ce *memento* terrible, pour si riche qu'elle soit, si à la mode, et si belle qu'elle

passe, elle rougira, en admettant qu'elle ait tant soit peu de ce que nous avons tous sous la mamelle gauche. . . . . .
. . . . . .

Chapitre Quinzième.

Lorsque je revins de mon voyage artistique en Allemagne, j'étais très-forte comme danseuse, non pas bonne seulement à danser le cancan, mais capable de faire, après un peu d'étude, les rôles les plus longs et les plus difficiles de quelque ballet que ce fût.

Je ne voulus pas perdre le fruit de mon travail, et, après quelque mois de repos, je me décidai à remonter sur les planches. Je débutai sur la petite scène du théâtre Déjazet.

La pièce qui revit mon retour, je n'en sais plus le titre, était d'un fournisseur du théâtre, une espèce de revue aussi médiocre que tout ce qui se fait en ce genre.

Je viens d'employer le mot de fournisseur, non sans motif

Il y a des gens qui font du théâtre comme

d'autres fabriquent des plumeaux ou des boutons de guêtres.

Vienne le moindre fait un peu saillant, crac, un à-propos ; qu'il paraisse une pièce à succès, vite, une parodie ! Steeple-chase burlesque qui ne sert le plus souvent qu'à montrer le manque d'invention ou d'originalité de ces prétendus auteurs dramatiques.

Il va sans dire que lorsqu'une pièce ainsi venue est représentée, le directeur est de connivence, les trois quarts du temps, et que toujours il partage les droits avec l'auteur dont le nom est seul sur l'affiche.

Et pendant ce temps de pauvres diables, de vrais hommes de lettres se morfondent attendant leur tour, qu'on recule le plus longtemps possible au moyen de ces à-propos à contre-temps.

C'est dans une pièce de ce genre que je parus.

On m'avait ménagé une scène de danse au dernier acte. C'est la première fois que je montrai au public, sur un théâtre parisien, ce que je savais faire en fait de danse échevelée.

L'orchestre du théâtre Déjazet rappela, pendant les quelques jours que je parus, l'ancien

orchestre des Délassements du boulevard du Temple, direction Sari.

Cela m'était bien égal, Fritz était avec moi.

Malheureusement j'étais arrivée à l'agonie de la pièce ; s'il avait été possible de la galvaniser, je l'eusse fait ; mais à l'impossible nul n'est tenu.

Grassot disait qu'il ne pouvait faire un civet avec des cailloux. Ma danse eut du succès, je n'en voulais pas davantage.

Ceci se passait du temps que j'avais mon mobilier de la rue de la Tour-Maubourg. J'allais au théâtre et j'en revenais dans ma voiture.

Je vous ai raconté comment j'ai perdu tout cela ; mais je ne vous ai pas dit comment certaines personnes de ma famille qui eussent pu me sauver du désastre ne l'avaient pas fait.

Lorsque j'étais en Allemagne je gagnais de l'argent, gros comme moi, puisque cela se dit.

Après le départ de la troupe Raphaël Félix, j'étais restée seule à courir les principaux théâtres, et comme mon récent procès m'avait produit une réclame immense, je faisais salle comble et recette extraordinaire partout où je dansais.

J'eusse été bien simple et par trop innocente

si je n'avais profité de ces éléments de succès qui m'avaient coûté si cher. Je m'en servais donc en stipulant une part considérable sur les recettes encaissées.

Il ne se passait pas de semaine que je n'envoyasse à Paris une somme plus ou moins importante à ma famille : c'étaient deux cents francs, ou bien cinq cents, ou mille, ou même quinze cents francs que j'adressais d'un seul coup. Enfin, à mon compte, le total de ce que je leur ai donné s'élève en dix-huit mois à trente mille francs.

Trouvez beaucoup de filles qui en fassent autant.

J'eus le plaisir de constater, à mon retour, qu'il ne leur restait pas un sou.

On dépensait sans compter à mesure que l'argent arrivait, et moi qui croyais m'être ménagée une ressource pour l'avenir !

J'adore ma famille, et tous ceux qui me connaissent savent que pour elle je me suis imposé tous les sacrifices ; mais, à parler franchement, je la considère comme un malheur continuel pendu à mes côtés.

Il m'est arrivé souvent, étant en Prusse, d'écrire à ma famille par la voie télégraphique.

Cela me coûtait très-cher et de plus je payais la réponse, ce qui fait qu'une petite lettre me revenait à deux ou trois cents francs.

La dépêche portait : réponse payée. Vous croyez qu'on répondait ? Point ! on ne comprenait pas ce que cela voulait dire.

C'est seulement quand je fus arrivée à Paris que je dévoilai le mystère.....

Enfin, je leur pardonne.....

Je n'ai guère donné de détails sur ma famille, non sans raison ; elle n'a rien qui puisse intéresser le public... un membre excepté.....

C'est ma sœur.

Une fille charmante, jeune, dix-sept ans à peine, les plus beaux yeux noirs, et les plus longs cheveux blonds qu'il soit possible de voir, avec une figure grecque, d'une régularité admirable, mon antithèse.

Ma sœur était pour moi une madone, j'étais fière de sa beauté et surtout de sa vertu. Mon cœur se reposait de ses souffrances quand je la voyais. Je me disais, je suis ce que je suis, mais seule dans ma famille.....

Bah ! un mauvais vent a passé là-dessus, et j'ai un sujet de pleurs qui durera toujours.

Après la catastrophe de Fritz et son départ

en Angleterre, il me fallut passer quelques mauvais moments. J'avais tout vendu pour lui, et ses parents qui l'avaient recueilli, lui donnaient en abondance le nécessaire, excepté de l'argent. J'avais encore fait là du dévouement pour le roi de Prusse ; mais un jour peut-être m'en sera-t-il tenu compte par qui de droit. Le mieux est donc d'attendre.

L'hiver s'approchait et les ressources commençaient à faire défaut. Avec le nom que j'ai, je puis à Paris faire en huit jours cent mille francs de dettes ; mais je préférais me priver de beaucoup de choses, et ne pas recommencer l'existence de papier timbré que j'ai trop connue. Tôt ou tard, on finit toujours par payer ; il faut donc résister à l'entraînement, même lorsqu'il a pour cause la nécessité. On s'en trouve beaucoup mieux dans la suite.

D'un autre côté, je n'étais pas fâchée d'être tranquille. Fritz parti, je n'éprouvais aucunement le désir de faire de nouvelles connaissances. Je connais trop de monde pour ce que cela me rapporte. Je me résolus à passer mon hiver dans l'isolement le plus complet pour retremper mon courage et ma santé ébranlée par les immenses fatigues du voyage d'Allemagne.

Malheureusement, en ces sortes de résolutions, la volonté ne suffit pas. La nature qu'on a forcée reprend ses droits. C'est ce dont je fis l'expérience en restant longtemps dans mon lit.

J'allai me claquemurer rue Godot-de-Mauroy, dans le même appartement qui avait vu Camille me donner quarante mille francs d'un seul coup six ans auparavant, et je commençai à me soigner sérieusement.

J'eus la douleur de constater un fait, c'est qu'on peut disparaître de la foule sans que personne s'en doute.

« ..... Vous mourez, personne ne s'émeut. »

Pendant les premiers jours de maladie on vient vous voir, on vous envoie même quelques bouquets. Le huitième jour, les visites sont moins fréquentes. Au bout de trois semaines, vous ne voyez plus au pied de votre lit que les vieilles amitiés, et après un mois, plus personne, si ce n'est un ou deux individus ; mais de ceux qui se font une religion du dévouement aux souvenirs. Aussi, lorsqu'on revient à la santé, toutes ces choses sont notées dans la mémoire. Après les temps d'épreuve on se remet à la vie de tourbillon et de folies, et l'on est tout

étonné de revoir papillonner autour de soi ceux qui s'étaient distingués par leur absence, alors qu'on avait besoin d'un médicament ou de donner un à-compte au docteur.

Aussi tous ces hommes-là sont traités comme ils le méritent. Ils crient à la femme sans cœur, tandis qu'ils sont récompensés selon leurs œuvres, tout simplement.

Ceci s'applique aux hommes comme aux femmes, et l'on ne pardonne pas plus aux uns qu'aux autres. J'ai pour principe qu'il faut avoir le cœur large et bon, mais qu'il ne faut pas laisser sans châtiment les platitudes. Si beaucoup faisaient comme moi, l'humanité remonterait peut-être d'un cran dans l'estime des philosophes.

C'est au cours de cette maladie que survint mon procès pour la vente des meubles prétendus saisis. J'aurais pu arrêter l'affaire au moyen du sacrifice d'un billet de mille francs jeté à la voracité de l'ancienne amie qui me faisait poursuivre ; mais je n'avais pas mille francs, le coffret des économies était vide. Depuis trois mois j'étais couchée !

Que faire ?

Un raisonnement bien simple. Il y a une

foule de gens qui me connaissent et se disent mes amis, pensai-je, je vais écrire à quelques-uns d'entre eux, et en leur exposant franchement le cas où je suis, la peine qui me tourmente, chacun m'aidera un peu et je me retirerai d'affaire sans que l'aide qu'ils me donneront soit pour chacun un sacrifice.

Ce raisonnement était la chose du monde la plus naturelle. Les gens qui m'envoyaient des bouquets de deux ou trois louis que je ne regardais même pas, tant j'en recevais, pouvaient bien me donner discrètement quelques louis dans une circonstance critique.

Mais quand je recevais des bouquets, c'est que j'étais en bonne santé, je pouvais souper, je pouvais rire à Madrid avec ces messieurs qui étaient tout fiers d'un regard ou d'un signe, je pouvais leur faire honneur dans l'avant-scène d'un boui-boui théâtral, on pouvait me montrer à ses amis en se rengorgeant avec un de ces sourires qui veulent dire tant de choses.....

A ce propos, je veux vous dire l'histoire d'un Égyptien de mes amis, puisque amis il y a.

C'était un jeune homme que j'avais vu un soir chez Markowski, alors que les salons du célèbre professeur étaient rue de Buffault.

Il avait un fez, ce qui faisait connaître sa nationalité, et je vis de suite quelle pouvait être sa position dans le monde.

Entre un verre de champagne et un quadrille nous fîmes connaissance. C'était un Bey quelconque, car vous savez que les Turcs ou Égyptiens qui nous arrivent sont tous des Beys ou des Pachas.

Il m'apprit qu'il était en France pour faire son éducation militaire à Saint-Cyr et entretenu par son gouvernement. Du reste, sa famille était une des plus considérables du pays, sa richesse était énorme, on ne comptait pas les millions, ce qu'il offrait de me prouver.

Quelle réponse faire à une telle offre, lorsque rien n'empêche d'accepter ?

Il me donna l'adresse de son intendant à Paris, et quand j'avais besoin de cinq cents francs je savais toujours où les trouver, et je les ai trouvés souvent.

Le jeune Bey ne s'amusait pas beaucoup à Saint-Cyr, il fallait se lever à cinq heures du matin et cirer soi-même ses bottes, c'était dur, pour un quasi-descendant du Prophète. Il me le disait dans des lettres émues dont voici un échantillon :

« O ma Finette, que je m'embête dans ma prison, sans te voir, et cirer mes bottes moi-même, et ne pas sortir quand je veux! Oh! que ça m'ennuie d'être riche et enfermé et que je voudrais cent fois mieux être pauvre et sortir comme les paysans! Je t'adore toujours et je ne pense qu'à toi..... »

Il lui arrivait souvent d'être consigné, alors sa correspondance devenait d'une tendresse effrayante.

Pour rendre hommage à la vérité, je dois dire que je lui ai mangé pas mal d'argent à cette époque; pas tant que j'aurais pu le faire si j'avais voulu m'en donner la peine. Je n'avais aucun scrupule, puisqu'il en avait à jeter par les fenêtres et qu'il était archi-millionnaire; il l'est encore.

Pendant un an, nous continuâmes ce train de vie, il me venait voir tous ses jours de sortie et alors que faisions-nous? Mon Dieu.... nous nous amusions tranquillement.

Eh bien! lorsque je pris la résolution d'écrire à mes quelques amis pour récolter mon billet de mille francs, je ne manquai pas d'écrire à mon Bey, comme bien on pense; je m'adressai même à d'autres millionnaires de sa caté-

gorie. Je n'avais pas un instant douté d'obtenir une réponse favorable. Qu'était-ce que quelques louis pour des gens qui parlent de millions comme d'autres parlent de milliers de francs?

Mais quand, dans ma pensée, j'ai attribué du cœur à une quantité de gens que j'ai vu défiler dans ma vie, je me suis presque toujours trompée.

On ne peut se faire une idée de la petitesse de caractère de ces jeunes gens qui tiennent le haut du pavé de la vie parisienne. Beaucoup d'embarras, d'esbrouffes, de poudre aux yeux, et après..... rien du tout. De l'extérieur, de vestons courts, et pour tout potage cinq cents francs de pension par mois. S'ils payaient leur tailleur il ne leur resterait jamais un sou, et ils se pavanent du matin au soir dans la voiture paternelle.

Quant au savoir-vivre, n'en demandez pas. Il y a cinq ou six ans, il existait encore des gentilshommes, aujourd'hui,.... on les compte avec peine. Le nombre est si restreint !

Ces récriminations veulent dire que je ne pus arriver à trouver les mille francs dont j'avais si grand besoin ; et je sais une foule de

gens qui ne pouvaient revenir de leur étonnement quand je le leur affirmais.

« Comment, vous, Finette, une si jolie fille, avec votre réputation, etc., etc., vous ne pouvez avoir mille francs quand vous le voulez, c'est tout bonnement incroyable ! »

Ces personnes ont raison. J'avais compté sur la délicatesse de gens qui m'avaient donné le droit de croire à leur parole ; mais aujourd'hui, si l'on promet beaucoup, on tient très-peu, ou même pas du tout.

Je ne voulais pas devoir ces mille francs à une autre source que celle-là. On voit comme j'ai bien réussi.

C'est qu'il y a des moments où l'on a beau être dans la gêne, je dirai presque dans la misère, sans que, pour en sortir, on veuille employer certains moyens. C'est ce que j'ai fait.

Je vois que j'ai eu tort.

J'ai une telle réputation, que fussé-je pendant trois ans la fille la plus sage des deux hémisphères, je n'en passerais pas moins pour une dévergondée de la pire espèce.

Les gens qui font profession de crier après nous se fatiguent de fustiger une généralité, il leur faut des cibles plus distinctes et des noms

propres. Je ne sais par quel privilége le mien a été si souvent l'objet de leurs déclamations.

Braves gens qui démentent leurs paroles et leurs écrits dans le silence du cabinet..... particulier, ou la pénombre de l'alcôve !

Il suffit qu'on ait conquis une personnalité, si petite qu'elle soit, pour qu'on trouve de suite des gens tout prêts à s'en emparer.

La mienne a été exploitée souvent par les femmes.

Il était assez facile d'imiter les petits artifices que j'ai employés et qui ont contribué à attirer sur moi les regards du public des bals de l'Opéra et autres.

J'ai inventé la mèche ondulée au-dessus de l'œil ; on l'a copiée.

J'avais un grain de beauté naturel au coin de la lèvre ; je le noircissais parfois avec une épingle. Peu de temps après qu'on m'eut remarquée avec ce signe qui ne manquait pas de sauter aux yeux, on voyait partout des mouches très-artificielles, hélas ! sur la figure d'une foule de femmes qui n'avaient pu résister à la séduction.

Elles ignorent que le grain seul ne fait pas la beauté, mais la manière de s'en servir.

Un signe noir est sur la figure pleine et re-

bondie d'une blonde un horrible contre-sens, c'est peut-être pour cela qu'on en voit tant.

Qu'on copie un costume, mon costume de pêcheur, ou de pécheresse, comme disait un spirituel magistrat, passe encore ; mais ma figure !

Il ne manque plus que de copier mon caractère.

C'est là que les plus malignes seraient prises. Je vais cependant leur donner la recette si quelquefois la fantaisie leur en venait.

D'abord il faut avoir mauvaise tête et bon cœur, comme le gamin de Paris.

Il faut être facilement irritable et colère ; mais, le premier mouvement d'exaspération passé, savoir reconnaître amplement ses torts, et guérir, comme la lance d'Achille, les plaies qu'on a faites.

Il faut avoir l'air très-sévère ; mais sous ce masque, posséder la sensibilité d'un enfant.

Il faudrait être insouciante au dernier des points, et si l'on a vingt mille francs dans son portefeuille, se dire avec philosophie : m'en restera-t-il demain ?

De plus, il faut soutenir toute une famille ;

Ne jamais regretter ce qu'on a donné, dans quelque cas que ce soit;

Se battre comme un petit chenapan avec son meilleur ami; mais, une heure après, tout racommoder, avec un sourire ou une parole, et dans les cas extraordinaires avec un baiser..... très-chaste.

Il faut, en outre, être d'une inconséquence rare, dire le soir le contraire de ce qu'on affirmait le matin, oublier les paroles dites une heure avant, et pousser l'absurdité de l'inconséquence jusqu'à faire du bien à ceux qui vous font du mal;

Ne jamais avoir d'arrière-pensées; dire carrément aux gens ce qu'on pense d'eux, quoi qu'il en puisse résulter;

Savoir distinguer d'un coup d'œil ceux qui en valent la peine et comprendre un caractère sans presque l'avoir étudié;

Enfin, avoir un peu trop d'amour-propre; et, pour terminer.....

Connaissant ses défauts..... ne pas vouloir s'en corriger.

Voilà ce qu'il faudrait faire pour être Ménechme ou Sosie. Essayez, mesdames, si le cœur vous en dit.

. . . . . .

Non-seulement on copiait ma figure, mais encore on me volait mon nom.

J'ai été sans m'en douter, l'héroïne d'aventures plus ou moins burlesques.

Un jour, certaine femme du monde fourvoyée aux courses de Longchamps fut insultée.

La coupable avait mon signe et ma mèche. Je fus appelée le lendemain à la préfecture de police, et il me fallut prouver un alibi. Comme c'est amusant!

Voici quelque chose de plus fort.

Un Russe que j'avais connu dans mes voyages dans le Nord avait un ami qui voulait demeurer à Paris.

Comme dans la Vie Parisienne, il donna à cet ami mon nom accompagné de ma photographie, le priant de venir m'apporter de sa part le tribut de ses meilleurs souvenirs.

Or l'ami devint amoureux de la photographie et se mit à chercher partout l'original. Un jour il crut l'avoir trouvé; mais, hélas !... il avait perdu la photographie.

Dans un bal que je fréquentais, il découvrit une femme qui portait mes signes distinctifs.

Il alla droit à elle, et lui demanda, tout

confus, s'il avait l'honneur de s'adresser à mademoiselle Finette.

Que croyez-vous que répondit l'autre ?

Elle répondit : Oui, tout bonnement.

Or, ce jeune homme était riche et d'excellente famille. Sans aller à de plus amples renseignements, il commença à dépenser en moins de trois mois une cinquantaine de mille francs avec l'usurpatrice.

S'il était fier d'avoir été si bien accueilli du premier coup, c'est ce que je laisse à penser.

D'un autre côté, on comprend que la femme cultivait de son mieux sa mèche et son signe au noir de fumée.

C'était quelque chose ; mais pas encore assez.

Elle ne savait pas danser, et le Russe qui la conduisait dans les bals pour jouir des succès chorégraphiques de sa maîtresse ne pouvait la décider à faire, même une seule fois, une pauvre petite fois, le grand écart.

Elle avait ses raisons pour faire la récalcitrante ; seulement, elle prétendait qu'elle était devenue trop distinguée pour cancaner dans un bal public...

Et le pauvre Russe se désespérait du refus de sa moitié.

Une nuit ils étaient allés ensemble souper au Helder, dans la salle commune.

Par hasard j'y devais souper ce même soir avec de mes amis, dans mon costume célèbre.

Lorsque j'arrivai, le Russe m'aperçut et resta la bouche ouverte.

Quant à sa compagne, elle était sur les épines; moi, j'avais bien vu la mèche et le signe, mais je ne me doutais pas qu'ils étaient la preuve d'un délit.

Pendant le souper mon nom fut prononcé; la femme pâlissait, le Russe n'y tenait plus.

Enfin, après avoir chuchoté d'un air menaçant avec sa compagne, il vint à moi, et me demanda, à l'étonnement général, si j'étais la vraie Finette, la danseuse qui avait parcouru la Prusse.'

Je répondis affirmativement.

Le pauvre diable nous raconta sa mésaventure, nous en rîmes fort.

Puis il demanda sa note, la paya et sortit en jetant un regard foudroyant à sa maîtresse qui se faisait toute petite dans un coin.

Je parie qu'elle n'a jamais revu son boyard.

— Moi non plus. Du reste, je ne regrette pas

le moins du monde ce qu'il aurait pu dépenser avec moi, j'étais.... mariée.

N'est-ce pas que l'histoire valait la peine d'être dite?

Je pourrais vous citer beaucoup de faits de cette force; mais je m'en tiens là.

Ab uno disce omnes. — (Je ne comprends pas; mais on m'a affirmé que ces quatre mots sont à leur place et je les y laisse.)

J'ai donc le droit de dire que peu de personnes ont été pillées autant que moi.

Pillée dans la fortune que je n'ai plus, par toutes sortes de gens, pillée dans mon nom, dans mon originalité, et même jusque dans mes défauts ! Il n'y a que mon grand écart qui soit resté à l'abri du pillage, et pour cause.

. . . . . .

Ah ! la vie de la femme entretenue est une drôle de chose ! C'est une pièce souvent plus dramatique que burlesque et comique. Le brave public qui assiste à la représentation ne voit les trois quarts du temps que ce qui plaît à l'œil, la soie et la poudre de riz, les soupers et les voitures. Il ne soupçonne pas que tout cela peut cacher la faim et la misère, le suicide ou l'hôpital, sans compter des dédains qui,

pour mon compte, ne sont pas à craindre et dont je fais peu de cas.

Moi je vis mon existence au grand jour, et lorsque je passe à côté des gens qui s'éloignent en poussant des exclamations, je ris en moi-même et je pense à ces sépulcres blanchis dont parle l'Evangile, reluisant à l'œil et pleins de pourriture au dedans, à ces Pharisiens vertueux dans la place publique et hypocrites partout ailleurs.

. . . . . .

Que vous dirai-je de plus, lecteurs bienveillants, qui avez eu le courage d'arriver jusqu'à ces lignes, en passant peut-être les trois quarts du livre? Mes Mémoires se terminent ici. Peut-être encore vous raconterai-je un jour d'autres aventures, aventures récentes, histoires pittoresques, notamment celle d'un petit Havanais, que je n'oublierai pas, quoique je l'aie passé sous silence. Ma vie est un roman dont chaque jour est un feuillet.

CONCLUSION.

Telle est, monsieur le Public, l'œuvre que j'ai bâtie, non pas à votre intention, mais par acquit de conscience. On m'a faite ce que je ne suis pas, j'ai voulu qu'on pût me juger. Maintenant vous me connaissez comme moi-même ; quelle opinion avez-vous de moi et de mon livre ? Mon livre est mauvais comme livre, je le sais. C'est une œuvre littéraire dans laquelle il n'y a pas de littérature. Mais si vous saviez comment cela a été fait ! Deux heures de travail, huit jours de repos, des notes par-ci par-là une page le matin, une autre le soir, une la nuit, quelquefois rien pendant quinze jours, et cependant je n'ai mis que cinq mois à amener à terme cet enfantement singulier.

Mais je vous avais prévenu : Ai-je tenu mes promesses ? Là est toute la question. J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai tâché que ceux qui me con-

naissent assez pussent dire en me lisant : Comme c'est vrai, comme c'est bien elle ! J'ai voulu que ceux qui ne me connaissent pas pussent se dire : Elle a du bon. Et cela me suffirait, parole d'honneur, je serais satisfaite !

Suis-je arrivée à mon but ? Allons, monsieur le Public, la main sur la conscience, répondez ! Non ?... Tant pis, peut-être recommencerai-je l'épreuve ; mais je suis si paresseuse ! Dites-moi oui tout de suite, pour que je ne retouche pas à ma plume, et que je ne me salisse plus les doigts.

En tous cas, si vous n'êtes pas satisfait, ne me faites pas un crime de ma franchise, la denrée est rare, et je vous l'ai donnée à si bon marché ! Quant à la forme littéraire, je vous l'abandonne volontiers. Je vous le répète, vous avez été prévenu, j'ai dit : Je ne suis pas homme de lettres ni littérateur de profession, ceci en est la preuve.

J'ai la bonhomie de me parer de ma franchise, et de l'appeler à mon aide comme un auxiliaire complaisant et fort, peut-être me trompé-je ; peut-être est-ce un élément de faiblesse ? Nous savons qu'on doit la vérité aux morts, et j'ai eu la velléité de la dire aux vivants. Les vi-

vants vont beaucoup crier après moi et m'en vouloir. Mon Dieu! un peu d'indulgence. Quand vous ferez un livre, vous direz la vérité comme moi, voilà tout.

Cette peur du vrai est incompréhensible. Soyez, Français, Prussien, Belge, Brésilien, Cosaque ou même Abyssinien, vous craindrez que l'on vous dise : Monsieur, vous péchez de telle façon, au lieu d'en être content et de vous corriger.

Mais tout ceci est une morale qui vous déplaît, pour sûr. Vous me demandez de quel droit je monte en chaire, vous avez raison.

J'attends la critique, je sais qu'elle va venir ; mais aussi, lorsqu'elle viendra, je lui répondrai : Tenez, voici ce que j'ai dit en tel endroit, lisez, et comme, après tout, la morale que j'ai logée dans ce livre est d'une pureté presque irréprochable, la critique ne sera pas trop cruelle.

Je sais bien ce qu'on ripostera : Pourquoi ne faites-vous pas ce que vous dites ? Pourquoi ? C'est déjà beaucoup de prêcher ; mais je répondrai à la question par la question : Vous qui criez, que faites-vous ?

Chose étrange, ou plutôt chose naturelle par

le temps qui court, je connais des écrivains qui passent pour des anachorètes farouches aux yeux de leurs contemporains, et grâce à leurs articles on serait tenté de mettre leur buste sur l'autel de la déesse Chasteté, tellement ils fustigent leur siècle avec aigreur sous le rapport des mœurs. Malheureusement l'homme privé n'est plus l'homme public, ce sont des vertueux de jour, seulement ; la nuit ils font leurs farces. Eh bien, ce sont ceux-là qui vont éreinter ce pauvre volume. Grand bien leur fasse ! Moi, je prétends que ce bouquin a sa raison d'être, et je lui donne ma bénédiction. Advienne que pourra !

Fin des Mémoires de Finette.

Paris. — Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette, 9.

DU MÊME AUTEUR :

Sous presse.

MES CASCADES

LES COCODÈS

PAR UNE COCOTTE

Un vol. orné de gravures. . . 1 fr. 50

VOYAGES AUTOUR DU DEMI-MONDE

PAR V. KONING

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE PAR THÉODORE BARRIERE

Un vol. grand in-18. . . . . 3 fr.

LES PECHES DU GRAND MONDE

SCÈNES DE LA VIE TRÈS-INTIME

Un joli vol. . . . . 1 fr. 50

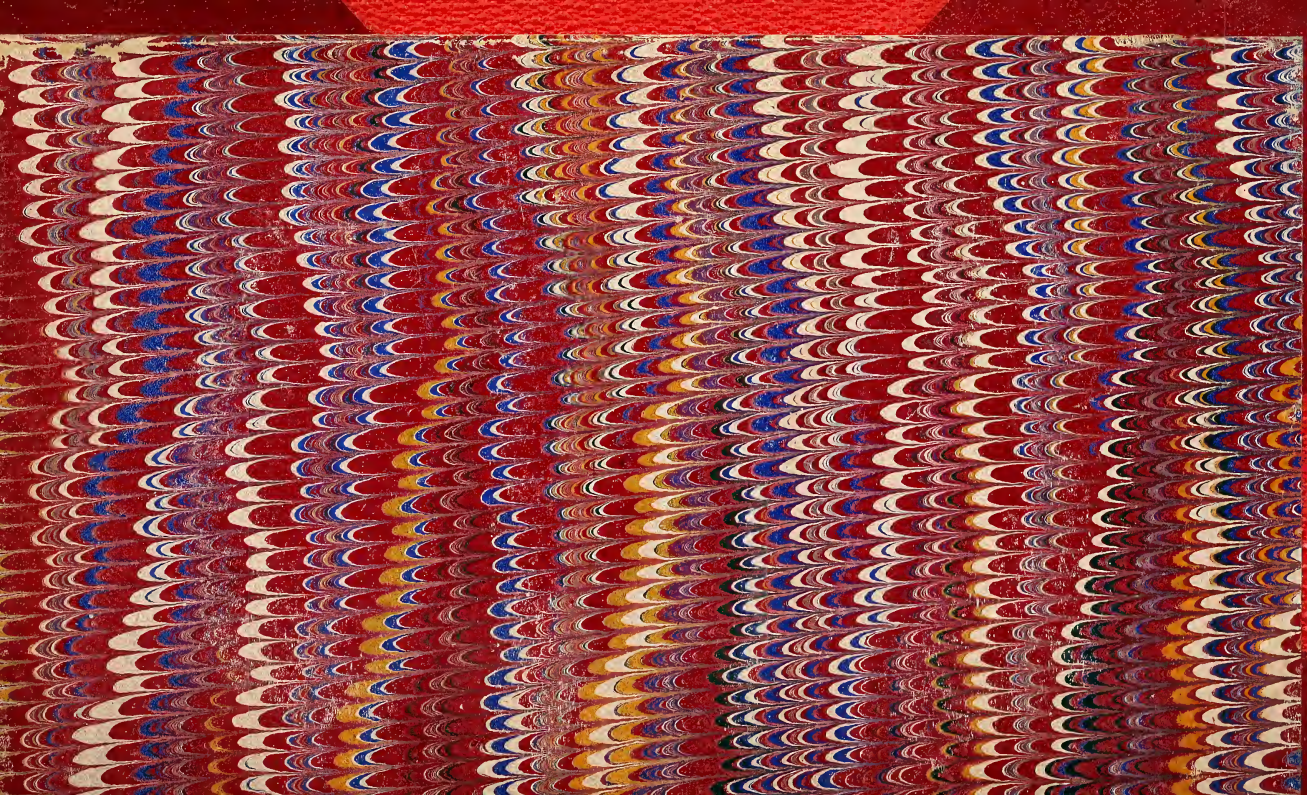
LA LIONNE AMOUREUSE

PAR FORTUNIO

PHOTOGRAPHIE PAR FRANCK

Un joli vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

Paris. — Imprimerie de Jules Bonaventure, 55, quai des Grands-Augustins.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066